ſe paſſera toujours quelques énormités de part & d'autre. Nous ne voudrions entrer dans aucun détail à cet égard, mais nous ne doutons pas que les troupes irrégulières de votre armée ne commettent ſouvent des actes de cruauté, & nous ſommes convaincus que de votre côté comme du nôtre ces abus ont généralement pour cauſe l'ignorance des loix de la guerre, & un défaut de diſcipline. Mais l'idée de reſſerrer étroitement, à titre d'ôtages, un nombre d'hommes faits priſonniers d'une manière honorable, & qui ont droit aux avantages d'une capitulation ſolemnelle, répugne ſi fort aux loix de la guerre & à l'uſage des Nations civiliſées, que nous craignons que ce ne ſoit plutôt le moyen d'augmenter les horreurs de la guerre, que de répondre à ces vues d'humanité que vous vous propoſez.

Comme ce n'eſt que la fidélité la plus exacte à nos paroles de priſonniers, & une ferme confiance dans votre honneur, qui font que nous ſommes en ce moment en votre pouvoir, nous avons lieu d'eſpérer qu'on ne formera point d'objections aux propoſitions équitables que le général Greene pourra faire pour notre échange; mais qu'on fera tout ce qui ſera poſſible pour donner à cette affaire la plus prompte iſſue.

Puiſque vous avez jugé convenable de publier les raiſons que vous aviez de nous faire arrêter,

ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

LE MÉDECIN DES CAMPAGNES,

OU

MÉTHODE SURE

POUR SE TRAITER SOI-MÊME,

Par des remèdes simples, faciles à préparer, et proportionnés à la connaissance de tout le monde; avec un Traité sur les maladies des chevaux et bestiaux nécessaires à la culture des terres, et les remèdes propres à les guérir.

Par une Société réunie de Médecins, Chirurgiens et Apothicaires de la ville de Paris.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez BERTIN, frères, Libraires, rue de Savoie, N.o 4.

1803.

E III 3

ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

BONS ET RESPECTABLES

HABITANS DES CAMPAGNES,

Le desir de soulager les maux qui vous affligent, et la difficulté de trouver à votre portée ou à peu de distance, des personnes capables de vous administrer les remèdes et les soins qu'ils peuvent exiger, nous ont fait entreprendre cet ouvrage.

L'attention et les soins que nous avons mis à écrire dans un style simple l'explication claire et facile que nous avons donnée pour la connaissance de chaque maladie et des remèdes qu'il faut y employer, nous font espérer que vous y trouverez sans peine les moyens d'être à vous-mêmes votre propre médecin.

La persuasion où nous sommes d'avoir atteint ce but, nous fait prendre la liberté, vertueux Citoyens, de vous en faire hommage. Daignez l'agréer avec autant de plaisir que nous en avons à vous l'offrir et à vous assurer des sentimens distingués d'estime et de fraternité, avec lesquels nous avons l'honneur d'être,

Bons et respectables Habitans des Campagnes,

Vos Concitoyens et Amis.

PRÉFACE.

Qu'on ne s'attende pas à trouver, dans l'ouvrage que nous publions, une théorie inutile, de longues dissertations, ni des élocutions mystérieuses, inintelligibles à ceux qui n'ont pas étudié la médecine. Néanmoins, tout simple qu'il est, il donne une idée juste et précise des maladies, et il indique les remèdes qu'il faut y appliquer. Guidés par les Praticiens les plus expérimentés, nous nous renfermons souvent dans leurs propres expressions, et sans rechercher les ornemens de la diction, nous avons exposé nos idées avec la plus grande simplicité, pour les mettre à la portée de toutes personnes qui savent lire. Les remèdes que nous proposons n'ont rien de dangereux, ils peuvent être donnés sans aucun risque ; ce n'est que d'après un examen des principes des médicamens, de leurs bonnes qualités, constatées par une suite nombreuse d'expériences et d'observations, que nous les avons indiqués.

Notre but, en publiant cet ouvrage, est de secourir les habitans de la campagne,

que leur éloignement des médecins met dans le cas d'être privés de leurs secours ; de les rendre expérimentés pour eux-mêmes, et de leur montrer le moyen sûr de jouir d'une bonne santé.

Nous avons divisé notre ouvrage en quatre parties ; dans l'une et l'autre, les maladies et les remèdes sont rangés par ordre alphabétique.

La première partie donne la connaissance des maladies chroniques et aigues, avec la vraie manière de traiter chacune d'elles par des remèdes simples que l'on peut préparer sur-le-champ, avantages d'autant plus grands, que les maladies aigues ne permettent pas d'attendre les secours éloignés.

La seconde partie traite des maladies particulières au sexe.

La troisième partie indique la manière d'élever les enfans et de les soigner dans leurs maladies.

La quatrième partie enfin, est un recueil de remèdes peu connus, dont plusieurs médecins et quantité de particuliers font des secrets. La plupart de ces remèdes sont plus compliqués et plus difficiles à préparer que ceux indiqués à la suite

de chaque maladie ; mais on est bien dédommagé par l'utilité de ces remèdes, qui sont des trésors dans les familles.

Tel est l'ordre que nous avons observé dans tout le cours de cet ouvrage, nous ayant paru le plus sûr et le plus méthodique.

Nous serons au comble de nos vœux, si nous apprenons qu'il contribue à adoucir les maux et à prolonger les jours de nos semblables.

Nous avons inséré à la suite de cet ouvrage un traité des maladies des chevaux et bestiaux nécessaires à la culture des terres. On y trouvera des remèdes éprouvés pour guérir leurs maladies, sur-tout celles qui attaquent les bestiaux en certains temps de l'année, qu'un air contagieux ravage les écuries, et rend les campagnes incultes.

Nous pouvons assurer que nous ne proposons aucune méthode qui n'ait été confirmée par des expériences réitérées.

AVIS.

Les doses ou la quantité des remèdes que nous prescrivons, ne sont que pour les grandes personnes : il n'en faut donner que la moitié aux jeunes gens, depuis dix jusqu'à quinze ans, et le tiers aux enfans.

La pinte dont on parle dans cet ouvrage, est la mesure de Paris, c'est-à-dire, deux livres de liqueur.

La livre contient seize onces.

L'once contient huit gros ou dragmes.

La dragme ou le gros pèse trois scrupules.

Le scrupule pèse vingt grains, ou vingt-quatre, selon les usages.

Le grain pèse un grain d'orge ordinaire.

On entend par cuillerée, une cuiller à manger la soupe, et par verre, un de ceux dont on se sert ordinairement pour boire du vin.

LE MÉDECIN DES CAMPAGNES.

PREMIÈRE PARTIE.

Abcès.

Les abcès situés dans une partie extérieure du corps se reconnaissent par la douleur que ressent le malade, le battement ou la pulsation qui s'y fait, et souvent par la tumeur sensible de la partie. On doit se servir, pour les mûrir et les faire percer, du cataplasme suivant :

Prenez quinze figues sèches, mie de pain blanc demi-livre, battez tout cela ensemble, et ajoutez ensuite un verre de fort vinaigre ; faites-le chauffer un peu et appliquez-le sur la partie, ensorte que la tumeur soit couverte ; renouvelez le cataplasme de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que l'abcès soit percé.

A l'égard des abcès dans la tête, soit qu'ils soient occasionnés par coups, chûtes, etc., ou

par congestion d'humeurs, il faut faire user aux malades des vulnéraires suivans, en décoction.

Absinthe, armoise, feuilles de carottes, chèvre-feuille, mouron, pimprenelle, plantain pulmonaire, tanaisie, verveine, etc.

On choisira parmi ceux que nous venons d'indiquer ceux que l'on sera plus à portée de se procurer.

Le remède suivant produit de très-bons effets.

Prenez un morceau de pain sortant du four, trempez-le dans du gros vin, et appliquez-le sur le front.

Il est bon de tenir le ventre libre par des lavemens.

De l'Antrax ou Clou.

L'antrax est une espèce de clou qui a un germe; il se forme sur les épaules, sous les aisselles, aux fesses et ailleurs : le cataplasme suivant suffit pour le ramollir, le mûrir et le faire percer.

Prenez levain de pâte, le plus vieux est le meilleur; faites-en un cataplasme et appliquez-le dessus.

De l'Apoplexie.

Signes qui se trouvent dans toutes les Apoplexies.

Le malade n'a ni sentiment, ni parole; tous les efforts que l'on fait pour le réveiller sont inutiles; il est dans une inaction générale.

Il y a deux sortes d'apoplexie : la sanguine et la séreuse ; dans l'apoplexie sanguine le malade est rouge et enflammé ; son pouls est plus fort qu'à l'ordinaire, et ses vaisseaux sont gonflés et tendus. Il faut toujours saigner beaucoup sans rien craindre, parce que, si les vaisseaux ne sont que gonflés, et qu'il n'y ait pas encore de sang extravasé dans le cerveau, on peut guérir le malade.

L'apoplexie séreuse ôte également le sentiment et la parole, mais on n'a pas de rougeur, le pouls et la respiration, quoique très-faibles, subsistent dans leur état naturel. On ne doit pas saigner le malade.

Comme dans l'apoplexie sanguine l'on peut employer tout ce qui peut exciter, émouvoir et secouer le malade, il faut frotter la tête, le cou, l'épine avec des linges secs et un peu chauds, et même avec des liqueurs fortes, comme eau des Carmes, esprit-de-vin, esprit volatil de sel ammoniac : on peut lui mettre une pincée de sel dans la bouche, et lui faire avaler un verre d'urine par dessus ; on lui donnera le lavement suivant.

Prenez tabac une once, hachez-le et faites-le bouillir pendant un demi-quart-d'heure dans trois quarts de pinte d'eau (mesure de Paris) jusqu'à la diminution d'un quart.

Quand la connaissance lui sera revenue, on

lui donnera tous les jours le lavement suivant. Faites bouillir dans la quantité de trois quarts de pinte d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers, une once de séné ; passez ensuite par un linge, et ajoutez-y une once de *hierepicre*.

On peut avoir chez soi une provision du remède suivant, qui guérit lui seul l'apoplexie séreuse.

Prenez une dragme d'esprit-de-soufre, autant d'esprit-de-vin, autant d'esprit de sel ordinaire ; mêlez le tout dans une fiole bien bouchée, et agitez en remuant. Dans toutes les attaques d'apoplexie, l'on donne sept gouttes de ce mêlange dans un demi-verre de vin blanc, et on fait promener le malade autant qu'il est possible, ou on le secoue sans violence.

Pour prévenir l'apoplexie, il faut fumer une pipe de tabac tous les matins en se levant, et une chaque soir avant de se coucher, et se purger une fois le mois en hiver, et prendre deux ou trois vomitifs dans le cours de l'été. Si on est menacé d'une apoplexie sanguine, il faut se faire saigner quatre fois l'année, et se purger le sur-lendemain de la saignée, pour vider les levains qui peuvent faire fermenter le sang, et par conséquent gonfler les vaisseaux.

L'on peut se servir avec succès, dans l'apoplexie, les létargies et les catharres suffoquans,

de l'esprit composé qui suit ; l'on en donne une demi-cuillerée de deux jours en deux jours à ceux qui craignent de tomber, et une demi-cuillerée à la fois, trois fois le jour, à ceux qui sont déjà tombés.

Prenez une dragme de castor, autant de canelle, autant de succin, demi-dragme de sel volatil de vipère, une once d'eau thériacale, autant d'eau de mélisse, et autant d'esprit-de-vin. Laissez digérer le tout sur des cendres un peu chaudes, dans une bouteille bien bouchée, pendant quinze heures, et distillez ensuite par l'alambic.

Asthme.

L'asthme est une difficulté de respirer qui est continuelle ou périodique, et que l'on divise en trois degrés différens.

Dans les premiers degrés, les malades respirent avec plus peine et presque sans douleur.

Dans le second degré, les malades ont la respiration mêlée de sifflemens, et ressentent une très-grande pesanteur de poitrine.

Dans le troisième degré, les accidens sont encore plus considérables, et sont accompagnés d'une espèce de suffocation qui oblige le malade d'avoir le corps droit et la tête levée.

Lorsque le malade tousse beaucoup sans cracher, et qu'il sent une âcreté le long de la trachée-artère, ou du gosier, et qu'il n'y a ni

sifflement ni râlement, on doit se servir du remède suivant.

Prenez des racines de guimauve deux onces, des feuilles de grande consoude une poignée; quinze jujubes et dix dattes sans noyaux; faites bouillir dans une pinte d'eau, coulez et ajoutez deux livres de sucre, et faites cuire en consistance de sirop.

Le malade doit en prendre une cuillerée d'heure en heure; il pourra même en battre une cuillerée dans un grand verre d'eau, et en faire sa boisson ordinaire.

Si le malade est fort oppressé, qu'il respire avec peine, et qu'il ait un râlement, il prendra le remède suivant, qui produit toujours de bons effets.

Prenez dix-huit grains de sel ammoniac en poudre, dix grains de safran en poudre, dans un verre de vin du Rhin ou autre.

Le remède suivant est le plus sûr, le plus prompt et le plus doux pour opérer une parfaite guérison, pourvu qu'on ne manque pas au régime.

Prenez deux livres et demie de soufre jaune en canon, cassez-le en petits morceaux, mettez-le dans un pot neuf, où vous jetterez quatre pots d'eau bouillante, et pour cela vous aurez un vaisseau sur le feu, plein d'eau, qui bouillira sans cesse : un quart-d'heure après que le

soufre aura bouilli, vous verserez une partie de l'eau où est le soufre, et en remettrez de la nouvelle toujours bouillante. Vous observerez cette conduite douze fois : à la dernière fois, vous verserez toute l'eau, et mettrez le soufre dans un autre pot neuf, bien net et bien sec. Vous le boucherez avec du papier et de la pâte, et le mettrez au four, avec le pain, pendant deux heures, vous le retirerez ; et, après que le soufre sera refroidi, vous le pilerez dans un mortier et le passerez par un tamis fin : prenez ensuite trois cuillerées de ce soufre, et une cuillerée de sucre rosat en poudre, faites-en une pâte dure avec quelques gouttes d'eau, prenez-en à jeun de la grosseur d'une noix médiocre, et autant le soir avant de manger : il faut souper légèrement, et continuer pendant quinze jours.

Il faut renouveler ce remède deux fois l'an pendant deux et trois années consécutives, et se purger après avec les pilules suivantes.

Prenez deux dragmes d'aloës succotrin, une dragme de myrrhe, demi-dragme de mastic, douze grains de safran en poudre, demi-dragme de fleurs d'antimoine : mettez le tout en poudre, et faites-en une masse assez dure avec du sirop de roses pâles, faites-en des pilules du poids de dix-huit grains ; vous en prendrez une toutes les fois que vous vous purgerez.

Les personnes un peu délicates, qui auront quelques dispositions à l'asthme, peuvent prendre tous les soirs, pendant neuf jours, en se couchant, dix grains de fleur de soufre, et trois grains de benjoin en poudre dans un œuf mollet, au commencement et à la fin de l'hiver.

Régime des Asthmatiques.

Les personnes attaquées de cette maladie ne doivent prendre que des nourritures légères, préférant la viande blanche à d'autres, et le rôti au bouilli, avec un peu de bon vin vieux, s'il n'aigrit pas; et, en cas qu'il aigrisse, boire de la tisanne suivante.

Prenez racine d'oseille, de fraisier, une once de chaque, de buglose et de pinprenelle dans une pinte et demie d'eau, réduite à une pinte et un quart, dont l'on peut faire sa boisson ordinaire. On peut y ajouter du sirop de limon.

Bile répandue.

Cette maladie se connaît à la couleur du malade qui a le visage jaune, souvent même les yeux. Lorsqu'un homme a cette maladie, on doit éviter absolument les saignées et les purgatifs dans le commencement de la cure. On donne un vomitif afin de vider la bile; et après le vomitif on commencera l'usage de la liqueur suivante.

Prenez deux grosses poignées de céleri sauvage, et une forte poignée de menue sauge : hachez le tout et mettez-le infuser dans une pinte de vin blanc, pendant trois jours et trois nuits. Passez la liqueur par un linge, et gardez-la dans une bouteille bien bouchée. Le malade en prendra un verre tous les matins à jeun, jusqu'à parfaite guérison : lorsqu'il sera guéri, ou même au quinzième jour de l'usage de ce remède, il sera purgé avec le remède suivant.

Prenez de la guimauve, des raisins secs, de chacun une forte pincée, deux figues ; faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure dans une chopine d'eau, coulez ce qui restera, et jettez le marc après l'avoir pressé. Prenez ensuite cette tisanne, dans laquelle vous ferez infuser pendant une nuit, sur les cendres chaudes, trois dragmes de séné, la moitié d'un bâton de casse coupé par morceaux, sans en rien ôter, et une once de manne. Le matin, vous passerez le tout sans expression, et vous y ajouterez une once de sirop de roses pâles.

Autre remède très-efficace, quoique très-simple.

Prenez une once de racine de chelidoine, (celle qui croît sur les murs est la meilleure) coupez-la en petits morceaux, si elle est fraîche,

et réduisez-la en poudre grossière, si elle est sèche: faites-la infuser dans une demi-pinte de vin blanc : on en donne deux onces chaque matin.

Blessure.

Prenez une livre de cire jaune, une livre de poix-résine, une livre et un quart d'huile d'olive ; mettez bouillir le tout dans un chaudron ou pot de terre verni, qui soit quatre fois plus grand qu'il ne faut pour contenir les matières, sur un feu de charbon, jusqu'à ce qu'elles ne jettent plus d'écume ; retirez du feu, et mettez-y peu-à-peu, remuant toujours, une livre de céruse ; remettez ensuite le chaudron sur le feu, et remuez bien jusqu'à ce que la matière n'écume plus ; jettez-y deux onces de litharge d'or, et remuez sans discontinuer, jusqu'à ce qu'il soit propre à faire des rouleaux.

Cet emplâtre est souverain contre tous les maux extérieurs, comme coups d'épée et d'armes à feu, contusions et abcès.

Brûlure.

Quand il n'y a pas d'entamure, il faut appliquer aussi-tôt sur la partie brûlée, des oignons blancs, pilés avec une grosse pincée de sel et un peu de savon.

Autre remède qui ne laisse aucune cicatrice.

Prenez un quarteron d'huile d'olive, mettez-la dans un pot de terre neuf, de préférence à un vieux ; jettez-y un demi-quarteron de cire jaune coupée par morceaux : lorsque la cire sera fondue, retirez le pot du feu, et ajoutez deux jaunes d'œufs durcis, après les avoir émiés; battez tout cela avec une cuiller, jusqu'à ce que cette matière soit bien mêlée et réduite en onguent. Lorsqu'il est froid, on en met un peu sur un linge qu'on applique sur le mal, et on continue jusqu'à la guérison.

L'onguent suivant, quoique simple, est très-efficace pour toutes sortes de brûlures, et les ingrédiens qui entrent dans sa composition se trouvent par-tout.

Prenez cire neuve demi-once, faites-la fondre dans un pot de terre, ajoutez trois onces d'huile d'olive, mêlez bien ensemble, remuez toujours pendant un gros quart-d'heure, après y avoir mis une demi-once de la seconde peau du sureau qui est verte.

Lorsque la brûlure est arrivée aux yeux, il faut recourir au plutôt à la saignée pour détourner la fluxion, et faire dégoutter dans les yeux du lait de femme ou du sang de pigeon tout chaud.

Chûte.

Quand on a fait quelque chûte, il faut se faire saigner pour éviter les suites d'un contre-coup. Dans le cas où il n'y aurait pas de chirurgien, il faut boire deux ou trois grands verres d'eau, et user ensuite du remède qui suit.

Prenez de la fiente blanche de poule une dragme, dissolvez-la dans un verre de vin blanc, et prenez cette dose trois matins de suite; cette précaution met à l'abri de tous les accidens. L'on peut encore faire une tisanne avec les fleurs de petite marguerite, pour en boire pendant douze ou quinze jours, et ajouter au premier verre qu'on en boira tous les matins à jeun, trente grains de suie luisante, réduite en poudre très-subtile; on n'a aucune suite fâcheuse à craindre.

Coliques.

Pour les coliques violentes, il faut prendre les deux tiers d'un bon verre de bonne huile; ajoutez ensuite un tiers d'eau ordinaire; mêlez le tout et faites prendre au malade la dose entière. Si les douleurs continuaient, l'on réitère la même dose.

Enroûment.

La voix du malade fait assez connaître cette maladie; il ne s'agit que d'adoucir la trachée-

artère. Lorsque l'enroûment est nouveau, on guérit par le remède suivant.

Prenez un jaune d'œuf frais bien séparé du blanc et du germe ; écrasez-le avec aussi gros de sucre fin dans une écuelle : ayez de l'eau bouillante toute prête dans une cafetière ou autre vaisseau propre à verser doucement ; versez de cette eau en petit filet et peu-à-peu sur ce jaune d'œuf, en remuant toujours avec une cuiller, jusqu'à ce qu'il y en ait la quantité de deux bons verres.

On prendra cette espèce de crême pendant trois soirs de suite en se couchant, ou dans le lit.

Si le mal est invétéré, on usera de la tisanne suivante.

Prenez une once de gomme de pêcher, autant de la racine d'iris de Florence, et deux onces de miel : faites bouillir le tout ensemble dans trois chopines d'eau, jusqu'à réduction d'une pinte. Le malade en doit boire quatre verres par jour un peu chauds, et sur-tout le matin et le soir. L'usage de ce remède prévient infailliblement l'extinction de voix, qui suit ordinairement l'enroûment négligé.

Entorse.

Il faut mettre sur-le-champ la partie qui souffre dans l'eau fraîche de puits, de pompe

ou de fontaine, et la laisser un quart-d'heure. Si on n'a pas fait ce remède sur-le-champ, il n'est plus temps, parce qu'il s'ensuivrait de fâcheux accidens.

Le remède suivant peut y suppléer et opérer une parfaite guérison.

Prenez de la sauge, du romarin et du laurier; faites bouillir le tout dans du vin, jusqu'à ce qu'il ne reste que les feuilles humides, et appliquez-en un cataplasme sur la partie offensée.

Voici un autre remède également prompt et efficace; on choisira celui qu'on pourra faire le plus commodément.

Prenez une demi-livre de poix de Bourgogne; faites-la fondre dans de l'eau-de-vie, sur un petit feu, et appliquez-en un cataplasme sur une peau fine ou de la toile.

Mal-Caduc ou Epilepsie.

Les personnes qui en sont attaquées tombent de temps en temps privées de sentiment et de connaissance, avec des agitations et des convulsions très-violentes, et rendent de l'écume par la bouche. Cependant on a vu des épileptiques dans leur accès sans perdre la connaissance; on en a vu rire, pleurer et faire des postures presque inconcevables. On doit pendant l'accès leur faire fleurer les liqueurs les plus

spiritueuses, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, l'eau des Carmes extérieurement et intérieurement.

On ne doit pas donner beaucoup de remèdes aux enfans au-dessous de quatorze ans, parce que l'âge de puberté est souvent une époque où la nature guérit cette maladie sans aucun secours. Voyez à la fin de l'ouvrage les deux remèdes propres à guérir cette maladie dans les adultes.

Érésipelle.

On connaît l'érésipelle par l'enflûre et la rougeur enflammée de la partie qui en est affligée. On y remarque quelquefois des boutons qui jettent des sérosités. L'érésipelle qui vient à la tête est souvent mortel ; on doit le traiter avec la plus grande précaution. Il est bon de saigner deux et même trois fois, selon les forces du malade, pour diminuer la fièvre qui accompagne ordinairement cette maladie. Il faut avoir soin de n'appliquer sur la partie aucun remède qui empêche la transpiration, comme les graisses, les huiles, la crême : il faut se servir du remède suivant.

Prenez trois chopines de vin blanc ; mettez-les dans un pot de terre neuf et verni ; faites rougir un fer de cheval qui ait servi, et éteignez-le dans ce vin : réitérez trois fois, et trempez des linges dans ce vin chaud, pour les ap-

pliquer sur la partie. On renouvelle cette application de demi-heure en demi-heure.

Quand l'inflammation est passée, et que la fièvre est petite, il faut purger le malade avec les drogues suivantes.

Prenez deux dragmes de séné, une once de tamarin, deux dragmes de réglisse battue et concassée, la moitié d'un citron avec son écorce coupé en tranches. Faites tout infuser dans une demi-pinte d'eau bouillante, du soir au matin ; passez ensuite la liqueur sans presser les drogues, partagez-en deux prises, et donnez-en une à six heures du matin, et l'autre à sept heures, et à neuf heures on prendra un bouillon rafraîchissant.

Lorsque l'érésipelle vient aux jambes, ou à quelqu'autre partie du corps, il faut toujours garder le lit, ou du moins rester assis, tenant la partie en repos sur quelque coussin, et se servir du remède que je viens de prescrire. Dès que l'érésipelle sera diminué, il faut se purger, pour prévenir les accidens fâcheux qui pourraient s'ensuivre.

Esquinancie.

Cette maladie se connaît à la difficulté qu'on a d'avaler : cette difficulté devient quelquefois si grande, que le malade ne peut plus rien avaler du tout. Dans ces occasions, on doit nourrir

le

le malade avec des bouillons forts et succulens, qu'on lui fait prendre en lavement trois fois le jour, et qu'on lui fait garder le plus long-temps qu'il peut. Qu'il ait de la fièvre ou non, il ne faut pas balancer à saigner trois ou quatre fois, selon l'âge et la force du malade, à moins que quelque évacuation ordinaire ne l'empêche dans les femmes.

Si le malade peut avaler quelque chose, on lui fera boire la tisanne suivante.

Prenez deux onces d'orge et une dragme de nitre : faites bouillir avec cinq chopines d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit ouverte : passez par un linge ; ajoutez-y une once et demie de miel et une once de vinaigre.

Appliquez ensuite le cataplasme suivant.

Prenez un nid entier d'hirondelle ; faites-le frire dans du beurre frais ; et, après l'avoir mis entre deux linges, appliquez-le sur la gorge, en l'assujétissant avec un bandage.

On doit se gargariser à chaque heure du jour, et sur-tout le soir et le matin, avec le gargarisme suivant.

Prenez une poignée de plantain, autant de feuilles de ronces ; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau pendant demi-heure ; ajoutez à la fin une dragme d'alun en poudre ; vous ajouterez deux onces de miel rosat, et autant de sirop de mûre.

L'usage du remède suivant a guéri des malades en quatre heures.

Prenez une livre de scabieuse ; mêlez-y une once d'eau-de-vie , et appliquez chaudement des linges imbibés autour de la gorge, les renouvelant d'heure en heure.

De la Fièvre chaude.

Quand le sang s'enflamme fortement , sans qu'il y ait aucune partie plus particulièrement attaquée , il produit la fièvre que l'on appelle chaude ou ardente.

Les signes qui font connaître cette maladie, sont un violent mal de tête, des rêveries dans le temps du redoublement, une respiration un peu gênée, un pouls dur et plein, une chaleur très-forte, une grande sécheresse de la langue, des lèvres, des narines, et une grande soif.

Il faut mettre le malade au régime, ne lui donner que très-peu de nourriture, et le saigner jusqu'à deux fois le premier jour. Donnez-lui ensuite le lavement suivant.

Prenez herbe et fleurs de mauves, deux poignées ; coupez-les, versez ensuite une chopine d'eau bouillante ; passez par un linge, et ajoutez une once de miel. Au lieu de mauves, on peut donner des lavemens d'eau légèrement tiède.

Il faut faire boire au malade deux ou trois pintes par jour de la tisanne suivante.

Prenez deux pintes de tisanne d'orge simple, et ajoutez-y trois onces de jus de feuilles des herbes suivantes, celles que l'on peut se procurer plus aisément, bourrache, ou artichaut sauvage, ou de seneçon : pour obtenir le jus de ces herbes, on les pile dans un mortier; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer quelques heures dans une écuelle; et, quand il est éclairci, on sépare le plus clair en versant doucement.

La grande quantité de boisson et l'air frais diminuent ordinairement la fièvre vers le douzième ou quinzième jour au plus tard; alors la soif diminue, l'assoupissement se dissipe, le sommeil se rétablit, et les forces reviennent: on donne la potion suivante.

Prenez pulpe de tamarins une once, eau quatre onces, nitre demi-dragme; faites bouillir pendant un instant; ajoutez-y deux onces de manne, et coulez. Au bout de cinq à six jours on peut redonner la même potion.

Des Fièvres putrides.

Cette maladie s'annonce ordinairement plusieurs jours d'avance par un grand abattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins, une bouche mauvaise le matin, peu d'appétit, un sommeil inquiet. Ensuite il survient des frissons suivis d'une chaleur âcre; la langue est

blanche, sale; l'haleine a une mauvaise odeur; la fièvre redouble tous les jours, et souvent à des heures irrégulières; le ventre se tend comme un ballon; les rêveries surviennent; le malade parle continuellement; il ne sent plus ses besoins, et laisse tout aller sous lui.

Le traitement de cette maladie consiste, 1.° à mettre le malade au régime, et à lui donner pour boisson ordinaire la tisanne suivante.

Prenez orge deux onces, crême de tartre un quart-d'once; faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit ouverte; coulez ensuite.

On peut également employer l'eau et le vinaigre, avec un peu de sucre, pour boisson ordinaire.

Quand le malade a fait usage pendant deux ou trois jours de cette tisanne, et qu'il a de fortes envies de vomir, on lui donne le remède suivant.

Prenez trente grains d'ipécacuana, délayez-le dans une bonne chopine d'eau tiède; le malade en boira tous les demi-quarts-d'heure, et boira beaucoup d'eau tiède quand il opérera. On ne doit employer ce vomitif que quand il n'y a pas d'inflammation, et dans le moment où la fièvre a beaucoup baissé.

Lorsque les vomissemens ont cessé, on recommence la tisanne, et afin de tenir le ventre

libre , on prend tous les matins la tisanne suivante.

Prenez tamarins trois onces ; versez dessus une chopine d'eau bouillante ; faites cuire deux ou trois minutes : passez par un linge.

Toutes les fois qu'on est incertain si les circonstances du mal permettent le vomissement , on doit s'en tenir au remède suivant.

Prenez crême de tartre une once partagée en neuf prises égales.

On en donne le matin , deux jours de suite , trois prises , à une heure de distance l'une de l'autre.

Lorsque la fièvre cesse pendant la plus grande partie du jour, que la langue commence à être bonne , que le malade a été bien purgé , et qu'il reste cependant quelques accès de fièvre , tous les jours on lui donnera entre les accès la boisson suivante.

Prenez des sommités de petit chêne , de petite centaurée , de camomille et d'absinthe , de chacune une poignée ; versez dessus trois chopines d'eau bouillante ; laissez refroidir , passez par un linge en exprimant. On peut en prendre trois verres à distances égales.

Il est très - important de se ménager longtemps pour la quantité des alimens , et de prendre un peu d'exercice , dès que les forces le permettent.

Des Fièvres Malignes.

Ces fièvres font beaucoup de mal sans paraître dangereuses ; les symptômes en sont moins effrayans que le danger n'est grand.

Voici les signes qui font reconnaître cette maladie.

La perte totale des forces dès le commencement, un changement subit dans le visage et sur-tout dans les yeux, de petits frissons avec de petits accès de chaleur, un grand mal de tête et de reins, une rêverie légère et sourde, la langue chargée d'un sédiment brun, un redoublement comme dans les autres fièvres tous les soirs.

Il est très-important, dans cette maladie, de rafraîchir et de purifier l'air. Il faut avoir soin de brûler souvent du vinaigre, et de tenir toujours une fenêtre ouverte.

Il faut donner dès le commencement de la maladie, et même plus tard, le remède suivant, moyennant qu'il n'y ait point d'inflammation.

Prenez ipécacuana trente grains : on peut aller jusqu'à quarante grains.

La boisson ordinaire doit être la limonade ou du jus d'oseille avec de l'eau, une diète légère et acide; les fruits aigres, comme les merises, groseilles, griottes, oranges, citrons et grenades, sont très-avantageux dans cette maladie.

La saignée et les lavemens sont rarement nécessaires dans cette maladie, les exceptions ne peuvent être déterminées que par un médecin ou chirurgien habiles qui verraient le malade.

Dès que le mal est un peu diminué, et que le malade se trouve avec très-peu de fièvre, il faut profiter de cet intervalle pour donner le remède suivant.

Prenez quinquina en poudre une demi-once; partagez-le en quatre prises égales. On réitère la même dose le lendemain; on peut continuer à en donner un gros tous les jours.

Cette maladie laisse beaucoup de faiblesse; il faut de grands soins dans la convalescence pour reprendre ses forces.

Des Fièvres d'accès, appelées par le peuple Fièvres tremblantes.

On les appelle fièvres quartes, lorsqu'elles laissent deux jours de tranquillité; tierces, si elles prennent alternativement; quoitidiennes, si elles prennent tous les jours à la même heure; double tierces, si elles prennent deux fois le même jour, et qu'on en soit libre le lendemain, ou qu'il y ait un accès chaque jour sans heure réglée; double quartes, lorsqu'on a deux accès dans le même jour, et deux jours libres.

Il est toujours bon de saigner et de purger, de quelque nature que soit la fièvre; si elle ne

cesse pas, ce qui arrive souvent aux fièvres d'automne, on prendra le remède suivant.

Prenez du lait de vache, faites-le bouillir, et mettez-y de la vieille bière, ou un peu de vinaigre pour le faire tourner ; passez-le par un tamis ou un linge; prenez du clair environ une demi-pinte ; faites-le bouillir cinq ou six bouillons avec une poignée de trèfle qui rampe presque sur terre.

On fait boire le tout chaud, après avoir séparé l'herbe, aux approches de l'accès, et on couvre bien le malade. Si ce remède ne guérit pas la première fois, il faut le réitérer trois ou quatre fois.

Autre.

Prenez une noix muscade, et aussi gros d'alun ; mettez tout en poudre, et faites infuser dans un verre de vin blanc pendant cinq heures.

On prend toute la dose une heure avant le frisson, et on couvre bien le malade.

Fluxion de poitrine.

Cette maladie se fait connaître à la toux du malade, et à la difficulté qu'il a de respirer. La fièvre est toujours violente. Pour prévenir l'inflammation, il faut saigner trois ou quatre fois en quinze heures de temps, dès le commence-

ment de cette maladie ; il faut éviter les remèdes échauffans , les vomitifs et les purgatifs. On soignera le malade de la manière suivante.

Prenez une cuillerée d'orge mondée, deux racines médiocres de guimauve ; faites bouillir le tout dans un pinte d'eau de rivière, de pluie ou de fontaine, jusqu'à la diminution d'un quart ; mettez ensuite une pincée de coquelico , ou pavot rouge qui croît dans les champs ; laissez-lui prendre un bouillon ; couvrez le pot, et retirez-le du feu, après y avoir mis une once de bon miel , que vous délayerez bien dans cette liqueur ; passez-la par un linge, et gardez-la auprès du feu dans un pot couvert.

On en donne deux ou trois cuillerées au malade, de quart-d'heure en quart-d'heure ; on lui appliquera ensuite le remède suivant.

Prenez une demi-feuille de papier, couvrez-la de beurre frais ; saupoudrez-le ensuite de la poudre d'une noix muscade entière, et de deux fois aussi gros de gingembre ; appliquez sur la poitrine, et mettez sur ce papier un mouchoir plié en quatre, trempé dans du vinaigre.

On fait prendre sur-le-champ au malade le remède suivant.

Prenez un œuf, faites-y une petite ouverture ; ôtez-en le jaune , et remettez le blanc dans la coque. Prenez deux dés à coudre pleins de fleur de soufre ; mêlez-les bien avec le

blanc de l'œuf avec un petit bâton ; mettez-le sur un petit feu de braise, et remuez sans cesse jusqu'à ce que cette liqueur s'épaississe comme du lait ; faites prendre le tout au malade, et le couvrez pour le disposer à la sueur. On réitère le remède le lendemain, si le malade n'est pas guéri ; on continue toujours la boisson prescrite, pour fortifier et rétablir la poitrine du malade, et on lui fait user du bouillon suivant.

Cassez dans un mortier les pattes et les yeux de trente écrévisses ; faites-les cuire dans deux pintes d'eau de fontaine pendant demi-heure ; faites cuire en même temps quatre onces d'orge mondée dans deux pintes d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit crevée ; passez l'eau où elle a cuit, et gardez-la dans un pot ; pilez ensuite l'orge dans un mortier de marbre ; délayez cette orge avec l'eau où elle a cuit, en aussi grande quantité que vous avez de bouillon d'écrévisses ; mêlez le tout ensemble, et gardez-le dans un lieu frais. On en donne trois cuillerées par jour, et on met un peu de sucre ou de miel blanc sur chaque dose.

Ce remède seul, continué pendant six ou huit jours, a suffi pour rétablir les malades. L'on purge vers la fin avec une once et demie de manne et dix-huit grains de crême de tartre, qu'on fera dissoudre dans le premier de ces bouillons.

La Goutte.

La goutte, causée par une humeur âcre, aigre et grossière, se connaît en ce que les douleurs sont très-vives et très-déchirantes, avec beaucoup d'enflûre et de tumeur, mais sans beaucoup d'inflammation ni de rougeur sur la partie enflée; et on n'aperçoit souvent des grosseurs durcies et pierreuses, et on ne sent de douleurs, que dans le temps que ces humeurs viennent à fermenter. Pour en prévenir les accès, il faut se purger avec le bol suivant.

Prenez jalap dix-huit grains, mercure doux dix grains : incorporez avec de la conserve de violette ou de rose. Il faut absolument s'abstenir de purgatifs, ainsi que de la saignée dans les temps d'accès. Il est bon de boire pendant cinq à six jours, avant de se purger, de la tisanne suivante.

Prenez orge crue une poignée, racines de guimauve autant, chiendent une poignée; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un quart : les goutteux peuvent en faire leur boisson ordinaire. Lorsque la goutte est présente, on applique sur la douleur quelques remèdes adoucissans, comme les feuilles de bardanne écrasées et un peu chaudes, les limaçons sans coquille écrasés, le bain de suc de bouleau. On doit s'abstenir des cataplasmes

faits avec le lait, les œufs, les huiles et l'opium; parce que tôt ou tard ils deviennent dangereux. Quand la partie où réside la goutte n'est pas enflée, ou qu'elle ne l'est que peu, on doit appliquer le remède suivant.

Prenez une dragme et demie de sel, et autant de sel de tartre, faites-les dissoudre dans une pinte d'eau commune; tenez le pot où elle est auprès du feu, et trempez-y des linges que vous appliquerez sur la partie, ayant soin de les renouveler de temps en temps.

L'usage habituel du lait est un remède excellent pour les goutteux; ils doivent s'abstenir de vin, de crudités, de viandes salées et de ragoûts.

Goutte sciatique.

Cette maladie se connaît à la douleur vive et inquiétante qu'on ressent à la hanche, en descendant le long de la cuisse jusqu'au jarret, et souvent même jusqu'au gras de la jambe, qu'on ne peut fléchir sans ressentir beaucoup plus de douleur que quand elle est étendue. Voici la meilleure méthode de guérir cette maladie. Il faut s'abstenir de fruits, de viandes salées, et boire pendant quinze jours de la tisanne suivante.

Prenez salspareille douze onces, gaïac quatre onces, squine quatre onces, sassaffras trois onces; faites bouillir le tout dans douze pintes d'eau, après les avoir coupées par petits mor-

ceaux, et quand elles auront bouilli pendant un quart-d'heure, couvrez le vaisseau, et laissez infuser pendant douze heures. Au bout de ce tems-là vous le remettrez sur le feu, et vous le ferez bouillir jusqu'à la diminution de quatre pintes. Ajoutez une once de séné et autant de réglisse, laissez bouillir trois ou quatre minutes, retirez le vaisseau du feu, couvrez la liqueur dans des bouteilles bien bouchées que vous garderez dans un lieu frais. Le malade en boira tous les matins en deux fois une demi-pinte, trois heures avant de manger, et une demi-pinte l'après-midi, trois heures après avoir dîné.

Hémorragie.

Si on perd trop de sang par le nez, il faut appliquer le remède suivant sur le front ou entre les deux épaules.

Prenez des feuilles d'un chardon nommé verge de pasteur, pilez-le avec du fort vinaigre.

Si la perte de sang avait lieu aux parties inférieures dans les deux sexes, on appliquerait ce même cataplasme sur la région des reins, et on boirait la tisanne suivante.

Prenez racines de ronces qui croissent dans les champs et qui rampent, une bonne poignée, faites-les bouillir dans une pinte d'eau

et autant de vin rouge, jusqu'à la diminution d'un quart.

Hémorroïdes.

Cette maladie se connaît aux douleurs violentes que l'on souffre quand il s'agit d'aller à la selle, et la surface des matières est teinte de sang. Quelquefois des tumeurs semblables à des verrues sont cachées au-dedans du sphincter, ou paraissent même autour de l'anus.

On doit commencer la cure de cette maladie par la saignee, et ne prendre pour boisson ordinaire que du lait bouilli avec de l'eau simple, ou avec de l'eau d'orge, se priver entièrement de viande.

Prenez eau de frai de grenouilles, quatre onces; dissolvez-y litharge deux dragmes, opium un scrupule, pour une mixtion dans laquelle on trempera un linge qui sera appliqué sur la partie malade; mais si la tumeur des hémorroïdes est intérieure, il faut y injecter trois cuillerées de la même mixtion.

Si le reflux des hémorroïdes est trop considérable, on doit employer la boisson suivante.

Prenez eau de plantain et vin rouge, de chaque une livre; faites-les bouillir jusqu'à diminution du tiers, et les édulcorez avec une suffisante quantité de sucre fin; laissez refroidir cette boisson, dont vous donnerez une demi-livre deux ou trois fois le jour.

Hydropisie.

On connaît cette maladie à l'enflûre des jambes, des cuisses, et à la tumeur du ventre ; on doit absolument éviter la saignée dans cette maladie.

Pour guérir cette maladie, il faut user du remède suivant, jusqu'à ce que les parties soient désenflées.

Prenez quatre onces de vin blanc, une dragme de jalap réduit en poudre très-fine, un demi-scrupule de gingembre pulvérisé ; une once de sirop de nerprun ; mêlez tout cela pour une potion que le malade prendra de grand matin tous les jours, ou de deux jours l'un, selon ses forces.

Les applications qu'on peut faire extérieurement et en même temps qu'on prend les remèdes, sont d'un très-grand secours.

Cataplasme.

Mêlez à discrétion du soufre vif en poudre avec de la fiente de vache et du fort vinaigre, et appliquez sur le nombril et sur les reins ; renouvelez deux fois le jour.

Jaunisse.

La couleur jaune par tout le corps, et particulièrement aux blancs des yeux, la déman-

geaison par tout le corps, la pesanteur, la lassitude, l'amertume de la langue, quelquefois le vomissement bilieux, l'urine safranée, sont les signes de cette maladie.

Pour guérir cette maladie, il faut faire usage du remède suivant.

Prenez deux pintes de bon vin blanc, coupez par le milieu trois oranges amères, sans pourtant les séparer entièrement; mettez vingt grains de safran dans chacune; liez-les bien, en les faisant rejoindre, et faites-les infuser à froid pendant vingt-quatre heures. On en prend de la hauteur de quatre doigts dans un verre le matin à jeun, et le soir en se couchant, pendant trois semaines; on doit purger avant de commencer, et au milieu de l'usage de ce remède.

Lienterie ou Flux de ventre.

Lorsqu'un flux de ventre dure long-temps, et que la personne qui en est affligée maigrit sensiblement, elle doit boire la tisanne qui suit.

Prenez une poignée de racines d'oseille, et autant de celles de fraisier; faites-les bouillir dans une pinte d'eau pendant un quart-d'heure, ajoutez à la fin un bâton de réglisse.

Le malade usera en même temps de l'opiat suivant, dont il prendra tous les matins une dragme et demie dans un pain à chanter.

Prenez

Prenez quinquina une once, corail rouge deux dragmes, opium vingt-quatre grains; faites-en un opiat avec une quantité suffisante de syrop de coing, ou de grenade, ou d'épine-vinette.

Panaris.

Cette maladie vient ordinairement aux doigts des mains, sans aucun accident extérieur; elle ronge jusqu'à la membrane qui couvre les os, et les suites en sont très-fâcheuses, si on n'y met ordre dans les commencemens.

Le remède suivant est très-bon, quelqne simple qu'il paraisse; il réussit toujours lorsqu'il est employé dès le commencement.

Prenez un ou deux vers de terre, et en entourez le doigt entre deux linges, et laissez-les mourir sur cette partie affligée; on peut même les y laisser vingt-quatre heures. Si le mal est trop avancé, il faut le traiter comme un abcès, l'ouvrir et continuer la cure avec l'emplâtre indiqué pour les abcès.

De la Paralysie.

Dans cette maladie, le sentiment et le mouvement sont abolis ou diminués, ou tous les deux ensemble, ou seulement l'un des deux, dans les parties affectées.

Si la paralysie est simple et séparée de toute espèce d'apoplexie, il ne faut point saigner.

On commence le traitement par un ou deux émétiques, et on donne ensuite le lavement suivant.

Prenez sené une once, faites-le bouillir dans trois-quarts de pinte d'eau, jusqu'à la consommation d'un tiers; coulez par un linge et ajoutez une demi-once de coloquinte, si elle est verte, et deux dragmes seulement si elle est sèche.

Les remèdes extérieurs sont d'un grand secours dans cette maladie; on se sert de poudres propres à faire éternuer, comme de laurier, de sauge et d'ellébore blanc, et on applique extérieurement de l'huile de vers dont on fait des frictions sur les parties; on frotte d'esprit de lavande, d'esprit de vin camphré toute l'épine du dos, depuis la nuque du cou jusqu'aux reins.

Pommade merveilleuse pour la Paralysie.

Prenez trois bonnes poignées de gui de pommier de reinette, pilez-les dans un mortier tant que vous pourrez, et faites-les cuire dans une livre et demie de sain-doux de cochon pendant un quart-d'heure, passez et pressez-les par un linge fort, et ajoutez-y une once de cire et une dragme d'encens mâle; remettez-le sur le feu pendant cinq à six minutes, ayant soin de bien le remuer: conservez cette pommade dans un pot.

Pour s'en servir, on fait chauffer un quart de pinte de bon vin blanc, et on en frotte le malade devant un bon feu. Lorsque le vin est desséché, ou prend ensuite gros comme une fève de pommade qu'on fait fondre entre les mains, dont on oint les parties paralysées, et sur-tout les jointures, et on y applique des linges chauds. On réitère ces onctions trois fois le jour, et on remet toujours les mêmes linges.

Pituite.

Cette maladie se connaît à l'abondance des humeurs qui causent des fluxions sur les yeux, sur les dents, souvent même sur la poitrine. On doit éviter les saignées dans cette maladie, de peur de causer une hydropisie. Lorsque la pituite est abondante, on peut se purger tous les mois avec le remède suivant.

Prenez de l'herbe nommée fume-terre, prenez deux onces du suc que vous en retirerez, faites-y dissoudre une once de manne sur un réchaud avec un peu de braise. Si on persiste cinq à six mois dans cet usage, on ne sera pas exposé aux maladies de langueur que cause ordinairement le pituite.

Pleurésie.

Cette maladie se fait connaître par une douleur au côté gauche et quelquefois au droit;

le malade a de la fièvre, il tousse et respire avec peine et douleur. La pratique ordinaire est de saigner quatre ou cinq fois, selon le besoin. S'il n'y avait pas de chirurgiens présens, on entreprendrait la guérison par la méthode suivante.

Prenez une poignée de racines de scorsonnaire; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau pendant un demi-quart-d'heure, ajoutez-y deux ou trois pincées de fleurs de coquelico ou pavot rouge des campagnes, laissez-les bouillir deux ou trois bouillons, et mettez-y un petit bâton de réglisse coupé par morceaux; retirez le pot du feu, et laissez-le froidir bien couvert, avant de passer la liqueur par un linge: le malade en fera sa boisson ordinaire. On pourra lui appliquer sur la partie douloureuse le cataplasme suivant.

Prenez deux onces de tabac en feuilles ou corde, hachez-le comme si c'était pour fumer; faites-le bouillir dans demi-pinte de bon vin rouge, jusqu'à ce que le tabac reste seulement humecté, et que le vin se soit dissipé; appliquez-le chaudement sur la partie, et renouvelez-le de douze en douze heures.

Le remède suivant est excellent lorsqu'il est donné le troisième jour.

Prenez une pomme de court-pendu ou autre, creusez-la et ôtez-en la pépinière, afin que vous

puissiez y renfermer une dragme d'encens mâle ou oliban; bouchez le trou de la pomme avec la pièce que vous en avez ôtée, et faites-la cuire lentement devant le feu. On la fait manger au malade avec du sucre candi; on lui fait boire trois onces d'eau de chardon-béni par-dessus, et on le couvre pour le disposer à la sueur; lorsqu'on veut exciter la sueur, il faut que les couvertures soient légères et chaudes; car, lorsqu'elles sont trop pesantes, elles accablent le malade sans le faire suer.

Les deux cataplasmes suivans produisent encore des effets merveilleux dans cette maladie.

Prenez un pain sortant du four, coupez-le en deux parties égales, et prenez celle de dessus, sur laquelle vous étendrez demi-once de thériaque, et que vous appliquerez sur la douleur.

Autre.

Prenez une vingtaine d'oignons blancs que vous ferez cuire dans du lait à proportion jusqu'à ce qu'ils soient en bouillie; ajoutez-y une dragme de poivre en poudre, et demi-dragme de safran.

On en prend la moitié qu'on applique sur le côté, et si la douleur continue, on applique aussi ce qui reste quatre heures après.

De la Pulmonie.

Cette maladie se connaît aux crachats puru-

lens et sanguinolens, c'est-à-dire, mêlés de pus ou d'une matière telle que celle qui sort d'une plaie et qui est teinte de sang. Le malade a ordinairement l'haleine courte, le visage pâle, les doigts allongés et le cou long.

Les malades doivent éviter toutes sortes d'excès, et vivre très-réglément.

Le sirop suivant est admirable pour la guérison de cette maladie.

Prenez une once de feuilles sèches de tabac; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à diminution de moitié, ayant soin de tenir bien couvert le vaisseau où il bouillira, qui doit être de terre et verni; coulez et pressez par un linge épais; ajoutez-y demi-livre de sucre fin, et continuez de le faire bouillir jusqu'en consistance de sirop.

Le malade en prendra une fois le jour une petite cuillerée à thé dans un verre de tisane faite avec de la guimauve; il y ajoutera une cuillerée à soupe de sirop de capillaire, et il battra les deux ensemble dans deux verres.

S'il peut fumer, il doit le faire deux fois le jour, et ne fumer qu'une pipe de tabac à chaque fois, savoir; le matin en se levant, et le soir en se couchant; et pour retirer de l'usage du tabac en fumée tous les avantages qu'il peut produire, il faut qu'il avale sa salive à mesure qu'il fume, sans cependant avaler la fumée,

et boire un verre d'eau fraîche par-dessus. L'habitude de porter une serviette usée double sur la poitrine, ensorte qu'elle couvre depuis le cou jusqu'au nombril, est encore très-salutaire aux pulmoniques : on doit la porter jour et nuit, et ne la jamais quitter que pour en changer.

Le remède suivant est aussi très-efficace dans toutes les maladies du poumon.

Prenez dix poignées de véronique; hachez-la et pilez-la un peu dans un mortier de marbre ou de pierre; mettez-la en infusion dans six pintes d'eau avec de la levure de bierre ou du levain pendant deux jours, et distillez-en quatre pintes, et gardez-la dans des bouteilles bien bouchées.

Prenez ensuite une poignée d'hyssope et douze figues cuites au soleil, que vous couperez en quatre morceaux; faites-les bouillir dans une pinte et demie d'eau pendant une petite demi-heure.

Le malade prendra tous les matins un verre de cette dernière décoction qu'il mêlera avec un demi-verre de la première eau, et il continuera pendant deux mois.

Rage.

Lorsqu'une personne a été mordue par un chien enragé, et que la plaie est récente, on

peut prévenir la rage et tous ses accidens par le remède suivant.

Frottez rudement la plaie avec de l'eau où l'on ait fait fondre de gros sel.

Prenez ensuite de l'esprit-de-vin rectifié, ou de bonne eau-de-vie, quatre onces, thériaque une once ; faites une mixtion, dont on frottera trois fois le jour la partie mordue, appliquant par-dessus un linge trempé dans la même mixtion.

Rhume.

Le rhume est une des incommodités qu'on néglige le plus, quoique les suites en soient souvent funestes. On voit tous les jours des gens réduits au tombeau par des maladies qui lui doivent leur origine, et s'ils ont péri, ce n'est que pour avoir négligé des remèdes innocens qui auraient pu prévenir leur perte. Comme dans la plupart des rhumes, les vaisseaux sont trop gonflés et trop pleins, il est bon de faire une saignée du bras, et l'on pourra employer le remède suivant avec succès.

Faites brûler de l'eau-de-vie à discrétion ; mêlez-en deux cuillerées avec une cuillerée d'huile d'olive et une cuillerée de miel ; battez tout ensemble, et le prenez trois fois de suite en vous couchant.

La tisane suivante produit des effets merveilleux pour toutes sortes de rhumes.

Prenez feuilles de coquelico une poignée, feuilles d'hyssope demi-poignée ; faites bouillir tout ensemble un demi-quart-d'heure dans trois pintes d'eau, et ajoutez-y, en le retirant du feu, un bâton de réglisse de la longueur du doigt : on en boit au moins une pinte par jour, et on la renouvelle tous les jours, parce qu'elle s'aigrit facilement.

Rhumatisme.

Cette maladie est si commune, qu'il n'est presque personne qui ne s'en plaigne tôt ou tard. Lorsque cette maladie est causée par quelque transpiration arrêtée ou d'autres accidens, et qu'elle n'a pas sa source dans le sang, on la guérit infailliblement par les remèdes suivans.

Prenez six onces de bois de buis, et surtout de l'écorce, six onces de racines de grande bardanne, six onces de bois ou d'écorces de genièvre ; faites-les bouillir dans quatre pintes d'eau, que vous réduirez à trois ; faites ensorte que le vaisseau soit toujours couvert : retirez-le du feu, laissez-le infuser sur des cendres chaudes pendant six heures, après que vous y aurez ajouté deux dragmes de cristal minéral et demi-once de réglisse ; passez ensuite la liqueur, et buvez-en environ une pinte par jour, à trois fois, savoir ; le matin à jeun, trois heures après avoir dîné, et le soir en vous

couchant : continuez pendant douze ou quinze jours, et vous vous purgerez à la fin comme il s'ensuit.

Prenez six grains de scammonée, autant de résine de jalap et six grains de mercure doux, que vous incorporerez avec demi-dragme de conserve de roses ou de violette.

On ne doit pas négliger les remèdes extérieurs dans cette maladie ; ils la guérissent souvent quand elle n'est pas invétérée : en voici un qui produit toujours de bons effets.

Prenez une once d'huile de vers et autant d'huile de laurier ; mêlez-les bien ensemble. Avant d'en oindre la partie, il faut la frotter long-temps auprès d'un bon feu avec des serviettes chaudes et un peu usées ; on y applique ensuite une vessie de cochon avec une serviette en quatre par-dessus : on répète cette onction deux fois le jour, selon le besoin.

Surdité.

Lorsque cette incommodité est causée par des corps étrangers qui bouchent le conduit, on les ôte avec le tire-fond ; quand on n'est sourd que par une espèce de matière endurcie comme de la cire, qui bouche le conduit, on l'ôte en nettoyant l'oreille avec une curette, et pour mieux réussir, on tâche de l'amollir en y injectant avec une petite seringue de

l'eau tiède, animée de quelques gouttes d'esprit-de-vin, ou avec de l'huile de lin, et on se sert ensuite de la curette. Lorsque les glandes du conduit sont enflées, il faut se servir des injections faites avec l'huile de lis, où l'on mêle quelques gouttes de fiel de bœuf et d'esprit-de-vin. Si la tension cause de violentes douleurs, on fait des injections avec de l'eau d'orge tiède, mêlée avec du miel, ou avec du lait, ou de l'huile d'amande douce ; si enfin la surdité vient des nerfs bouchés ou paralysés, voici deux remèdes que l'expérience a démontrés très-efficaces.

Prenez une once de jus d'oignons et autant d'eau-de-vie ; mêlez bien ensemble, et vous ferez chauffer ce mélange pour en laisser tomber trois ou quatre gouttes dans les oreilles trois fois le jour, et sur-tout en se couchant.

Prenez des feuilles de frêne, tirez-en le jus, et mettez-en quelques gouttes chaudes dans les oreilles ; mais si l'on trouve ce suc trop vif, on se contente de la décoction.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE MÉDECIN DES CAMPAGNES.

SECONDE PARTIE.

DES MALADIES DES FEMMES.

Accouchemens laborieux.

Si un accouchement n'est laborieux que par le défaut de dilatation des parties, on doit frotter le pubis avec de l'huile de camomille, de lis, ou de lin; il est bon quelquefois d'en introduire avec les doigts dans la partie, afin qu'elle puisse céder aux impulsions de la mère et de l'enfant.

Si, par l'attouchement ou par le rapport de la mère, l'on reconnaissait que l'accouchement fût empêché par les matières contenues dans le gros boyau, il faut lui donner le lavement suivant.

Prenez feuilles de mauve, de guimauve et d'armoise, de chaque une poignée, fleur de camomille une pincée, graine d'anis une forte pincée; faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, mesure de Paris, jusqu'à la réduction d'environ une chopine, coulez la liqueur, ajoutez ensuite une once d'huile de lin; vous en donnerez ensuite un lavement.

Si l'accouchement est difficile, quoique le fœtus soit bien situé, que l'orifice de la matrice soit bien ouvert, et que les eaux commencent à couler, on doit donner une cuillerée d'eau de canelle toute pure. Si cela ne réussit pas, on donne dix grains de borax dans un demi-verre de vin blanc: il ne faut point donner de remèdes qui puissent faire suer, parce que la mère perdrait des forces qu'on doit lui ménager avec beaucoup de prudence.

Si l'arrière-faix est retenu, on donne le lavement suivant.

Prenez vin clairet ou blanc un quart de pinte de Paris, mêlé avec autant d'huile de noix; faites bouillir le tout ensemble pendant un moment.

Si l'arrière-faix était rompu, et qu'il s'ensuivît une grande perte de sang, on donne le remède suivant.

Prenez deux scrupules de corne de cerf brûlée, racine de bistore un demi-gros, autant de

canelle et de safran aussi en poudre, faites-en deux doses : vous en donnerez une dans deux cuillerées d'eau de canelle, et si la perte ne cesse pas, vous donnerez la seconde dose trois heures après la première.

Avortement.

L'avortement est ordinairement précédé par une pesanteur aux hanches et aux lombes, accompagnée de frissons et maux de tête, resserrement des côtés, et de la partie supérieure du ventre, la flétrissure des mamelles, de grandes douleurs vers le pubis et l'os sacrum, et enfin l'écoulement de sang pur, ou mêlé d'eau.

Le cataplasme suivant est très-bon pour prévenir l'avortement; il calme beaucoup les douleurs de ventre et dissipe les vents.

Prenez du pain-d'épice, du miel et une pincée de poudre de clous-de-girofle, pilez et mêlez tout ensemble, étendez-le sur un linge, et appliquez-le sur le pubis situé au-dessus de la partie de la femme.

Ce cataplasme n'est propre que pour prévenir l'avortement, et il serait nuisible lorsqu'il est commencé; dans ce cas, l'on doit recourir aux remèdes prescrits pour l'accouchement laborieux.

Lorsqu'une femme a fait une fausse couche, elle doit garder le même régime que pour les couches ordinaires.

S'il survient un écoulement excessif, ou une suppression totale de vidanges, il faut employer les remèdes indiqués à l'article des Ordinaires, page 52.

Descente ou Chûte de la Matrice.

La malade doit garder le lit pendant cinq à six jours. On étend sur du cuir le remède suivant, on l'applique sur les reins de la femme malade, et on le laisse pendant huit jours.

Prenez deux onces de munie en poudre subtile, une once de racine de grande consoude, un demi-gros de térébentine; battez ces drogues ensemble dans un mortier pendant long-temps, et appliquez-en sur la partie.

Il faut appliquer en même-temps sur le nombril l'emplâtre suivant, et le laisser jusqu'à parfaite guérison.

Prenez demi-livre de céruse, une livre de minium, le tout en poudre; faites-les bouillir dans une livre et demie d'huile d'olive, en remuant les matières pendant trois quarts d'heure; ajoutez-y peu-à-peu dix onces de savon coupé en petits morceaux, remuez toujours; ajoutez-y trois onces de térébentine, en remuant pendant quatre à cinq minutes.

Otez votre pot du feu, et remuez jusqu'à ce que l'emplâtre soit froid; mouillez vos mains pour en faire des rouleaux.

Durillons au sein.

Prenez une orange amère, après l'avoir percée en plusieurs endroits. Faites-la bouillir dans un pot de terre neuf, avec demi-livre d'huile d'olive, jusqu'à la diminution de deux tiers. On en frotte le sein avec une plume, et on applique l'emplâtre dont voici la composition.

Prenez verd de gris un demi-gros, cire blanche demi-once, et faites-en un emplâtre.

Fleurs-blanches.

L'écoulement est blanc, quelquefois jaune, verd ou noirâtre, tantôt âcre et corrosif, de très-mauvaise odeur ; l'épine du dos est douloureuse, le visage perd sa couleur naturelle, les pieds s'enflent, les yeux se bouffissent et la malade perd souvent l'appétit. Cette maladie devient très-difficile à guérir, lorsqu'on néglige de la traiter dans son principe.

Le remède suivant produit des effets salutaires, pourvu que d'ailleurs les malades s'abstiennent de tout ce qui est cru, comme légumes, fruits, salade, etc.

Prenez dix noix-muscade ; renfermez-les dans une pâte de pain bis qu'on fera cuire à l'ordinaire. Lorsque le pain sera froid, ôtez les noix, rapez-en la moitié d'une que vous mêlerez avec un blanc d'œuf frais, quatre cuillerées

d'eau de plantain et autant d'eau de rose ; battez tout ensemble en y ajoutant un peu de sucre fin, et buvez le tout : réitérez pendant huit ou dix matinées.

On doit prendre ce remède à jeun, et ne boire et manger que trois heures après.

La malade usera d'alimens de facile digestion, boira du vin vieux à tous ses repas.

L'usage des décoctions suivantes, long-temps continué, guérit également cette maladie.

Celle de romarin, celle de noix de pin avec le gui de chêne ou de tourmentille, ou de l'ortie à fleurs blanches ; on prend dans le premier verre d'une de ces décoctions un blanc d'œuf bien battu, et dans les autres verres que l'on prend dans la journée, on y ajoute un peu de sirop de guimauve ou de grande consoude.

Grossesse, ses signes et la manière dont les femmes enceintes doivent se comporter.

Les principaux signes de la grossesse, sont la suppression des règles, le dégoût, les envies, le ventre tuméfié en pointe vers l'ombilic, le gonflement des mamelles, une salive abondante, les vomissemens, les yeux enfoncés, et particulièrement la clôture de l'orifice interne de la matrice, ce que l'on connaît aisément par le tact. Les signes de la mole sont à-peu-près les mêmes que ceux de la grossesse, excepté que, quand

c'est une mole, la tumeur du ventre est égale et non en pointe, et que la mole suit le mouvement de la femme lorsqu'elle se tourne d'un côté sur l'autre, et tombe comme une pierre qui lui cause une grande pesanteur ; et, dans l'hydropisie, la fluctuation des eaux suit les mouvemens de la femme, charge la vulve et cause une enflûre aux grandes lèvres. Les femmes enceintes doivent user de nourritures de bon suc et de facile digestion ; ne point jeûner ni trop manger à la fois, et ne boire que du vin trempé, et qui soit vieux et rouge. Elles doivent également éviter d'habiter des lieux trop chauds ou trop froids, et toutes les odeurs fortes bonnes ou mauvaises ; éviter l'acte vénérien sur la fin de la grossesse, les exercices violens, les voitures, etc. ; ne point lever les bras trop haut, ni se baisser ; se priver de sucreries, fruits crus, salades, afin de prévenir les aigreurs.

Il est bon de se faire saigner du bras, au moins le septième ou huitième mois, et avoir soin de oindre l'orifice externe de la matrice les derniers jours de la grossesse, avec de l'huile d'amandes douces.

Les femmes enceintes doivent être traitées comme si elles ne l'étaient pas, lorsqu'elles sont attaquées de quelques maladies aigües, en employant les saignées du bras et les purgations, ainsi que les lavemens suivant les indications,

avec cette différence seulement, que l'on se sert de remèdes tempérés et en moindre dose.

Lait.

Pour augmenter le lait à une nourrice, il faut premièrement avoir soin de lui conserver l'appétit, et mêler avec ses alimens du fenouil, de l'anis, et boire à ses repas du bon vin vieux avec un quart d'eau. On lui fait ensuite des fomentations sur les mamelles avec les décoctions des feuilles de mauve, de guimauve, et de bouillon blanc; on les oint aussi d'huile de lis légèrement chaude. Les raisins cuits, les figues, les pistaches et les amandes pour nourritures sont également bons.

Lorsqu'on veut diminuer le lait à une nourrice qui en a trop, on lui fait de la soupe au veau, avec de la laitue et du cresson, et on lui donne une tisane faite avec des racines de fraisier, de nénuphar, d'oseille, etc.

Ordinaires, ou Menstrues ou Règles.

Lorsque les ordinaires coulent trop, de telle cause que cette maladie provienne, elle affaiblit beaucoup l'estomac, et cause des douleurs au dos et aux reins, fait perdre l'appétit, etc.

Cette hémorragie est aussi dangereuse que les autres; il faut l'arrêter, mais avec ménagement.

Il faut commencer par une ou deux saignées du bras, faire les ouvertures un peu grandes, et

n'en laisser sortir le sang que par reprises, en mettant le doigt de temps en temps sur l'ouverture de la saignée; on donnera ensuite la tisane suivante.

Prenez racines de grande consoude, plantain, pas-d'âne et coquelico.

On peut aussi appliquer très-utilement sur la vulve ou grandes lèvres, une éponge trempée en parties égales de vin rouge et vinaigre, ou dans du frai de grenouille avec un peu d'alun.

La malade usera de riz en alimens, et on donnera le soir, en cas de douleurs ou d'insomnie, la potion suivante.

Prenez eau de plantain deux onces, eau d'orties mortes deux onces, sirop de diacode une once.

Si les ordinaires ne coulent point ou trop peu, il faut commencer le traitement de cette maladie par une saignée de pied, proportionnée à la force du sujet, et lui tenir le ventre libre par des lavemens composés comme il suit.

Prenez armoise et matricaire, de chaque demi-poignée, fleurs de camomille et de sureau, une pincée de chacune; délayez dans la colature deux onces de miel mercurial.

On doit user en même temps de la tisane suivante.

Prenez racine d'angélique, chiendent et réglisse.

Si tous ces remèdes ne produisent pas ce qu'on souhaite, on usera du remède suivant.

Prenez une rate de bœuf, coupez-la en petits morceaux, et jetez-les à mesure dans une pinte d'eau-de-vie; laissez-les infuser ou digérer sur des cendres chaudes pendant huit heures, et distillez par l'alembic : on peut y ajouter un gros de canelle et autant de safran.

On en donne une cuillerée tous les matins à jeun, et tous les soirs en se couchant.

Squirrhe au sein des femmes.

Le squirrhe est une tumeur qui durcit de jour en jour, et qui dégénère ordinairement en cancer, si l'on n'y porte pas de remède.

Le remède suivant est le meilleur remède intérieur dont on puisse faire usage.

Prenez douze grains de cinabre d'antimoine, que vous incorporerez dans un petit morceau de conserve de roses.

On en prend tous les matins pendant un mois, et même plus; il n'est pas nécessaire de garder la chambre, ni d'observer un régime plus qu'ordinaire pendant qu'on fait usage de ce remède.

Les remèdes extérieurs sont d'un grand secours dans cette maladie; il faut les employer en même temps.

Le suivant produit des effets merveilleux.

Prenez le suc de la plante nommée bourse-de-pasteur, bassinez-en la partie squirrheuse plusieurs fois le jour ; ayez soin d'y appliquer des linges qui en soient imbibés.

Autre remède extérieur, également bon.

Prenez suc de ciguë, bassinez et fomentez-en la partie squirrheuse le plus souvent que vous pourrez ; appliquez-y même des linges qui en soient imbibés.

Sein, et les maladies auxquelles cette partie est sujette.

Les incommodités du sein négligées ont toujours des suites fâcheuses. Lorsque le sein est enflé, et qu'il cause de vives douleurs, il faut appliquer le remède suivant.

Prenez gros comme une noix de cire neuve, faites-la fondre dans un verre de chenevis, ajoutez-y un jaune d'œuf ; battez bien le tout ensemble, et étendez-en sur un linge pour l'appliquer légèrement chaud sur le mal.

Lorsque les mamelles enflent après l'accouchement par la grande abondance de lait, on se servira du remède suivant.

Prenez du cerfeuil, faites-le bouillir pendant un demi-quart-d'heure, et coulez l'eau par un linge ; faites cuire dans cette eau deux poignées de feuilles de ciguë, et appliquez-les sur le

sein : il faut renouveler ce cataplasme de quatre en quatre heures.

Lorsque le sein est enflammé, et que l'accouchée veut alaiter son enfant, on doit se servir du remède suivant.

Prenez six cuillerées d'huile d'olive, mêlez-les avec quatre cuillerées d'eau de rose, et après avoir fait un peu chauffer ce mélange, appliquez-en légèrement sur l'inflammation avec une plume.

Pour les ulcères et duretés du sein, voyez la quatrième partie de cet ouvrage, dans le recueil des remèdes.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LE MÉDECIN DES CAMPAGNES.

TROISIÈME PARTIE.

Constipation des enfans.

LORSQUE les petits enfans sont constipés, il ne faut qu'oindre leur ventre de beurre, devant le feu, et leur faire avaler un peu d'huile d'amandes douces, ou bien leur mettre sur le ventre une compresse imbibée d'eau-de-vie.

On donne aux enfans plus âgés des bouillons rafraîchissans, des petits lavemens, etc.

Contusion.

Les enfans, en sortant du ventre de leur mère, sont quelquefois si faibles qu'ils paraissent morts ; il faut les mettre aussitôt dans une couche chaude, et leur pousser du vin chaud dans la bouche avec la sienne, ce qu'il faut réitérer plusieurs fois. Il est bon aussi de leur nettoyer les narines avec des petits linges trempés dans du vin, et leur mettre sur la poitrine des compresses aussi trempées dans du vin chaud.

Si l'enfant a reçu quelque contusion, il la faut étuver avec du vin chaud, et appliquer dessus des compresses imbibées d'eau-de-vie ou de vin.

Lorsqu'il paraît une inflammation au nombril des enfans, il faut mettre une compresse trempée en huile rosat, mêlée avec le quart de vinaigre, dessus le nombril.

Quand le nombril est un peu ulcéré, et que la ligature est tombée, on y applique un plumaceau de charpie sèche.

Il arrive souvent que les enfans ont les fesses, les cuisses et les aines enflammées ; dans ce cas, il faut tenir l'enfant proprement, et lui bassiner les parties enflammées avec l'eau de plantain, ou le lait tiède, ou l'eau du gratin : en cas de besoin, on peut y ajouter un peu de sucre de saturne.

Convulsions des enfans.

Il faut purger les enfans sujets aux convulsions tous les quinze jours, quoiqu'à la mamelle, avec un scrupule de sirop de fleurs de pêcher composé, et leur faire prendre tous les huit jours, dans un peu de bouillon, un scrupule de sirop de pivoine.

Il est bon de purger aussi la nourrice, et, après sa purgation, lui faire user d'une décoction composée de racines, fleurs et semences de pivoine mâle, et de semence de fenouil doux.

Le remède suivant produit de très-bons effets.

Prenez feuille de camomille, coupez-les menues, enfermez-les entre deux toiles fines, après les avoir imbibées de lait chaud; appliquez ensuite sur le ventre de l'enfant.

Dentition des enfans.

Lorsque les dents ont trop de peine à sortir, et causent des convulsions, il faut tenir le ventre de l'enfant libre, avec deux gros de sirop de pommes.

Si la poussée des dents leur cause la fièvre, il leur faut donner dix à douze gouttes d'eau de noix dans une cuillerée d'eau de cerises noires.

Il est bon de leur frotter souvent les gencives avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coins, et leur donner à mâcher un bâton de réglisse.

Descente des enfans.

La descente des enfans est une chûte des intestins dans l'aine ou les bourses.

Il faut empêcher, autant qu'il est possible, l'enfant de crier, le coucher sur le dos, la tête beaucoup plus basse, et repousser tout doucement les parties dans le ventre, y mettre un brayer, et tenir l'enfant couché pendant six semaines.

Avant d'appliquer le bandage, il faudra bassiner l'endroit avec de l'eau de forge.

Dévoiement et dissenterie des enfans.

On ne doit employer aucun remède pour arrêter le dévoiement des enfans; il suffit de les purger une fois ou deux avec un scrupule de rhubarbe.

Quant à la dissenterie, elle n'est dangereuse qu'autant qu'elle dure trop long-temps ; on y peut remédier par le remède suivant.

Prenez un gros de poudre de corne de cerf, mettez-le dans la bouillie du matin.

Gale des enfans.

Il ne faut jamais guérir imprudemment les gales qui arrivent aux enfans ; on peut seulement les purger avec un ou deux gros de sirop de chicorée composé de rhubarbe, et leur faire prendre un peu de décoction de petite centaurée.

Quand la croûte des gales est humide, il la faut saupoudrer avec la pierre calaminaire préparée.

Jaunisse des enfans.

On remédie à cette maladie, que les enfans apportent quelquefois en venant au monde, avec le remède suivant.

Prenez quatre grains de poudre de cloportes préparées ; donnez cette dose une fois le jour à l'enfant. Il faut ensuite le purger tous les six jours avec un gros de sirop de chicorée composé de rhubarbe.

Petite vérole et rougeole des enfans.

Les premiers symptômes de la petite vérole

sont ordinairement la fièvre, accompagnée de vomissemens, maux de tête, maux de cœur, cours de ventre, mal de reins, et une grande difficulté de respirer.

Cette maladie se guérit ordinairement d'elle-même, lorsque le nombre des boutons dispersés par tout le corps est petit ; il est néanmoins prudent de donner au malade, pendant trois semaines, la tisane suivante.

Prenez scorsonnaires, racines de persil, chiendent, lentilles et réglisse ; et, en cas de cours de ventre, on y ajoute un peu de raclure de corne de cerf.

On ne doit jamais purger avant trois semaines.

Lorsque les grains sont très-séparés, la petite vérole n'est accompagnée d'aucuns accidens fâcheux. On aperçoit ordinairement, le troisième ou le quatrième jour, des pustules qui sont rougeâtres, et qui se multiplient pendant deux ou trois jours. Ces pustules blanchissent et deviennent purulentes, et enfin se flétrissent et dessèchent ; la fièvre cesse, et il n'y a plus de danger.

Il suffit de tenir le malade un peu chaudement, sans l'accabler de couvertures ; il faut éviter qu'il ne prenne l'air, et l'empêcher de changer de linge.

Il faut avoir soin de purger au moins deux fois, après la cure de la maladie.

Lorsque les pustules ont poussé favorablement pendant trois ou quatre jours, et qu'ils ne sortent plus que lentement, qu'il survient augmentation de fièvre, rêveries, inquiétudes, transport au cerveau, ou lorsque les grains s'approchent et se touchent, ou que les pustules du visage s'applattissent et paroissent d'un bleu livide, ou quand il survient une nouvelle éruption de petits boutons en forme de grains de millet, avec un pouls inégal, gonflement de gorge et flux d'urine, la petite vérole, dans ce cas, est très-maligne ; on doit employer les mêmes remèdes que pour la petite vérole bénigne, pour calmer les accidens fâcheux et faire sortir abondamment les pustules.

Il faut avoir soin, dès le commencement de la maladie, de bassiner souvent les yeux, pour prévenir l'inflammation, avec le remède suivant.

Prenez collyre de safran, mêlez-le avec de l'eau de plantain ; bassinez-en les yeux.

Le septième ou huitième jour, il faut donner le gargarisme suivant pour humecter la bouche.

Prenez lentilles deux onces, racines de güimauve deux ou trois, dans une chopine d'eau réduite à moitié ; délayez dans la colature deux onces de miel rosat.

La diarrhée est ordinairement salutaire dans ces espèces de petites véroles, à moins qu'elle ne dure trop long-temps ; dans ce cas, il faut

l'arrêter doucement avec une décoction émolliente de mauve, guimauve, fleurs de bouillon blanc, roses rouges et plantain, et deux onces de miel rosat : si, au contraire, il y avait constipation, on donnerait du miel mercurial.

S'il survient une hémorragie, on y remédie par la tisane suivante.

Prenez pervenche une demi-poignée, orties autant, et deux racines de grande consoude, dans deux pintes d'eau réduites à pinte et demie.

Quand la petite vérole se jette sur les yeux, on peut se servir utilement du remède suivant.

Prenez un morceau de veau cru, chauffez-le un peu et appliquez-le sur les yeux, ayant soin de le changer de quart-d'heure en quart-d'heure.

Lorsqu'il y a des croûtes dans le nez, on les fait tomber avec du beurre frais plusieurs fois lavé en eau rose.

Dès que les grains de la petite vérole commencent à blanchir, il faut bassiner le visage soir et matin avec de l'eau d'orge légèrement tiède, mêlée avec de l'huile d'amandes douces pendant dix jours, et l'on appliquera ensuite sur le visage de la purée de lentilles sans beurre ni sel, de l'épaisseur d'un écu, qu'il faut laisser sécher, et tomber d'elle-même.

Vers des Enfans.

Le gonflement et la tension du ventre, la toux sèche, le cours de ventre, la soif, les

tranchées à jeun, la rougeur et la pâleur du visage, le grattement du nez et une abondante salivation, sont les signes qui font reconnaître que les enfans ont des vers.

Voici un remède simple, mais très-efficace, dans cette maladie.

Prenez égales parties de jus de citron, d'huile d'olive, de jus d'oignon blanc; donnez-en à l'enfant à jeun une ou deux cuillerées à café, suivant son âge.

On peut également donner des lavemens avec du lait sucré, pour attirer les vers dehors.

Il faut purger les enfans sujets aux vers, de temps à autre avec le sirop de chicorée composé, à la dose d'une demi-once.

Vomissement des enfans.

Il ne faut rien faire au vomissement des enfans à moins qu'il ne soit excessif; dans ce cas il faut purger avec demi-once de sirop de chicorée composé, et leur faire boire du sirop de coing.

Le topique suivant produit de très-bons effets.

Prenez des compresses, trempez-les dans du vin rouge, dans lequel auront infusé des roses de Provins, de la canelle et des cloux de girofle; appliquez sur le bas-ventre.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LE MÉDECIN DES CAMPAGNES.

QUATRIÈME PARTIE.

Ce qu'il faut faire dans le commencement des maladies.

COMME la plupart des maladies aigues s'annoncent ordinairement quelques jours à l'avance par différens dérangemens dans la santé, comme un sommeil moins tranquille, un pouls moins régulier, moins de gaîté, moins d'agilité, des dispositions au froid, des maux de tête, moins ou point d'appétit, on peut, à cette époque, en suivant les avis que nous allons donner, couper racine aux maladies les plus graves; au moins on en diminue beaucoup le danger.

Il faut manger très-peu d'alimens solides, se priver de viande, de bouillons gras, prendre quelques lavemens d'eau tiède, boire au moins une pinte et demie par jour de la tisane suivante.

Prenez orge une once, sel de nitre un gros; faites bouillir avec deux pintes d'eau, jusqu'à ce

que l'orge soit ouverte ; passez par un linge, et ajoutez-y une once de miel et autant de vinaigre.

On peut suppléer à cette tisane par une abondante boisson d'eau tiède, dans laquelle on met un peu de miel ou de vinaigre.

Les lavemens d'eau tiède sont très-salutaires; on ne doit pas les négliger. Il faut renoncer aux exercices violens.

Régime des convalescens.

Les convalescens ne peuvent pas apporter trop d'attention sur la qualité et la quantité de leurs alimens ; ils doivent manger peu à la fois, et s'abstenir de tout ce qui est cru, de viandes salées, salade, pâtisseries, daubes, verjus, vinaigre, ragoûts, champignons, etc.

Ils ne doivent pas reprendre trop tôt leur travail. Cette mauvaise coutume empêche nombre de personnes de se remettre jamais parfaitement bien, et de reprendre leurs premières forces. Un repos de quelques jours de plus leur épargnerait bien des infirmités.

Ils doivent s'abstenir de toutes les liqueurs spiritueuses, qui sont toujours nuisibles, en si petite quantité que ce puisse être, de boissons à la glace, de sucreries, etc.

Le vin vieux rouge de Bourgogne convient dans les convalescences, mais il faut avoir soin de le tremper. L'usage du riz cuit, les viandes blanches, les œufs frais, les potages, les com-

potes et biscuits conviennent à presque tous les convalescens.

Ceux qui sont très-faibles et épuisés, pourront faire usage de consommés, dans lesquels on mettra quelques cuillerées de jus d'éclanche.

Remèdes généraux.

On entend par remèdes généraux, les évacuations et l'usage de la saignée quand il y a indication.

Les évacuans sont les purgatifs, qui agissent ou par les selles ou par le vomissement. Cette dernière voie est moins naturelle que la première.

L'effet des purgatifs est de dégorger les glandes des premières voies, de purifier la masse du sang, en séparant les parties grossières qu'ils entraînent dans les intestins, d'où ils les chassent dehors.

On doit user de purgatifs lorsqu'on a des dégoûts, des rapports aigres, la langue et les dents sales, des gonflemens, maux de tête, des envies de vomir à jeun, un manque d'appétit, des maux d'estomac, des coliques, des dissenteries récentes, etc.

On se purge en tout temps et à toute heure, quand une maladie pressante le commande; mais, quand on est maître du temps, il est bon d'éviter les grandes chaleurs et les grands froids, et de s'humecter par des bouillons aux herbes, que l'on prend quelques jours avant la médecine.

On doit s'abstenir de purger dans les grandes inflammations et ardeurs d'entrailles et des viscères du bas-ventre, dans les crachemens ou pertes de sang, dans les douleurs de la goutte, dans les accès de la fièvre, deux ou trois jours devant et après les règles, au commencement et à la fin des grossesses, dans les grands froids, à moins de quelques indications pressantes.

Voici quelques formulaires des purgatifs dont chacun peut avoir besoin.

Prenez pulpe de tamarins demi-once, feuilles de séné deux gros, rhubarbe un gros : faites bouillir dans suffisante quantité d'eau, que vous réduirez à trois onces ; passez la liqueur, et y dissolvez manne et sirop de roses, de chacun une once.

Tisane purgative pour la bile.

Prenez deux poignées d'ache et une de petite sauge ; pilez-les et faites-les infuser, pendant trois jours et trois nuits, dans une pinte de vin blanc ; passez la liqueur par un linge, et gardez-la dans des bouteilles bien bouchées ; on en prend un verre tous les matins à jeun jusqu'à parfaite guérison.

Bouillon purgatif.

Prenez une poignée de fleurs de violette, demi-poignée de roses pâles et une pincée de

fleurs de pêcher ; faites bouillir avec un poulet dans une pinte d'eau, et buvez-le le matin à jeun, après avoir pressé le poulet.

Purgation pour un enfant.

Prenez sirop de chicorée composé de rhubarbe, une petite cuillerée que l'on fera avaler à l'enfant.

Bière purgative.

Prenez polipode de chêne une livre, racines de rhapontic, feuilles de séné, et raisins secs sans pepins, de chacun une demi-livre, rhubarbe concassée et racines de raifort sauvage, de chacune trois onces, feuilles de cochlearia et de sauge, de chacune quatre poignées, quatre oranges coupées par tranches ; mettez infuser tout cela dans quarante ou cinquante livres de bière sans houblon, lorsqu'elle fermente ; et, quand elle sera faite, on en donnera au malade pour boisson ordinaire pendant quinze ou vingt jours, et sur-tout un verre tous les matins.

Décoction purgative.

Prenez une once de tamarins et deux onces de casse avec les pepins ; faites-les bouillir dans demi-pinte de lait, jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à la quantité de deux verres.

Tisane laxative.

Prenez une poignée de racines de chicorée sauvage, deux poignées d'avoine bien lavée ;

faites-les bouillir dans cinq pintes d'eau pendant trois quarts-d'heure à petits bouillons; ajoutez-y une poignée de feuilles de pas d'ane, cristal minéral une demi-once, séné une once et un quarteron de bon miel ; laissez bouillir tout ensemble pendant un quart-d'heure , passez par un linge et pressez le marc. On en prend deux verres le matin à jeun, et deux verres le soir en se couchant, trois heures au moins après le souper. On peut en continuer l'usage pendant quinze à vingt jours, selon le besoin.

Décoction amère purgative.

Prenez de la décoction amère avec le séné quatre onces, sirop de nerprun une once, électuaire de suc de roses, deux gros ; mêlez tout cela pour une potion.

Des Vomitifs.

Les émétiques ne conviennent qu'aux gens robustes, et qui ont l'estomac bon.

On ne doit pas en donner aux personnes grasses et replettes, aux mélancoliques, aux personnes mal constituées, aux nouvelles accouchées, dans le commencement et sur la fin de la grossesse, à celles qui ont leurs règles, qui en sortent ou qui les attendent, à celles qui ont des ulcères malins, aux poulmoniques, aux personnes qui crachent le sang, à celles

attaquées d'hernies ou descentes, d'asthme sec, pendant les accès épileptiques, dans toutes sortes d'inflammations, esquinancies, coups à la tête, etc.

Les émétiques conviennent dans les apoplexies séreuses, léthargies, fièvres intermittentes, dans les pâles couleurs, jaunisse, etc.

On doit avoir grand soin de proportionner les doses à l'âge et aux forces du malade; il vaut mieux ne donner que des demi-doses, sauf à les réitérer une heure après, en cas de besoin.

Il faut les prendre à jeun, et prendre des lavemens la veille, pour dégager le bas-ventre, s'il n'y a pas d'indication contraire.

Potion émétique.

Prenez eau de chardon-béni, deux onces, infusion de safran des métaux, une once, sirop d'œillet, demi-once; mêlez cela pour un vomitif, et chaque fois que le malade vomira, il avalera un grand verre de petit-lait.

Émétique pour les dissenteries.

Ipécacuanha trente grains, on peut aller jusqu'à quarante; on partage en trois ou quatre prises.

Poudre émétique.

Prenez racines d'ellébore noir en poudre, douze grains, gomme-gutte quatre grains, ra-

cines de cabaret, quinze grains, le tout en poudre ; mêlez-les bien ensemble pour les prendre dans du vin ou quelque autre liqueur.

La saignée.

Lorsque la saignée est placée à propos, elle est un des plus grands remèdes de la médecine.

Elle est de première nécessité dans les dépôts, dans les fluxions, hémorragies ou inflammations ; elle doit être réitérée jusqu'à ce que les vaisseaux se désemplissent, et que les inflammations soient diminuées, et les dépôts détournés, quoiqu'elle diminuerait les forces du malade, particulièrement dans l'esquinancie, pleurésie, oppression de poitrine, étouffement, transport au cerveau, hémorragies considérables, etc.

On fait la saignée du bras dans les fièvres ardentes, inflammations ou crachement de sang, hémorragies, dans les coups de tête, etc.

On fait celle du pied dans les suffocations, maux de tête considérables, suppressions de règles, vapeurs, transports, évanouissemens, etc.

Les saignées réitérées affaiblissent, vieillissent, énervent et diminuent la force de la cirlation ; on doit les éviter toutes les fois qu'elles ne sont pas nécessaires. Elles sont très-nuisibles dans la pulmonie, phtysie, fièvre maligne et pourpreuse, dans l'apoplexie séreuse, l'hydropisie, bouffissure, etc. Elles sont également

très-nuisibles aux personnes épuisées, et à celles attaquées de goutte froide, aux paralytiques, aux vieillards, aux enfans en chartre, aux phlegmatiques, etc.

Recueil de Remèdes.

Abcès.

Emplâtre pour les abcès, pour cicatriser les plaies vieilles ou fraîches.

Prenez un pot neuf verni ; mettez-y une livre d'huile d'olive et une demi-livre de minium ; faites bouillir lentement sur un petit feu, et remuez toujours avec un petit bâton applati : il faut que le pot soit au moins trois fois plus grand qu'il ne faut pour contenir la matière. Lorsque ces deux drogues auront bouilli l'espace d'une demi-heure, jettez-y une once de céruse de Venise bien animée ; remuez pendant un quart-d'heure, et toujours sur un petit feu ; jettez-y une once de cire jaune en petits morceaux, remuez toujours jusqu'à ce que l'emplâtre soit brun, et qu'il ait une consistance un peu dure ; lorsqu'il est froid, pour ne pas vous tromper, vous en laisserez tomber quelques goutes sur du papier, et vous jugerez de la consistance quand elles se rouleront entre les doigts. Il faut avoir grand soin de remuer sans cesse, mais sans violence, parce que les matières ne pourraient se mêler avec

l'huile et la cire sans cette précaution ; c'est pourquoi on ne doit pas s'impatienter dans cette opération, qui est un peu longue : cet emplâtre se conserve des siècles entiers, et acquiert plus de vertu par sa vieillesse.

Asthmes.

Remède contre toutes sortes d'asthmes, la toux, etc.

Prenez deux onces de limaille de fer sans aucun mélange de cuivre ; jettez-la dans un vaisseau de terre verni, versez-y deux onces d'huile de soufre, goutte à goutte ; cette matière s'échauffera, bouillira, et le fer sera dissous : laissez reposer le tout, et il se formera des cristaux : prenez ensuite de l'eau commune tiède, faites-y dissoudre ces cristaux ; filtrez par le papier gris, avec un linge qui le soutienne ; faites bouillir jusqu'à ce que la matière soit évaporée ; mettez ce qui reste en lieu froid, et vous ramasserez les cristaux qui se formeront dans un jour, que vous garderez dans une bouteille bien bouchée. On peut prendre ce remède tous les matins à la dose de deux grains, dans du sirop de capillaire ou de sureau, contre l'asthme et la toux : il est également bon contre les pâles couleurs et la jaunisse, lorsqu'on le prend dans de l'eau de sauge ou de véronique.

Battement ou palpitation de cœur.

Prenez un petit verre d'eau de plantain, autant d'eau de roses et un demi-verre de vinaigre ; trempez un linge double dans cette liqueur, et appliquez-le sur les mamelles : il est bon de boire un ou plusieurs verres d'eau fraîche.

Blessure, de quelque espèce qu'elle soit.

L'emplâtre suivant est souverain contre toutes les blessures, comme contusions, coups d'épée et d'armes à feu.

Prenez une livre de cire jaune, une livre de poix-résine, une livre et un quart d'huile d'olive ; mettez bouillir le tout dans un chaudron ou pot de terre verni, qui soit quatre fois plus grand qu'il ne faut pour contenir les matières, sur un feu de charbon, jusqu'à ce qu'elles ne jettent plus d'écume ; retirez du feu, et mettez-y peu-à-peu, remuant toujours, une livre de céruse ; remettez ensuite le chaudron sur le feu, et remuez bien jusqu'à ce que la matière n'écume plus ; jettez-y un quarteron de litharge d'or, et remuez sans discontinuer jusqu'à ce qu'il soit presque noir, et propre à faire des rouleaux.

Bourdonnement dans les oreilles.

Prenez oignons blancs, tirez-en le suc ;

passez ensuite par un linge avec forte expression ; faites-en tomber trois ou quatre gouttes dans les oreilles, et bouchez-les ensuite avec du coton : réitérez trois fois le jour jusqu'à parfaite guérison.

Boutons au visage.

Il est bon de faire usage de tisanes rafraîchissantes pendant quelque temps.

Le remède suivant est infaillible.

Prenez fleur de soufre demi-once, autant de salpêtre raffiné, précipité blanc un gros et demi, benjoin un gros; il faut réduire en poudre subtile le salpêtre et le benjoin, et les mettre avec la fleur de soufre et le précipité blanc, et ensuite incorporer le tout dans de la pommade blanche de jasmin.

Autre également bon.

Prenez soufre vif de la grosseur d'une noisette, et environ autant de sel commun; pilez le tout ensemble, et faites-en un nouet que vous laisserez infuser et tremper avant de vous en servir pendant vingt-quatre heures dans deux cuillerées d'eau bien nette, dans laquelle vous mettrez autant d'esprit-de-vin , ou de bonne eau-de-vie, comme il en faudrait pour remplir une noix ; et , de ce nouet ainsi trempé dans cette composition , vous bassinerez vos boutons cinq à six fois le jour et même la nuit.

Brûlure.

Le beaume du commandeur est le meilleur remède que l'on puisse employer pour toutes sortes de brûlures ; il n'est pas de blessure fraîche de feu ou d'armes blanches, de contusions, de tumeurs accidentelles qu'il ne guérisse très-promptement, en l'appliquant avec du coton, de la charpie ou des linges ; et, si on a déjà mis quelque appareil, il faut bien laver la plaie avec du vin rouge chaud, avant de se servir de ce remède. Il est d'un puissant secours dans bien des maladies intérieures. En voici la vraie composition, telle que Louis XIV l'acheta.

Prenez demi-once d'encens mâle ou oliban, autant d'aloës succotrin, autant de myrrhe et autant d'angélique de Bohême ; une once de baume oriental dur, deux onces de storax calamite, deux onces de benjoin ; pilez toutes ces drogues le plus subtilement que vous pourrez, et prenez garde qu'elles ne fassent un mastic ; c'est pourquoi vous aurez soin de détacher les gâteaux qui s'attachent au pilon et au fond du mortier, que vous émierez de temps en temps ; mettez cette poudre dans une bouteille de verre deux fois plus grande qu'il ne faut pour contenir les matières, avec trois livres d'esprit-de-vin ; bouchez-la bien avec du liège, de la cire et de la vessie de cochon, et exposez-la au soleil pendant quinze jours dans les climats chauds,

et dans le plus fort de l'été, ou devant un feu qui rende à-peu-près la chaleur du soleil, lorsqu'on le fait en hiver ou dans des climats froids. Vous remuerez la bouteille trois ou quatre fois le jour ; cependant vous ferez l'extrait de mille-pertuis ou hypéricon, de la manière suivante.

Prenez deux poignées de fleurs d'hypéricon ; faites-les infuser devant le feu ou au soleil, pendant trois jours, dans une bouteille bien bouchée, avec demi-livre d'esprit-de-vin bien déphlegmé ; coulez ensuite la liqueur, en exprimant les fleurs ; remettez-en une poignée de nouvelles, que vous laisserez infuser pendant trois jours, comme ci-dessus : passez encore la liqueur avec expression ; remettez enfin une poignée de nouvelles fleurs, laissez-les infuser pendant un jour, coulez et pressez. Mettez toute la liqueur dans un vaisseau de terre verni, et faites évaporer sur les cendres chaudes, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une espèce de miel épais ; c'est ce qu'on appelle extrait d'hypéricon. Quand le baume aura infusé pendant quinze jours, vous ouvrirez la bouteille et vous y ajouterez deux onces de cet extrait. Si vous y voulez de l'ambre-gris et du musc, vous en mettrez six grains de chacun ; mais on peut se dispenser d'en mettre, parce qu'il se trouve quantité de personnes qui ne peuvent en souffrir l'odeur. Laissez infuser le tout ensemble

pendant vingt-cinq jours ; versez ensuite doucement la liqueur dans des bouteilles , que vous boucherez avec beaucoup de soin.

Catarre.

Prenez iris de Florence en poudre , une livre , jalap aussi en poudre , une livre , et trois feuilles de romarin desséché et pulvérisé ; mettez le tout ensemble dans une bouteille avec une pinte d'eau-de-vie ; laissez-la dans un lieu sec pendant trois jours et trois nuits ; ajoutez - y ensuite trois pintes de vin blanc ; gardez cette liqueur bien bouchée ; buvez-en un plein verre à jeun chaque matin , pendant trois jours. Si on n'est pas guéri au bout de ce temps-là , il faut recommencer dix jours après.

Chûte.

L'eau d'arquebusade bien faite est le remède le plus sûr : on en frotte les contusions qu'on s'est faites en tombant , et on en boit un demi-verre deux fois le jour : en voici la vraie composition.

Prenez du plantain , de la bugle , du lierre terrestre , du mille-pertuis ou hypéricon , de la scabieuse , de la petite centaurée , des fleurs et des feuilles de petites marguerites , de la grande consoude , de chacune de ces plantes une poignée , demi-livre de graine de genièvre et deux onces de sel de tartre ; faites infuser

tout cela dans six pintes de vin blanc pendant trois jours ; distillez quatre pintes de liqueur, et jettez le reste.

Colique.

Prenez demi-gros de gingembre en poudre fine, un gros d'écorce d'orange aussi en poudre ; faites infuser le tout dans un bon verre de vin blanc, pendant une heure et demie, et donnez-le à boire au malade.

Autre.

Prenez un jaune d'œuf, mêlez-le avec un petit verre d'eau-de-vie, mettez-y un peu de sucre ; faites chauffer ce mélange, et donnez-le à boire en une seule fois.

Cors des pieds.

Emplâtre souverain.

Prenez de la sabine bien sèche, mettez-la en poudre fine, et incorporez-en tant que vous pourrez avec le diapalme que vous aurez fait ramollir dans l'eau chaude ; faites un emplâtre que vous appliquerez sur les cors.

En portant des souliers un peu larges, le beurre frais seul les guérit très-bien.

Dartres et démangeaisons.

Un gros de chaux vive, autant d'orpiment pulvérisé, deux gros de savon noir commun, autant

autant de sel de tartre, et ce qu'il faut d'huile de sureau; faites du tout un onguent.

Autre remède infaillible pour les démangeaisons.

Prenez parties égales de scammonée, d'antimoine diaphorétique et de crême de tartre en poudre très-fine; mêlez bien le tout ensemble dans un mortier pendant une demi-heure; prenez-en quarante grains que vous avalerez dans un verre de vin blanc, avec le même régime que le jour d'une médecine. On peut prendre ce remède trois fois dans l'espace de neuf jours, si la première ou la seconde prise ne produisent pas l'effet desiré.

Dents.

Prenez de la racine de chelidoine fraîchement cueillie, rompez-la par le milieu, et mettez une goutte du suc qui en sort dans le creux de la dent. Ce remède, quoique simple, a souvent guéri, sur-le-champ, de très-grands maux de dents.

Quand les maux de dents sont causés par une fluxion, il est inutile d'y appliquer des remèdes; néanmoins le suivant produit un grand soulagement.

Prenez de la racine de bette blanche, pilez-la et exprimez le jus; versez-en ensuite cinq ou six gouttes dans le creux de la main, et hu-

mez-les par le nez aussi fort qu'il vous sera possible.

Descente de boyaux.

Prenez de la farine de fève, faites-en une bouillie avec de l'eau de pruneaux qui croissent dans les haies, ajoutez un peu de sang de dragon, et un peu de lait de chèvre ; étendez de ce mélange sur de la filasse, pour en faire un cataplasme, que vous appliquerez sur la partie malade. Il est bon de l'appliquer le soir dans le lit, et de rester sur le dos pendant quatre ou cinq heures. Il faut réitérer trois soirs de suite.

Le remède suivant, pris pendant trois semaines consécutives, a toujours produit de très-bons effets.

Prenez des limaçons rouges sans coquille, faites-les sécher dans un pot verni sur les cendres chaudes ; ayez soin de couvrir le pot et d'en boucher les jointures avec de la pâte ; mettez-les en poudre fine, et gardez-les dans une bouteille bien bouchée. Le malade en prendra un gros tous les matins dans un verre de vin. Ce remède n'empêche pas de mettre le cataplasme, comme nous l'avons prescrit ci-dessus.

Durillons au sein des femmes.

Prenez deux pintes de jus de tabac, autant de bonne huile d'olive, une livre de térébentine ; mettez tout ensemble dans une bouteille

de gros verre au bain-marie ; pendant cinq heures, c'est-à-dire, dans un chaudron d'eau bouillante; vous la retirerez du feu et vous la porterez dans une cave, où vous la laisserez pendant quinze jours. Ce baume s'applique sur la partie avec une plume.

Autre, également bon.

Prenez un gros de vert-de-gris en poudre, jettez-le sur demi-once de cire blanche fondue, et mêlez bien ensemble.

Ce remède guérit très-promptement les duretés du sein.

Ulcères au sein.

Prenez une livre de cire jaune, autant de poix de Bourgogne et cinq quarterons de saindoux ; faites-les fondre ensemble dans un pot de terre verni. Lorsque ces matières seront fondues, mêlez-y une once d'eau de plantain, autant de celles de mentes et de roses rouges ; battez-bien ces eaux avec deux blancs d'œufs frais, et jettez-les dans le pot avec les premières drogues ; laissez-les bouillir deux minutes, après quoi vous verserez le pot dans un plat d'étain, mêlant bien les matières ensemble, et ayant soin de jetter l'eau qui en sortira, tout comme on élaite le beurre.

On en applique deux ou trois fois le jour sur les ulcères du sein.

Écrouelles ou Humeurs froides.

Lorsqu'elles ne sont pas ouvertes et qu'elles ne consistent qu'en des tumeurs, on se sert du purgatif suivant.

Prenez mercure doux douze grains, incorporez-les avec quatre grains de scammonée et huit grains d'extrait d'aloës. On donnera cette dose tous les six jours, et le malade boira à son ordinaire, pendant vingt jours, de la tisane suivante.

Prenez une once de salsepareille, et deux onces de squine; faites bouillir ces racines, après les avoir coupées en petites pièces, dans une pinte d'eau pendant une demi-heure.

On appliquera sur les tumeurs l'emplâtre de *vigo cum mercurio.*

Si les écrouelles sont ouvertes et ulcérées, le malade se purgera et boira de la tisane comme on vient de l'indiquer; mais, au lieu d'emplâtre de *vigo*, il se servira du remède suivant.

Prenez des feuilles de tabac vert, pilez-les, tirez-en deux pintes de jus, mêlez avec autant d'huile d'olive, ajoutez une livre de térébentine, mettez le tout dans une bouteille de gros verre au bain-marie, pendant cinq heures; laissez-le froidir et mettez-le en bouteilles, pour le laisser congeler dans une cave, où vous le laisserez pendant quinze jours. On en applique sur les plaies avec de la charpie, et on met par

dessus l'emplâtre prescrit contre les abcès, lettre A.

Eau de mélisse ou des Carmes.

Prenez quatre feuilles de grande mélisse, pilez-les médiocrement, une livre de feuilles de marjolaine citronée aussi pilée, benjoin en poudre deux onces, angélique coupée en petits morceaux une once, iris de Florence en poudre deux onces, canelle en poudre demi-once ; faites infuser le tout ensemble avec quatre bouteilles de vin blanc et autant d'eau-de-vie, dans un vaisseau propre à distiller ; ajoutez-y un peu de levure de bière ; bouchez bien le vaisseau où ces drogues resteront quatre jours ; ayez soin de bien remuer trois ou quatre fois le jour, et, au bout de ce temps, vous adapterez un chapiteau au vaisseau ; vous boucherez les jointures avec du papier et de la pâte ; vous mettrez un récipient au bec du chapiteau, fermant bien les jointures, et vous distillerez à l'ordinaire.

Voilà la vraie composition de l'eau de mélisse. On peut s'en servir dans les défaillances, syncopes, apoplexies. On en prend une petite cuillerée dans les occasions pressantes ; on peut la mêler avec autant d'eau, lorsqu'on n'en use que par précaution.

Eau précieuse.

Prenez quatre poignées de grande centaurée, du romarin, de l'hyssope, de la scabieuse, des

feuilles de pêcher, d'armoise, des fleurs de soucy, de la rue, des roses pâles, de chacune deux poignées, des feuilles de chelidoine, du fenouil, de chacun une poignée; hachez le tout grossièrement et mettez-le dans six pintes de vin blanc pour infuser pendant vingt-quatre heures, avec une livre de raisins cuits au soleil, et distillez tout au bain-marie.

Cette eau est souveraine contre le mauvais air, la peste, les fièvres, la jaunisse, l'hydropisie, les maux d'estomac, les douleurs de tête, la goutte, la paralysie; et elle tue les vers. La dose est d'une cuillerée ordinaire dans un demi-verre de vin.

Engelures aux pieds et aux mains.

Dès que l'on commence à sentir les douleurs des engelures, on peut employer avec succès le remède suivant.

Prenez de l'urine tiède, lavez-en les parties malades; faites sécher devant le feu : il faut réitérer souvent dans la journée.

Quand les angelures sont ulcérées, on se sert du remède suivant.

Prenez parties égales de feuilles de tabac vert, de langue de chien et de jusquiane; pilez-les en les humectant un peu avec du vin blanc; tirez-en le jus. Sur une pinte de ce jus, vous mettrez demi-pinte de vin et une pinte d'huile d'olive, et vous ferez bouillir tout ensemble

jusqu'à ce que le vin soit évaporé, et qu'il n'y reste à-peu-près que l'huile. Gardez ce baume dans des bouteilles : il faut le faire un peu chauffer avant de l'appliquer sur les parties malades.

Autre remède également bon.

Prenez du vin, faites-le bouillir après y avoir mis du sel ; ajoutez-y ensuite ce qu'il faut de farine de seigle, de miel et de soufre, pour faire un cataplasme.

Enrouement.

Prenez du pouliot, tirez-en le jus, en le pilant dans un mortier ; prenez-en trois cuillerées avec une de sucre fin, en vous couchant : continuez pendant sept ou huit jours.

Entorse.

Prenez du torchis (c'est une espèce de terre grasse dont on se sert pour faire les granges) ; faites-le bouillir avec de l'urine, jusqu'à ce qu'il s'en fasse une pâte, appliquez-en un cataplasme chaud, et renouvelez-le de quatre en quatre heures. Il est bon de garder le lit pendant deux ou trois jours.

Autre.

Prenez de la fiente de vache, fricassez-la avec du vinaigre, et appliquez le tout sur la

partie offensée ; continuez jusqu'à parfaite guérison.

Épylepsie ou mal-caduc.

Quand cette maladie est opiniâtre et invétérée, voici un remède propre à la guérir en toutes sortes de sujets.

Prenez des feuilles de millepertuis ou hypéricon et des fleurs de germandrée ; mettez-les en poudre fine, et conservez-les dans une bouteille bien bouchée. Prenez de l'armoise, les plus grosses tiges et les branches ; faites-les brûler et étouffez-les pour en faire du charbon que vous mettrez en poudre, et que vous conserverez dans une bouteille. Prenez deux jaunes d'œufs frais, mêlez-les avec une demi-cuillerée de la première poudre, et une pincée du charbon d'armoise ; faites cuire ce mélange sur un réchaud, et donnez-le à manger tout entier au malade, le matin à jeun et le soir en se couchant, pendant huit jours. Il est bon de s'abstenir de vin, de bière, de salé, de lait, de fruits, de salade et de légumes.

Le remède suivant ne manque jamais de guérir cette maladie.

Prenez dix onces de vif-argent revivifié, du cinabre ou du sublimé ; broyez dans un mortier de marbre avec deux gros d'or limaillé ; jettez-y de l'eau froide, et laissez reposer ;

lavez le tout ensuite à deux fois, laissez sécher et faites-le dissoudre dans l'esprit de vitriol dont vous couvrirez votre amalgame, de l'épaisseur d'un doigt, sur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures; et, au bout de ce temps-là, laissez digérer pendant huit jours. Prenez un petit alembic, jettez-y votre dissolution; adaptez un chapiteau et un récipient; distillez et remettez la liqueur que vous aurez reçue dans le récipient; redistillez ainsi jusqu'à cinq fois, et la dernière fois jusqu'à sec; mettez cette matière en poudre dans un plat de terre verni, sur un feu de charbon; laissez-la rougir pendant quatre ou cinq heures, renfermez-la ensuite dans une bouteille.

Cette poudre se prend dans de la conserve de roses, à la dose de cinq grains pour les enfans de dix ans jusqu'à dix-huit, et à la dose de neuf grains pour les tempéramens forts et robustes.

Épuisement.

Prenez une pinte de bonne eau-de-vie, versez-en la quatrième partie dans un grand saladier de porcelaine; faites-y dégoutter le sang de sept ou huit jeunes coqs, et ayez soin de battre l'eau-de-vie à mesure que le sang y dégoutte; versez-y ensuite le reste de l'eau-de-vie en remuant toujours; ajoutez à ce mé-

lange deux gros de canelle concassée, et demi-livre de sucre candi en poudre ; mettez tout ceci dans une bouteille de grès bien bouchée avec liège, mastic fondu et de la vessie de cochon ; enterrez la bouteille dans le fumier de cheval, pendant quarante jours ; laissez froidir la liqueur avant de l'ouvrir.

On prend une cuillerée de ce restaurant dans toutes les occasions où la nature manque, et sur-tout dans les épuisemens par débauche, et à la suite des maladies.

Estomacs faibles et ruinés.

Pour rétablir un estomac ruiné, il faut user, pendant quinze jours, de l'opiat qui suit.

Prenez deux onces d'écorces d'oranges confites, et autant d'écorces de citron, autant de cloux de girofle, demi-once d'yeux d'écrevisses, un gros de noix muscade rapée, le tout en poudre; faites-en un opiat avec le sirop de limon.

On en prend gros comme une noisette tous les matins à jeun.

Le sirop de longue-vie est très-efficace pour les estomacs ruinés, mais il faut le composer de la manière qui suit.

Prenez huit livres de jus de mercuriale, deux livres de jus de bourrache, et autant de jus de buglose ; on passe toutes ces liqueurs

par un linge avec une forte expression, et on les fait bouillir pendant un quart-d'heure, en écumant toujours. Après qu'on a bien écumé, on passe la liqueur par la chausse de drap ou de basin, et on y mêle deux livres de bon miel. Il faut avoir fait infuser, deux jours auparavant, sur des cendres chaudes, quatre onces de gentiane, et demi-livre de racines de glayeul, coupées par petites tranches, dans trois chopines de bon vin blanc : on passera cette infusion par un linge, sans presser, et on la mêlera avec le jus des herbes et le miel, pour faire bouillir tout ensemble dans une poêle à confire, jusqu'à ce que le sirop soit d'une consistance assez épaisse : on aura soin d'enlever toute l'écume qui s'y fera en bouillant. Ces douze pintes de liqueur doivent être réduites à quatre pintes de sirop.

On en prend une cuillerée deux ou trois heures avant de manger ; on peut continuer pendant quinze jours ; mais il est bon d'en interrompre l'usage pendant dix ou douze jours, pour le reprendre ensuite si on en a besoin.

Fièvres.

Prenez cloportes en poudre un demi-gros, petite centaurée un demi-gros, quinquina en poudre un gros ; formez du tout une poudre : faites-la tremper dans un bon demi-verre de

vin blanc pendant six heures. Le malade prend ce remède à l'instant qu'il commence à sentir les avant-coureurs du frisson : une ou deux prises de ce remède guérissent la fièvre.

Autre.

Prenez le suc de six oranges aigres, mettez-le dans une chopine de vin blanc, ajoutez-y un peu de sucre ; donnez-en un bon verre au malade au commencement du frisson.

Autre remède très-efficace contre la Fièvre réglée.

Prenez une once de quinquina battu, miel de Narbonne un quarteron, le quart d'une bouteille de vin blanc, pour un sol d'eau-de-vie ; mettez le tout ensemble, et le prenez en trois verres, pendant trois jours de suite à jeun, et une soupe par-dessus.

Gale.

Prenez une once d'onguent rosat, un gros de précipité blanc ; mêlez le tout ensemble, et frottez-en les gales trois soirs de suite : cet onguent n'a aucune odeur, et est beaucoup plus sûr que toutes les préparations de soufre.

Pour ne pas être exposé à des retours fréquens de gale, il faut se bien purger après que la gale est passée.

Goutte.

Prenez eau-de-vie demi-septier, faites-la chauffer dans un poêlon d'argent ; mettez-y ensuite deux gros de scammonée en poudre, délayez-la avec une spatule de fer ; on présente une bougie allumée pour mettre le feu au mélange ; ajoutez aussitôt quatre onces de sucre. Lorsque le sucre est dissous, on étouffe la flamme, et lorsque le mélange sera un peu refroidi, ajoutez deux onces de sirop de violette ; remuez la liqueur, et mettez-la trouble dans une bouteille, pour la conserver.

C'est toujours après que l'accès de la goutte est passé qu'on fait usage de ce remède : on en met une cuillerée trouble dans un verre, qu'on prend le matin à jeun, et deux heures après, on prend un bouillon gras. Les personnes d'un tempérament fort, peuvent en prendre deux cuillerées.

Autre remède éprouvé en Angleterre.

Prenez un boisseau de fleurs de sureau bien séparées des côtons, une pinte de vinaigre et une livre de sel commun (le sel gris est le meilleur) ; mettez ces drogues dans des cruches de terre dont le goulot soit médiocre, enterrez-les dans la terre en quelque endroit exposé à la pluie, et laissez-les y un an entier.

On applique un cataplasme de cette composition, de l'épaisseur d'un doigt, sur la partie malade ; il faut le faire un peu chauffer : on le laisse sur la partie pendant trois heures, et on en applique un second et un troisième, en laissant toujours le même intervalle.

Goutte sciatique.

Prenez une livre et demie de fenu grec, faites-le cuire dans du bon vinaigre pendant une heure, ayant soin d'y remettre du vinaigre bouillant à mesure que le premier diminue et s'évapore. Lorsque le fenu grec est cuit, vous le pilerez, en l'arrosant peu-à-peu avec environ le tiers du vinaigre où il a cuit, et un tiers de miel : on en fait des cataplasmes sur de la filasse, et on l'applique sur la hanche, aussi chaud qu'on peut le souffrir.

Gravelle.

Prenez des fruits rouges qui croissent sur les épines blanches des haies, que vous aurez ramassées au commencement de l'automne ; faites-les sécher au four, en les y mettant plusieurs fois ; pilez-les et faites-en une poudre subtile, que vous garderez dans une bouteille bien bouchée.

On en prend deux gros dans un verre de vin blanc, que l'on boit à jeun pendant sept

ou huit jours. Il est bon de ne manger que deux heures après.

Autre remède.

Prenez un gros d'écorces de racines de chardon étoilé ; faites-le infuser dans du vin blanc, du soir au lendemain ; prenez-le à jeun, et, le le jour d'après, vous prendrez la décoction suivante.

Prenez pariétaire une poignée, sassafras en petits morceaux un gros, anis un gros, canelle fine concassée demi-gros ; faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau pendant trois minutes ; laissez infuser du soir au matin, faites-le rebouillir, mettez-y deux onces de sucre candi en poudre, passez le tout, buvez-le à jeun. Il faut répéter ce remède tous les mois pendant un an.

Hydropisie.

Prenez des cloportes ou cochons de cave, lavez-les dans du vin blanc, mettez-les dans un petit pot verni, bien couvert et bien fermé avec de la pâte ; faites-les calciner ou dessécher, pour les réduire en poudre, que vous tamiserez et garderez dans une bouteille bien bouchée.

Le malade en prendra un demi-gros tous les matins, dans un petit verre de vin blanc, pendant quinze jours.

Autre.

Prenez graines de genièvre une demi-once, cassez-les dans un mortier, faites-les bouillir ensuite dans demi-pinte de vin blanc et autant d'eau, jusqu'à diminution de moitié, passez cette décoction. On fait deux prises que le malade prend à jeun deux matins de suite. Il est bon de garder le lit pour suer.

Jaunisse.

Prenez racines de chelidoine une poignée, feuilles d'orties piquantes une poignée, et autant de celles de grand plantain; faites-les infuser dans une pinte de vin blanc, avec un gros de safran, pendant vingt-quatre heures; passez la liqueur par un linge.

On en prend de la hauteur de trois doigts dans un verre, le matin à jeun. On peut recommencer ce remède si la jaunisse revenait.

Léthargie.

La léthargie est une affection soporeuse qui provient des mêmes causes que les apoplexies; c'est pourquoi il faut apporter beaucoup d'attention pour voir si elles sont causées par la pléthore du sang ou d'humeurs séreuses; dans le premier cas, on y doit employer les mêmes remèdes que dans l'apoplexie sanguine, et dans le second, ceux que nous avons prescrits pour l'apoplexie

l'apoplexie séreuse, dans la première partie de cet ouvrage, lettre A.

Loupes.

Prenez deux onces de gomme ammoniac ; faites-la dissoudre dans une quantité de vinaigre, ajoutez-y une once et demie d'antimoine cru, réduit en poudre très-subtile ; faites-en un emplâtre que vous appliquerez sur la loupe.

Autre.

Prenez douze limaçons rouges sans coquille, pilez-les bien, et mêlez-les avec du savon noir, autant qu'il en faut pour donner la consistance d'emplâtre, appliquez-en sur toute la loupe, et laissez-le jusqu'à ce qu'elle soit dissipée.

Mélancolie.

Prenez sept grains d'ellébore noir, deux gros de crême de tartre, demi-once de canelle, deux scrupules d'anis et autant de gingembre, le tout en poudre. On peut en prendre un gros tous les cinq jours, dans un petit bouillon.

Migraine.

Prenez de la verveine, faites-la bouillir dans de l'eau pure, et appliquez-la sur la tête du malade, qui pourra en boire la décoction.

Autre.

Prenez de la feuille de lierre-terrestre, écra-

sez-la et la pilez avec un peu de vinaigre ; appliquez ensuite dessus la tête du malade.

Nerfs.

Le baume suivant est non-seulement bon pour toutes les maladies de nerfs, mais encore pour toutes les douleurs de rhumatisme.

Prenez des feuilles d'hyssope, de romarin, de thin, de lavande et de laurier, de chacune une poignée, des graines de genièvre, des vers de terre, de chacun quatre onces, hachez les herbes et les vers de terre, concassez les graines de genièvre, et faites bouillir le tout pendant demi-heure, avec demi-livre de beurre frais, autant d'huile d'olive, et un quarteron de cire jaune ; passez cet onguent avec une forte expression ; battez-le bien ensuite, jusqu'à ce qu'il soit froid. On le fait chauffer quand on veut s'en servir.

NOYÉS.

Instruction sur les secours qu'on doit administrer aux noyés, publiée par une société charitable qui s'est formée à Amsterdam, en faveur des noyés.

Les meilleurs moyens qui peuvent et doivent être mis en œuvre à l'égard des noyés, comme les expériences qui en ont été faites avant et depuis l'établissement de cette société nous l'ont confirmé, sont les suivans.

« De souffler dans le fondement par le moyen
» d'une pipe ordinaire, ou d'un autre tuyau, ou
» d'une gaîne de couteau dont on aura coupé la
» pointe, ou d'un soufflet. Plus cette opération
» se fera promptement, avec force et à la con-
» tinue, plus elle sera utile. Si on se sert d'une
» pipe à fumer, ou d'un de ces fumigateurs qui
» se trouvent chez M. Heits, à Amsterdam, et
» qu'ainsi, au lieu de simple air ou de vent, on
» introduise dans le corps la fumée chaude et
» irritante du tabac, l'opération sera plus effi-
» cace; de quelque façon qu'elle se fasse, c'est
» en général la première qu'il faut tenter, et
» elle peut avoir lieu sans perdre de temps, soit
» sur un bateau, soit à terre, en quelque lieu,
» en un mot, que le noyé ait été d'abord
» posé.

» Aussitôt qu'il sera possible, il faudra tâ-
» cher de sécher et de réchauffer prudemment
» le corps qui sera tout trempé, souvent déjà
» absolument froid, engourdi et même roide.
» Cela pourra se faire presque toujours aisé-
» ment et par diverses voies; par exemple, par
» la chemise chaude et les habits de dessous
» d'un des assistans, par une ou plusieurs cou-
» vertures de laines chauffées, par des cendres
» chaudes de boulanger, de brasseur, de sau-
» nier, de savonerie, ou d'autres fabriques;
» par des peaux d'animaux, sur-tout de brebis;

» enfin par un feu modéré, ou par la chaleur
» douce et naturelle de personnes saines, qui se
» mettent dans le même lit avec le noyé.

» Pendant qu'on emploiera les deux moyens
» précédens avec persévérance, il peut être
» aussi très-utile de faire par tout le corps, sur-
» tout le long de l'épine du dos, de la nuque du
» cou jusqu'au croupion, de fortes frictions,
» en se servant de pièces de laine chauffées, ou
» d'autres linges qu'on aura mouillés d'eau-de-
» vie ou saupoudrés de sel fin et sec. Qu'on
» prenne encore, soit un linge trempé dans de
» l'eau-de-vie, soit quelque sel volatil bien
» fort, comme l'esprit de sel ammoniac, pour
» les tenir sous le nez et en frotter les tempes.

» Le chatouillement de la gorge et du nez, à
» l'aide d'une plume, peut aussi faire du bien :
» mais jamais il ne faut verser dans la gorge ni
» vin, ni eau-de-vie, ni autres liqueurs fortes
» mêlées avec du vin ou autres irritans, qu'après
» avoir aperçu quelques signes de vie.

» Voici encore une épreuve qui a réussi.
» Qu'un des assistans mette sa bouche sur celle
» du noyé, lui serrant les narines d'une main,
» et s'appuyant de l'autre sur son sein gauche,
» et qu'alors en soufflant avec force, il tâche
» d'enfler immédiatement ses poumons ; nous
» estimons que, dès le premier moment, ceci
» pourrait être aussi efficace que de souffler

» dans le fondement ; enfin qu'on ne néglige
» point, s'il est possible, la saignée, et qu'on
» tire du sang d'une des grandes veines du bras,
» ou de la jugulaire même.

» Tels sont les moyens les plus propres et
» les plus éprouvés dans ces cas. Il est très
» à souhaiter que désormais on n'emploie plus
» ceux qui ne peuvent qu'être très-nuisibles,
» comme de rouler sur un tonneau, de sus-
» pendre par des cordes attachées sous les bras
» ou les jambes ».

Paralysie.

Prenez savon noir trois gros, huile de petits chiens trois onces ; délayez dans un mortier le savon avec l'huile, et mettez ce mélange dans une bouteille ; ajoutez ensuite deux onces d'esprit volatil, de sel ammoniac dulcifié, et quatre onces d'esprit de romarin : agitez ce mélange en secouant fortement la bouteille.

On en frotte la partie affligée avec un linge qu'on en imbibe : on applique le linge imbibé sur la partie après l'avoir frottée ; on ne doit point le faire chauffer lorsqu'on s'en sert, mais on doit secouer la bouteille avant d'en faire usage.

Peste.

Le vinaigre des quatre voleurs est le plus sûr remède pour se préserver de la peste ; en voici la vraie composition.

Prenez fleurs de lavande deux onces, calamus aromaticus, canelle, girofle, noix muscades, de chaque deux gros; sommités d'absinte-major, d'absinte-minor, de sauge, de rue, de menthe, de romarin, de chaque une demi-once; prenez tous ces ingrédiens secs, pilez-les grossièrement; prenez ensuite gousses d'ail récentes, coupez-les par tranches et mettez le tout dans un matras. On verse par-dessus huit livres de vinaigre rouge, on fait le mélange au soleil, ou à une douce chaleur, pendant un mois ou cinq semaines; alors on coule avec expression, on filtre la liqueur au travers du papier gris, et on ajoute une demi-once de camphre dissous dans un peu d'esprit-de-vin.

On conserve la liqueur dans une bouteille qu'on bouche bien.

On s'en frotte le visage et les mains, on peut en faire évaporer dans une chambre, et y exposer les habits qu'on doit porter, afin d'être à l'abri de la contagion.

Pierre.

Prenez un verre ordinaire d'eau distillée de pariétaire; ajoutez dix gouttes d'esprit de nitre dulcifié; on prend la moitié de cette dose le matin à jeun, et l'autre moitié en se couchant.

Autre.

Prenez un gros de cloportes pulvérisés, infusez dans du vin blanc, buvez le tout à jeun.

Autre.

Prenez des sucs de poreaux, d'oignons et de raifort, de chacun deux livres, des citrons ou limons, de la pariétaire, de chacun demi-livre; laissez le tout ensemble en digestion pendant vingt-quatre heures; ajoutez ensuite une once de cristal calciné, et deux onces de fiente de pigeon, et distillez au bain-marie. On en prend une once et demie tous les matins.

Ceux qui ne sont attaqués que de la gravelle, peuvent user de la tisane de graines de lin pendant la journée, et prendre tous les matins à jeun une once et demie d'huile d'amandes douces, avec une once d'huile de lin.

Plaies.

Le baume du commandeur, dont nous avons donné la composition à l'article de la brûlure, lettre B, est le meilleur de tous les onguens qu'on puisse appliquer. Il faut laisser le premier appareil, pendant trente-six heures; et, lorsqu'on voudra lever la charpie ou le coton qu'on aura mis sur la plaie, il faut y verser auparavant du baume, lui donner le temps de s'imbiber, afin qu'en le levant il ne déchire pas la plaie. L'emplâtre dont nous avons donné la composition à l'article abcès, lettre A, première partie, est également bon.

Ceux qui n'auraient pas les remèdes que

nous venons d'indiquer, peuvent employer le suivant.

Prenez feuilles de noyer, faites-les bouillir dans une quantité suffisante d'eau; trempez un linge dans cette eau et appliquez-le sur la plaie. Il faut avoir soin de mondifier la plaie avec de l'urine tiède d'une personne saine.

Quand il y a une hémorragie, on l'arrête avec le remède suivant.

Prenez de la suie de four, mêlez-la avec le suc de la fiente d'âne ou de bœuf, et ajoutez-y un blanc d'œuf.

La toile d'araignée, la farine-folle des moulins, la poudre de chêne vermoulu, sont des remèdes également bons pour arrêter l'hémorragie.

Il faut toujours bien bander la partie, pour que ces remèdes produisent l'effet desiré.

Pleurésie.

Prenez semences de melon et de courge, de chacune demi-once, semences de pavots blancs deux gros, eau d'orge une livre et demie, eau rose deux gros, sucre candi ce qu'il en faut pour une émulsion, cinq amandes douces pilées.

Le malade en prendra trois onces de quatre en quatre heures.

Autre.

Prenez huile d'amandes douces deux onces,

sirop violat et sirop de capillaire, de chacun une once, sucre candi, ce qu'il en faut; mêlez tout cela pour un lok, que le malade sucera souvent.

Voyez le traitement complet de cette maladie, page 35, à l'article Pleurésie, lettre P, première partie.

Poitrine.

Le remède suivant est le meilleur humectant dont on puisse faire usage dans la sécheresse de poitrine.

Prenez une poignée de racines de scorsonnaire, et autant de feuilles de scabieuse; pilez-les à demi dans un mortier, et vous les jetterez dans un pot où vous aurez fait bouillir une demi-poignée d'orge pendant un quart-d'heure; laissez-leur prendre sept ou huit bouillons, et retirez le pot du feu pour le mettre sur des cendres chaudes pendant une bonne heure, ayant soin de le bien couvrir; passez ensuite cette tisane, et gardez-la pour en user comme il s'ensuit.

Prenez une demi-pinte de lait, faites-le bouillir en l'écrémant avec une cuiller, jusqu'à ce qu'il ne jette plus d'écume; prenez-en un quart de pinte, et mêlez-le avec autant de la tisane ci-dessus; délayez-y une cuillerée de bon miel, et prenez le tout en vous couchant, trois ou quatre heures après avoir soupé. On peut en prendre

autant le matin à jeun. Il est bon de continuer pendant quinze jours ou un mois, et de le répéter plusieurs fois dans l'année.

Il faut éviter dans cette maladie le salé, les liqueurs fortes et le vin pur, manger et boire de préférence ce qui peut humecter, comme de la soupe, du bouilli, du ris à l'eau, du gruau, de l'orge, etc.

Pulmonie.

Prenez une poignée de scabieuse, autant de grande marjolaine, autant de pas-d'âne, et autant d'aigremoine ; faites-les bouillir dans trois demi-pintes d'eau, jusqu'à la diminution du tiers ; passez par un linge, et ajoutez à la liqueur deux cuillerées de miel.

On en boit deux verres par jour, une heure avant dîner, et une heure avant souper.

Rage ou hydrophobie.

Remède publié par le Collége des médecins de Strasbourg ; l'heureux succès des différentes épreuves qui en ont été faites, en prouve l'efficacité.

» Aussitôt qu'une personne aura été mordue
» par un animal enragé, on brûlera la plaie,
» pour la faire suppurer, ou on scarifiera
» profondément la partie affectée ; on la cou-
» vrira ensuite d'un emplâtre vésicatoire, qui

» dépasse les bords de la plaie ; il faut avoir
» soin de l'entretenir ouverte le plus long-
» temps qu'il sera possible : s'il n'y a encore
» aucune marque qui prouve que le venin ait
» déjà gagné le sang, on continuera de chercher
» à prévenir son effet par les moyens suivans.

» On ordonne au malade quelques bains
» domestiques tièdes ; lorsque ses veines sont
» engorgées, on lui fait une saignée ; si la
» personne est âgée, elle prendra pendant deux
» jours chaque fois un demi-gros de pilules
» mercurielles purgatives, ensuite on lui fera
» les frictions comme il suit.

» On prend une demi-once de mercure que
» l'on broie avec de la térébentine de Venise
» ou d'Alsace, autant qu'il en faut pour in-
» corporer le mercure ; on y ajoute une demi-
» once ou six gros de sain-doux ; avec cet
» onguent, on frotte d'abord la plaie, puis les
» jambes, les cuisses, et le troisième jour les
» aînes, faisant ensorte que tout l'onguent se
» trouve consommé dans les trois jours.

» Le troisième jour on donne au malade,
» matin et soir, trois grains de panacée mercu-
» rielle, ou de sublimé doux formé en pilules
» avec de la mie de pain ; on continue tout ce
» traitement jusqu'à ce qu'il se déclare une sa-
» livation, que l'on augmente ou modère sui-
» vant les circonstances. Mais si on remarque

» dans le malade quelques accidens de nerfs ;
» comme tristesse, inquiétude, mouvemens convulsifs, on se servira de la poudre suivante, selon les circonstances une ou deux fois par jour.

» Cinabre d'antimoine ou de l'artificiel, duquel on voudra, dix grains, musc six grains, camphre quatre grains, opium un grain ; on en fait une poudre que l'on donne au malade avec une infusion sudorifique.

» Si l'usage du mercure pris intérieurement et extérieurement, n'occasionnait ni la salivation ni les selles, il n'en faudrait pas moins le continuer encore quelques jours, et dans ce cas avoir recours aux saignées, vomitifs et médecines, mais toujours d'après le conseil des médecins. Si malgré tout cela la maladie empirait, et qu'il s'y joignît des accidens considérables, tels que l'horreur de l'eau, on la traitera comme une maladie inflammatoire, on redoublera les frictions, principalement sur le cou et sur la poitrine ; on réitérera les saignées, on se servira de remèdes rafraîchissans, comme des acides, et sur-tout du salpêtre. »

Rhumatisme.

Prenez quatre onces de salsepareille, quatre onces de gayac, deux onces de sassafras, et quatre pintes d'eau ; faites-les bouillir dans un

vaisseau bien couvert, jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à trois pintes ; ajoutez trois gros de cristal minéral et un bâton de réglisse ; laissez infuser le tout toujours bien couvert sur des cendres chaudes pendant six heures.

Le malade en boira une demi-pinte par jour en deux fois, savoir, le matin à jeun, et le soir deux heures après le souper. On doit en user pendant douze ou quinze jours, et se purger après.

Autre.

Les personnes sujettes au rhumatisme peuvent se frotter tous les matins le corps, sur-tout les parties souffrantes, avec une flanelle. L'usage d'avoir toute la peau couverte immédiatement avec de la laine, est très-salutaire.

Scorbut.

Il faut commencer par tirer huit onces de sang au bras, à moins que le malade ne soit menacé d'hydropisie. Le lendemain on lui donnera une médecine que l'on réitérera deux autres fois de trois en trois jours, et il usera du remède suivant.

Prenez conserve de cochlearia deux onces ; conserve d'alléluia, une once, poudre d'arum composée cinq gros ; et avec ce qu'il faut de sirop d'oranges, faites un électuaire dont on donnera au malade la grosseur d'une noix mus-

cade, trois fois le jour, le matin à jeun, l'après-midi, trois heures après dîner, et le soir ; et, par-dessus, il avalera six cuillerées d'eau de raifort composée.

Autre remède très-efficace.

Prenez cinq gros de safran de mars apéritif, deux gros de sel ammoniac, autant de succin en poudre, et deux gros de cinnabre d'antimoine; faites-en un opiat avec une quantité suffisante de sirop d'althéa.

Le malade en prendra un demi-gros tous les matins à jeun et autant le soir, et boira à chaque fois un verre de vin blanc par-dessus.

La boisson ordinaire du malade doit être la suivante.

Prenez deux poignées de cresson de fontaine; autant de racines et feuilles de fraisier, et une poignée de cochlearia ; faites bouillir ces herbes dans cinq pintes d'eau pendant un bon quart-d'heure, coulez la liqueur sans presser le marc, et ajoutez-y un gros et demi de tartre martial soluble.

Les eaux de *Becabunga*, de *cresson* et de *cochlearia* sont très-bonnes dans cette maladie ; on peut en boire six onces deux fois le jour.

Lorsque les gencives sont ulcérées, il faut les modifier avec du jus de citron ou de cochlearia, et les rincer ensuite avec de l'eau miellée tiède.

Teigne.

Il est bon de préparer le malade par l'usage de la tisane suivante.

Prenez racine d'oseille une once, fumeterre une poignée, autant d'aigremoine, de chiendent, de lierre-terrestre et de réglisse, en deux pintes d'eau réduites à trois chopines.

Le malade en boira au moins une chopine par jour, pendant une huitaine; et on le purgera ensuite trois fois dans six jours avec les pilules suivantes.

Prenez six grains de scammonée, autant de mercure doux, et dix grains d'antimoine diaphorétique; faites-en deux pilules avec trois ou quatre gouttes d'un sirop épais, et donnez-les le soir à l'heure du sommeil. Il ne faut donner que la moitié de cette dose aux enfans qui ont moins de dix ans.

Ces différentes préparations faites, on lave la tête du malade avec de l'urine chaude, ou avec une décoction de graines de genièvre; on se servira ensuite d'un pinceau ou de quelque linge fin pour oindre la tête avec l'onguent suivant qu'on aura fait fondre; il ne faut pas l'appliquer trop chaud.

Prenez demi-livre de graines de genièvre, que vous concasserez dans un mortier; faites-les bouillir avec trois quarterons de beurre ou de graisse sans sel, dans un pot neuf bien bouché.

Cet onguent ne cause ni douleurs, ni aucuns accidens, et ne manque jamais de faire disparaître la teigne en très-peu de temps.

Tête.

Remèdes pour les maux de tête.

Prenez de la verveine, pilez-la et appliquez-en sur le front. Ce remède calmera en très-peu de temps les douleurs les plus violentes.

Pour guérir radicalement cette maladie, il faut user pendant quinze jours de la poudre suivante.

Prenez de la sauge, de la marjolaine, de chacune une dragme, de la bétoine ou de ses fleurs, des fleurs de romarin, de chacune un demi-gros; réduisez-les en poudre fine, et prenez-en tous les matins un gros dans un verre de vin blanc.

Toux habituelle.

Le lait de vache pris un peu chaud tous les matins et tous les soirs, avec autant d'orge, est très-bon dans ces sortes de toux.

Le sirop suivant guérit les toux les plus rebelles, lorsque les eaux que l'on crache sont claires et incisives.

Prenez une poignée de feuilles de grande consoude, racine d'althéa deux onces, quinze jujubes, dix dattes sans noyaux; faites-les bouillir

bouillir dans trois chopines d'eau pendant demi-heure, coulez et ajoutez deux livres de sucre, pour faire cuire le tout ensemble jusqu'en consistance de sirop.

Le malade en prend de temps en temps une petite cuillerée, qu'il bat dans l'eau pour en faire sa boisson ordinaire.

Lorsque les humeurs qu'on crache sont épaisses et visqueuses, on doit employer le remède suivant.

Prenez deux onces de cloportes, un gros de semence d'anis pulvérisé, noix muscade rapée demi-gros, sucre une once, le tout pilé et mêlé dans six onces d'eau d'hyssope, avec une once d'eau de bryone, et autant de celle de pivoine; passez le tout avec expression, et en donnez de temps en temps une cuillerée à café.

Voyez, à l'article de l'asthme, différens remèdes propres à guérir la toux.

VENTS.

Vin composé, propre à chasser les vents.

Prenez semences de carvi demi-once, de cumin, de fenouil, d'anis et de coriandre, de chacun demi-once; faites-les bouillir dans une pinte de vin pendant trois ou quatre minutes, versez ensuite les semences et la liqueur dans une bouteille que vous aurez soin de bien boucher.

On prend un petit verre de ce vin tous les matins à jeun, et un second verre à la fin du dîner ; on continue pendant quelque temps, et on se purge ensuite.

Verrues ou Poireaux.

Prenez de la seconde peau d'un citron, faites-la tremper pendant vingt-quatre heures dans du fort vinaigre de vin, et appliquez-la sur la verrue. Il ne faut la laisser que trois heures.

Yeux.

Le meilleur remède pour l'inflammation des yeux, est la fiente de vache toute fraîche appliquée chaudement.

Autre.

Une once de lait (celui de femme est le meilleur), autant de suc de fenouil doux, et deux blancs d'œufs battus ensemble appliqués sur les yeux.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

Observations sur les différences du pouls.

La différence du pouls sert d'indication à plusieurs maladies ; ce qui prouve la nécessité de le connaître et d'en examiner avec attention les battemens, pour s'assurer s'il est fort ou faible, dur ou mou, prompt ou rare, égal ou inégal.

Il y a presque autant de pouls différens qu'il y a de personnes et de tempéramens ; les sanguins l'ont dur, les pituitueux mou, les mélancoliques l'ont inégal, les enfans l'ont fréquent et un peu élevé, les adultes l'ont plus rare que les enfans, mais beaucoup plus vigoureux, les vieillards enfin l'ont faible et languissant.

Le pouls bat ordinairement chez les personnes bien portantes, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante, soixante à soixante-six fois par minute.

Dans les chaleurs de l'été le pouls est plus fréquent et plus élevé, parce que la chaleur raréfie le sang, et en hiver dans les grands froids, plus petit et plus lent, parce que le froid le condense.

On doit conclure de toutes ces différences, que le pouls n'est pas un symptôme univoque de la fièvre, à moins qu'il ne s'y en joigne d'autres, comme la sécheresse de la langue, l'altération, la chaleur intérieure, etc.

Il ne faut pas juger du pouls seulement par la

vîtesse, mais encore par la force ou la faiblesse, la régularité ou l'irrégularité, la dureté ou la mollesse.

Le pouls fort est celui dont les pulsations sont fermes et vigoureuses, et le faible est le contraire ; le fort est presque toujours d'un bon augure, parce qu'on peut l'affaiblir s'il l'est trop ; le faible est souvent fâcheux.

Le pouls dur est à-peu-près le même que le fort, et le mou le même que le faible. Lorsqu'il est dur et fort, cela indique ordinairement une grande inflammation, et demande un régime rafraîchissant et la saignée.

Le pouls est régulier quand tous les battemens sont à des distances égales, et qu'ils se ressemblent de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort et un faible : lorsqu'il manque une pulsation de temps en temps, on le nomme intermittent.

Lorsque le pouls n'est qu'un tiers plus vîte, la fièvre n'est pas forte ; lorsqu'on a deux battemens pour un, la fièvre est très-forte et très-dangereuse.

Inspection des urines.

On ne peut pas tirer des conséquences décisives du caractère des maladies par la seule inspection des urines, puisqu'elles paraissent souvent naturelles dans le temps même que les

malades sont mourans, ce qui arrrive particulièrement dans les fièvres malignes ; et, qu'au contraire, elles paraissent fort altérées dans des malades qui recouvrent la santé. On peut dire avec vérité, que celui qui ordonne des remèdes ou qui en donne sans autre connaissance du mal que l'inspection des urines, est un frippon très-dangereux, et le malade qui les prend une dupe.

L'inspection des urines ne peut être utile que quand on les observe journellement, qu'on voit le malade en même temps, et qu'on les compare aux autres symptômes.

La première attention qu'on doit faire, c'est sur la quantité, qui doit se rapporter aux trois quarts de sa boisson, excepté dans les fortes chaleurs de l'été, qu'elles sont moins abondantes qu'en hiver, à cause de la transpiration, qui en enlève une plus grande partie.

La trop grande quantité dénote une disposition à la phtysie, et cause des vapeurs, palpitations de cœur, insomnies, abattement de forces, à moins qu'elle ne soit critique, comme lorsqu'elle arrive dans l'hydropisie, ou maladies des nerfs, ou rhumatisme.

La trop petite quantité dénote des enflures et amas d'eau, des tumeurs œdémateuses, des dispositions à la pierre, à moins qu'elle ne soit causée par des sueurs abondantes ; elle est ordinairement accompagnée de difficultés de res-

pirer, de dégoût et de nausées. L'urine, dans l'état naturel, doit avoir la couleur d'ambre, la fluidité de l'eau commune et une chaleur tempérée.

En général, lorsque les urines sont épaisses et troubles, et qu'elles laissent beaucoup de sédiment, elles dénotent des glaires, des sables, des vers et cours de ventre chyleux.

Celles qui sont rouges et ardentes marquent une grande fermentation dans le sang, ou quelque inflammation intérieure.

Lorsqu'elles sont claires - transparentes, elles indiquent des crudités, indigestions, pâles couleurs, hydropisie, obstruction dans les reins, causée par du sable ou du gravier.

L'urine jaune et qui teint le linge, est une indication de la jaunisse.

Il faut avoir soin de s'informer si l'altération de l'urine ne provient pas des alimens qu'on a pris, parce que la couleur de l'urine augmente ou diminue à proportion du plus ou moins de boisson que l'on prend.

LE MÉDECIN DES CAMPAGNES.

CINQUIÈME PARTIE.

REMÈDES POUR LES ANIMAUX, RANGÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Appétit perdu.

LORSQU'UN cheval est dégoûté, il faut faire une bouillie un peu plus forte qu'à l'ordinaire, et où on mette beaucoup de farine pour lui donner plus de consistance. Lorsqu'elle est cuite à moitié on y ajoute un quarteron de miel, environ demi-pinte de bon vin, six jaunes d'œufs, et on achève de la faire cuire à petit feu en remuant toujours avec une spatule de bois. Un moment avant de l'ôter du feu, on y ajoute une once de sel, autant de clous de girofle en poudre, une once de canelle, deux onces de poivre et deux muscades en poudre, et on remue toujours jusqu'à ce qu'elle soit presque froide. Il en faut donner au cheval soir et matin, et le

mettre au filet avec un nerf de bœuf ou un bâton avec des étoupes.

Autre.

Il faut mettre au filet du cheval dégoûté, pendant qu'on le panse, du galenga dans un linge, et lui faire prendre demi-once d'*assa foetida* en poudre pendant trois jours, et continuer ensuite pendant quinze jours de lui en donner plein un dé à coudre.

Arêtes.

On prend une once de vif-argent qu'on mortifie en le mêlant bien avec quatre onces d'huile d'amandes douces ; on y ajoute ensuite deux onces de lytarge d'or en poudre, une once de blanc de rhasis et quatre onces de sain-doux, et on incorpore bien tout ensemble comme un onguent. Pour s'en servir, on bouchonne le mal jusqu'au sang, et on le frotte ensuite de cet onguent, ce qu'on peut réitérer deux fois le jour jusqu'à guérison.

Atteintes.

Il faut laver la plaie avec du vin rouge chaud un peu plus que tiède, et y mettre ensuite de l'orpiment en poudre, ou bien y faire brûler de la poudre à canon.

Autre.

Après avoir bassiné la plaie comme je viens de dire, il faut y appliquer un blanc d'œuf battu, et la bander avec un linge.

Autre.

On fait bouillir des feuilles de mauve et de guimauve dans du vin rouge ; on y ajoute du miel et du sel, et on lui en frotte les jambes jusqu'aux épaules. Ce remède est excellent quand un cheval a les jambes roides et enflées.

Avives.

Faites brûler dans un pot neuf, que vous entourerez de charbon, une taupe vive ; couvrez bien le pot et fermez-en les jointures avec de la pâte. On en met gros comme un pois dans l'oreille gauche, et le même cheval ne les aura jamais.

Blessures au dos.

Quand on s'en aperçoit, il faut y appliquer une serviette mouillée d'eau fraîche et pliée en plusieurs doubles.

Autre.

On fait fondre du beurre frais à petit feu, on y ajoute un peu de sel, on retire ensuite l'écuelle du feu, on y jette du vin rouge à proportion, et on bat le tout jusqu'à ce que le beurre se sé-

pare du vin en forme d'onguent ; il faut jetter le vin : on applique de cet onguent sur la blessure.

Bouche à rafraîchir.

Il faut lui laver la bouche et la langue avec de l'ail pilé avec du sel et mêlé avec le vinaigre.

Boue au poil.

Quand le boue a soufflé au poil, on fait un emplâtre avec quatre onces de chaux vive, deux blancs d'œufs, un peu de vinaigre, et on l'applique sur des étoupes, pour en mettre deux fois le jour.

S'il est nécessaire de le dessoler il faut ôter l'os de graisse, s'il y en a, et s'il sort beaucoup de sang, il faut l'arrêter avec la chaux vive, du sel et du poivre ; ou bien deux blancs d'œufs, de la suie, de la farine et un peu de vinaigre.

Bœufs et Vaches.

Voici un remède souverain dans les enflures de ces bestiaux, quand même ils auraient la peste ; faites fondre un quarteron de beurre, mêlez-y une quantité suffisante de vinaigre, d'huile de noix et de saumure ou sauce de charnier où on conserve du cochon salé, et lui faites prendre le tout par la bouche. Il n'est point de meilleur remède pour chasser le venin.

Mais si on veut l'attirer par le fondement, il faut y enfoncer un gros oignon coupé en quatre et rempli de sel.

Confortatif.

La potion suivante est tout ce qu'on peut donner de meilleur pour fortifier un cheval. On prend une pinte de bon vin rouge, dans lequel on met une once de sucre candi, demi-once de girofle, trois dragmes de safran, deux onces de sucre en poudre et un quarteron de miel rosat. On mêle tout ensemble en le faisant tiédir sur les cendres chaudes, et on le fait prendre au cheval malade.

Cheval échauffé.

Souvent un cheval est échauffé et a des tranchées; il ne faut dans cette occasion lui donner que du son et du miel mêlés ensemble.

Cors au dos.

On guérit les cors que la selle cause aux chevaux par le remède suivant. On ne prend que du vieux-oing, qu'on mêle avec de l'alun brûlé, dont on leur frotte souvent ces duretés. Lorsque les cors sont tombés, on trempe de la vieille corde effilée dans de l'eau et du sel qu'on y applique, et toutes les fois qu'on renouvelle cette application, on lave la partie avec l'eau et le sel.

Gangrène.

Il faut dissoudre dans un seau d'eau une pinte de chaux vive, la mettre ensuite sur le feu, et l'ôter quand elle commence à bouillir, pour le laisser froidir. On ôte ensuite une petite peau ou crasse qui paraît au-dessus de l'eau ; on verse l'eau par inclination et sans la troubler dans un vaisseau net, où on ajoute du sublimé en poudre jusqu'à ce qu'elle devienne citronnée, et on en lave les plaies du cheval. Elle est encore très-bonne pour le farcin ; prenez ensuite le tuyau d'une plume à écrire, remplissez-le de vif-argent ; fermez-en les deux bouts avec de bonne cire d'Espagne, et après avoir fendu la peau du front du cheval, vers le milieu, un peu au-dessus des yeux, ensorte qu'il y ait une ouverture, vous y mettrez ce tuyau de plume, que vous couvrirez d'un grand emplâtre de poix noire ; laissez-l'y pendant douze jours, et vous en verrez des effets surprenans dans la gangrène et le farcin des chevaux, de quelque nature qu'ils puissent être.

Crevasses sur le dos.

Mettez un peu d'huile d'olive avec un peu de sel dans un demi-verre d'eau ; battez-les bien ensemble jusqu'à ce qu'il s'en fasse un onguent ; séparez-en l'eau et la jettez. Il faut

frotter de cet onguent les crevasses deux à trois fois le jour.

Crevasses de travers.

Il faut mettre dans un plat de terre huit onces de bonne térébentine, quatre onces de cire blanche, et les faire fondre ensemble en les mêlant exactement avec une spatule de bois. Lorsque ce mélange est bien fait, on y ajoute une pinte de vinaigre, pourvu que la plaie ne soit pas sur le nerf, auquel cas on n'y met qu'une pinte de vin, demi-once d'huile d'aspic, quatre onces de lait de vache; et quand le tout sera bien bouilli ensemble, il faut bien remuer avec la main mouillée d'huile rosat.

Courbature.

On prend douze œufs frais que l'on fait tremper dans du plus fort vinaigre pendant vingt-quatre heures; on les lave ensuite avec de l'eau-de-vie ou du bon vin blanc, et on les fait tous avaler au cheval. S'il ne guérit pas la première fois, on réitère ce remède, et cependant on brasse son avoine avec de bonne huile d'olive.

Dos blessés.

Si la saison vous permet d'avoir de la verveine verte, tirez-en le jus, et bassinez-en

la plaie ; au défaut de la verte, servez-vous de la poudre de cette plante sèche, pour en saupoudrer la plaie. Le jus d'éclaire ou chelidoine est aussi très-bon.

Autre.

Pilez du millepertuis ou hypéricon, de la chelidoine et de la petite sauge ; fricassez-les avec du sain-doux ; passez le tout par un linge, et gardez cet onguent pour votre usage. Il est admirable dans cette occasion et même pour toutes les blessures des hommes et de toutes sortes de bêtes : il guérit les écorchures, dans les uns et dans les autres, en moins de trois heures de temps.

Délasser un cheval.

Faites une lessive avec une demi-pinte de vinaigre, et moitié moins d'eau, avec des cendres ; et quand tout cela aura bouilli, vous en frotterez chaudement les jambes du cheval.

Déferré en marchant.

Faites fricasser des oignons avec du suif, mettez-y un peu de son de froment et un peu de vinaigre, appliquez-en sur le pied et enveloppez-le de fiente de vache.

Duretés.

Il faut prendre des feuilles de mauve, de gui-

mauve, de sauge, de romarin, d'osier, des fleurs de camomille et de mélilote, deux poignées de chacune, quatre onces de graines de lin et autant de fenu-grec, et trois onces d'oignons de lis; faites bouillir le tout ensemble avec deux pintes de vin rouge; on se sert de cette décoction pour en fomenter, c'est-à-dire, appliquer sur la dureté des linges imbibés de cette liqueur chaude, en en mettant plusieurs les uns sur les autres, et bassinant bien la partie: on y applique ensuite le liniment suivant. Faites dissoudre dans le vinaigre des gommes ammoniaque et arabique, de chacune une once, en les faisant chauffer ensemble sur un petit feu de braise, et, quand vous verrez que le vinaigre s'est entièrement évaporé, et que les gommes sont épaisses comme du miel, vous y ajouterez quatre onces de graisse d'oie, autant de celle de chapon, des poudres de fleurs de roses sèches, de camomille, de mélilote, de calament et de pouliot (*pulegium*), de chacun deux dragmes ou gros, ayant soin de bien mêler le tout ensemble. Cet onguent ramollit toutes les duretés, si on s'en sert huit ou dix jours de suite, après la fomentation dont j'ai parlé ci-dessus.

Autre.

Faites cuire des oignons de lis dans les cendres chaudes, mettez-les ensuite dans un pot avec du vieux-oing, de la térébentine fine, de l'huile

d'olive, du levain et un peu de vinaigre; faites bouillir le tout, et appliquez-en chaudement sur les duretés avec des étoupes.

Dureté à la sole.

On met dans le creux du pied, du miel, de la cire jaune et de la poix de Bourgogne, mêlés ensemble avec des étoupes. Ce remède guérit la sole du cheval, lorsqu'elle est endurcie pour avoir trop marché.

Dos enflé par la selle.

Faites fondre un morceau de beurre frais à petit feu, avec un peu de sel, dans une écuelle: retirez l'écuelle du feu, et jettez-y du vin rouge à proportion; battez le tout ensemble jusqu'à ce que le beurre se ramasse en forme d'onguent; alors jettez le vin, et servez-vous de ce beurre pour en bassiner l'enflure.

Enclouure.

S'il y a de la boue, il faut l'ôter jusqu'au vif, et laver la plaie avec du vinaigre qu'on aura fait bouillir avec du sel et quatre fois autant de térébentine. On met ensuite dans la plaie du soufre mêlé avec du vin, et on la bouche avec des étoupes.

Autre.

Quand un cheval est encloué, il faut d'abord fouiller dans le trou avec un instrument pointu,

et

et prendre garde de ne pas offenser la veine, ni de toucher jusqu'au vif. On y met ensuite de l'huile d'olive mêlée avec du suif et du soufre, le plus chaud qu'on le puisse et sans perdre de temps; on fait entrer dans cette matière, tandis qu'elle est encore molle, des feuilles de mille-feuilles, de quinte-feuilles ou d'orties piquantes, jusqu'à ce que le trou en soit rempli.

Entorse.

Il faut envelopper le mollet avec du son, de la sauge et du vin, mêlez ensemble et appliquez sur un linge.

Autre.

On prend une demi-écuellée de farine de froment qu'on détrempe avec du vin blanc; on y ajoute une livre de miel et trois onces de racines d'althéa; on fait tout bouillir ensemble jusqu'à diminution du tiers, et on en applique sur le mal un cataplasme qu'on y laisse trois jours, et on recommence, s'il est besoin.

Engraisser.

La méthode de traiter et de nourrir un cheval, que je vais donner, est la meilleure de toutes celles qu'on ait prescrites jusqu'ici.

Il faut faire bouillir du son de froment dans un grand chaudron d'eau, le passer ensuite par un linge, y ajouter chaque fois une cuillerée de

miel et la mettre devant le cheval à jeun ; après qu'il en a mangé ce qu'il a voulu, on lui donne à boire l'eau où le son a bouilli. Continuez pendant huit ou dix jours ; mais, chaque fois qu'on lui présentera ce son, on y mêlera les drogues suivantes : du cumin, du fenu-grec, de la graine de lin, du soufre vif, de chacun deux onces, des cloux de girofle, de la noix muscade, de la canelle, du gingembre, de chacun une once, du galenga, de la réglisse, de la coriandre, de l'anis, du fenouil, de l'aristoloche ronde, de chacun deux onces, une once de graines de laurier et autant d'orties ; on tamise toutes ces drogues après les avoir bien pilées. Plus ces poudres sont vieilles, meilleures elles sont, pourvu qu'elles ne soient pas éventées ; ainsi il faut les conserver dans une bouteille bien bouchée. Après que le cheval a mangé ce son ainsi préparé, et bu l'eau où il a bouilli, il faut lui donner un picotin de froment bouilli dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit crevé. Il n'est point de cheval qui ne se rétablisse, par ce régime, de toute vieille toux, morfondure, de la pousse et de la maigreur.

Autre.

Lorsqu'un cheval est maigre on doit le saigner et le purger, et lui donner ensuite quatre onces de fleurs de noisetier, mêlées avec son avoine, à chacun de ses pansemens.

Écoture ou Blessure au pied.

Faites un emplâtre avec l'huile d'olive, le vinaigre, le sel, le suif de bouc, le sain-doux, le miel, le vitriol vert, l'alun de roche, le bol d'Arménie, la poix de Bourgogne, la résine et le soufre. On les fait bouillir ensuite pour les bien mêler : on retire ensuite le vaisseau du feu, et on y ajoute du vif-argent et de la térébentine, ayant soin de bien remuer jusqu'à ce que cette matière soit froide.

Étranguillon ou reste de gourme.

Si le cheval à la tête enflée, qu'il ne puisse ni boire, ni manger, et qu'il ait de la peine à respirer, et si la fluxion est sous la gorge, ou qu'elle ne soit pas ouverte, il faut l'oindre ou brasser avec du sain-doux, tenant un réchaud plein de feu au-dessous, pour que le sain-doux pénètre mieux avec le secours de cette chaleur; on enveloppe ensuite la tumeur avec une peau de mouton. On lui brasse et brûle deux fois le jour, avec une bougie, l'endroit le plus malade, et d'où doit sortir la matière. Lorsque la tumeur sera percée on remplira le trou d'égyptiac, en mettant par-dessus de la charpie de corde effilée. On lui tient la tête chaudement et même tout le corps. Toutes les fois qu'on le pense, au moins deux fois par jour, on nettoie la plaie avec du

vin et de l'eau tièdes. S'il ne va pas mieux il faut mêler ensemble l'onguent d'agripa, le *martiatum*, celui d'*althéa* pour lui en frotter le mal, et on lui met de l'huile de laurier dans les narines avec une plume, et par-dessus cette huile de la poudre d'infarbe et d'ellébore noir. On ne lui donne point d'avoine, mais on lui donne à la place deux poignées de froment jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Mal d'Espagne.

On connaît le mal d'Espagne lorsque le cheval se retire de la mangeoire et qu'il tient sa tête baissée.

Pour le guérir, on le tient au filet pendant deux heures, et on lui donne ensuite deux onces de thériaque délayée dans une demi-pinte de vin blanc, avec un demi-tiers d'eau où les forgerons éteignent le fer. On le couvre ensuite avec deux ou trois couvertures, afin qu'il sue, et on continue pendant trois jours. Il faut lui donner chaque jour un lavement de petit-lait avec de l'huile d'olive. On lui donne de l'eau blanche à boire, et au lieu d'avoine on lui fait manger des pelotons de son de froment. Il est encore bon de lui faire une incision au défaut du toupet jusqu'à l'os, et y appliquer une pièce d'argent rougie au feu.

Farcin, gales et ordures.

Il faut faire tremper de la lauréole et de l'ellé-

bore noir dans du vinaigre ou du vin blanc, et l'en frotter.

Autre.

On prend de la racine de plantain sauvage qui croît dans l'eau, qu'on racle pour le nettoyer; on le coupe en tranches et on le fait infuser dans de bon vin pendant vingt-quatre heures; il faut qu'il bouille ensuite jusqu'à la diminution de trois doigts; on peut y ajouter du fenu-grec et du cumin. On passe ensuite la liqueur par un linge et on la fait prendre au cheval comme une médecine. On lui donne ce remède quatre fois, laissant un jour d'intervalle entre deux, et on le prive de manger pendant deux heures après qu'il l'a prise. On ne doit pas manquer, avant d'user de ce breuvage, de faire saigner le cheval, et de lui donner des coups de flammes sur les boutons ou cordes du farcin.

Autre.

Il faut prendre de la joubarbe qui croît sur les toits comme de petits artichaux, de la morelle et des orties piquantes; les faire bouillir dans de l'eau, et en frotter et laver le cheval trois ou quatre fois.

Autre.

Il faut prendre du bouillon blanc, le faire bouillir dans de fort vinaigre et en laver souvent le farcin.

Autre.

Faites bouillir du chèvre-feuille dans de l'eau, lavez-en plusieurs fois le farcin et mettez les feuilles.

Farcin volant ou cendreux.

Faites bouillir des cendres dans l'eau, et frottez-en bien le cheval deux fois ; saignez-le ensuite au gros sang, et frottez-le encore de ladite lessive ; saignez-le une seconde fois, graissez-le ensuite avec l'onguent suivant. Faites bouillir du beurre jusqu'à ce qu'il soit un peu roux et brûlé, versez-le dans de l'eau fraîche ; faites bouillir ensuite de l'huile et mettez-y le beurre brûlé, les remuant bien pour les incorporer.

Autre pour tout Farcin.

Pilez de la rhue avec un peu de vin et de sel, mettez-en le jus dans l'oreille du cheval et liez-la bien.

La racine d'épinard sauvage, appliquée sur le front du cheval en forme d'étoile, est excellente contre ce mal.

La racine de quinte-feuille, attachée au col du cheval au défaut de l'oreille, y est encore très-bonne.

Il faut mêler chaque fois avec l'avoine qu'on donne au cheval, demi-poignée de racine de sceau-de-Salomon. (*Sigillum Salomonis.*)

Autre.

Prenez deux onces de turbit, autant de plantain aquatique, une once de casse-pierre ou saxifrage, le tout pilé dans un mortier, et mis tremper dans trois quarts de pinte de vin blanc du soir au matin; passez cette liqueur par un linge et donnez-la au cheval, pourvu qu'il ait été quatre heures sans manger, et ne lui donnez rien que trois heures après. Couvrez-le bien pour le promener. Il faut ensuite mêler deux grains de vif-argent avec autant de poudre à canon et du musc, et renfermer ce mélange dans un tuyau de plume d'oie. Fendez la peau et la chair du col du cheval au côté droit, séparez la peau avec un bâton de noisetier, et mettez ce qui est dans le tuyau entre la peau et la chair. On laisse nettoyer le pus de lui-même.

Autre.

Il faut hacher ou piler ensemble de la morelle, de la graine de buis avec un peu plus de tanaisie que des deux autres drogues. On commence par en donner un peu au cheval avec son avoine; et on augmente à mesure qu'il s'y accoutume. Il faut continuer jusqu'à guérison.

Fienter.

Lorsqu'un cheval a de la peine à se vider, il faut faire infuser des feuilles de sureau, et, au

défaut des feuilles, de la seconde écorce de l'arbre, qui est verte, et lui donner l'eau à boire.

La graine de troêne a la même vertu.

Autre.

Pilez un ou deux oignons avec de la fiente de poule; mêlez-en avec du lait de vache, et faites-en boire au cheval.

Si le cheval fiente trop et qu'il ne vide que du liquide, il faut piler de l'écorce de cormier; du gingembre et de la canelle, et en mêler avec du gros vin rouge pour lui en faire boire.

Fil au pied ou à quelque autre partie.

Si un cheval a le fil au pied, il faut lui parer la corne, y attacher le fer et ensuite couper le fil avec un rasoir; et après l'avoir coupé on y met du sublimé en poudre, en mettant par-dessus des étoupes mouillées de blanc d'œuf. On réitère pendant deux jours, après quoi on lave le mal avec du vinaigre, et on y met du vitriol vert en poudre. Il faut prendre garde qu'il n'y porte la dent.

Forbature.

On fait avaler au cheval forbu un verre de jus d'oignons blancs, on le couvre et on le promène.

Autre.

Il faut prendre égale partie d'*assa fœtida* et de bacaron long, qu'on fait fondre ensemble

pour en faire des pilules de la grosseur d'un œuf de poule. On lui en donne une à-la-fois, sur laquelle on lui fait boire une demi-pinte de vin, et on lui met ensuite dans le fondement un morceau de savon d'Espagne, gros et long comme le doigt. Il faut le laisser bridé trois heures, et lui donner du son tiède, peu d'eau à boire, peu de foin et peu d'avoine ; ce remède est excellent contre la maladie des chevaux qu'on nomme gras fondu.

Autre.

On saigne le cheval aux quatre ars et on lui donne ensuite ce remède. On prend une once de coriandre, autant d'anis vert, demi-once de séné, un quarteron d'huile d'olive, autant de miel et quatre dragmes de thériaque ; on mêle le tout ensemble dans une pinte de vin blanc. On lui applique après cela l'emplâtre suivant sur les reins et sur les quatre jambes. Il faut avoir deux pintes de vin rouge, deux livres de fleur de froment, demi-livre d'ellébore noir en poudre, et une livre de miel; faites bouillir le tout ensemble, et ajoutez-y demi-livre de poix noire, autant de térébentine commune, deux onces de cumin en poudre, une once d'huile de laurier, de la graine de laurier, de celle de lierre qui rampe sur les vieux murs, et du sang de dragon, de chacun demi-once ; du fenu-grec et de la graine de lin, de chacun demi-once, et une once d'huile d'aspic; remuez bien le tout pour le mêler et l'incorporer.

Flanc. Mal de Flanc.

Il faut prendre une once de gouſſes d'ail, autant de graines de genièvre et autant de tabac ; on broie le tout à part, et on en fait un mélange avec une quantité ſuffiſante de ſuc de coulvrée ou brione ; faites bouillir le tout dans une pinte de vin blanc, juſqu'à la conſommation de la quatrième partie. On en donne de deux en deux jours au cheval malade.

Mal de cœur ou battement de cœur.

On prend de la crême des eaux de plantain, de chicorée et de roſe, de chacune une once, et on la fait boire au cheval.

Gourme au goſier.

Faites bouillir de la guimauve, de la graine de lin, de la rhue, des feuilles de lierre-terreſtre et de l'aluine ; baſſinez-en bien le mal chaudement : après quoi vous oindrez la partie d'huile de laurier, de beurre frais, et de miel mêlés enſemble.

Si la gourme eſt dans une autre partie que le goſier, faites l'onguent ſuivant. Mêlez bien enſemble, dans un mortier, du vif-argent, du ſublimé, du réalgal, de l'arſenic, de l'orpiment, avec du beurre de mai et du ſavon noir ; raſez le poil autour de la tumeur ; faites un circuit avec ledit onguent ; il ſe fera une eſcarre ſur

laquelle vous appliquerez du miel, de la chaux et des pommes d'églantier bien mêlés ensemble et réduits en poudre. Il faut prendre garde que le cheval n'y porte la dent.

Pour mûrir la tumeur de la gourme.

Faites cuire des oignons de lis, pilez-les avec des racines de guimauve ou *althéa*, mêlez-les avec du levain pour les appliquer sur la tumeur. Si la gourme enfle la tête du cheval (*voyez* étranguillon, lettre E.)

Gale.

Il faut faire bouillir dans une pinte de vinaigre une once de poudre à canon, autant de suie, deux onces de soufre, trois onces d'ellébore noir. On bouchonne premièrement le cheval jusqu'au sang, et on le frotte avec cette liqueur.

Gravelle.

Faites prendre au cheval graveleux et qui ne peut pisser, de la térébentine, du mitridate, du plantain, et de l'ache ou célery sauvage mêlés ensemble.

Grappes.

On pile du blanc de porreaux, et on l'incorpore avec du sain-doux ; et on frotte les grappes jusqu'au sang avant d'y appliquer ce mélange.

Autre.

Faites bouillir trois fiels de bœufs dans trois pintes de vinaigre, cinq ou six noix de gale, cinq onces de vitriol vert ou couperose, autant de verdet et trois onces d'eau forte pendant cinq ou six minutes. On se sert d'un linge attaché au bout d'un bâton pour en frotter le mal deux fois le jour.

Autre.

Il faut faire bouillir assez long-temps dans le vinaigre une livre de graisse de cochon, de l'huile de chenevis, de la couperose verte, de chacune un quarteron, deux onces d'huile de cade, un quarteron de poudre à canon, autant de poudre d'ardoise; faites-en un onguent, et, avant de l'appliquer sur les grappes, il faut bouchonner le cheval jusqu'au sang.

(*Gras fondu.* Voyez *Forbature.*)

Jambes enflées.

On fait un liniment avec de la graisse de chapon, la graisse de pied de cochon et de l'huile de laurier, dont on frotte les jambes du cheval.

Autre.

Il faut faire une bouillie avec du lait et de la farine de grosses fèves; on y ajoute ensuite un quarteron de vieux-oing, un demi-verre d'huile

de lin, et une once de térébentine fine, et on en fait un cataplasme sur des étoupes pour l'appliquer tout chaud sur la tumeur. Il faut l'y laisser vingt-quatre heures et réitérer trois fois, après quoi on se sert de l'onguent qui suit. Faites fondre une livre de gras de lard mis au bout d'une broche dans un four chaud, ensorte qu'il y ait dessous un vaisseau plein d'eau fraîche où il dégoutte ; lavez-le bien dans plusieurs autres eaux, et incorporez-le avec une once de vert-de-gris, une once de soufre et un plein verre à boire du vin, d'huile de cade ; on en graisse les jambes du cheval deux ou trois fois, gardant vingt-quatre heures d'intervalle entre chaque fois, et on approche de l'endroit graissé une pelle rouge pour mieux faire pénétrer l'onguent.

Autre.

Faites bouillir deux onces de vitriol romain, et, au défaut de celui-ci, du vitriol commun, qu'on appelle vulgairement couperose, dans de l'urine de vache, jusqu'à diminution du tiers.

Jambes lassées.

Prenez une poignée de sel, deux poignées de romarin et autant de sauge, que vous ferez bouillir dans une pinte de vin blanc jusqu'à ce que le vin soit presque tari : frottez-en les jambes du cheval, et enveloppez-les avec les

herbes ; et quelques jours après vous réitérerez la même chose à l'eau courante.

Javarts.

On fait un onguent avec demi-livre de vieux-oing, quatre têtes de porreaux, deux d'ail et deux oignons cuits sous les cendres. On y ajoute une once de vert-de-gris : on rase ensuite le poil du cheval, et on y applique cet onguent, qu'on y laisse pendant vingt-quatre heures, après quoi on pense et mondifie la plaie avec l'égyptiac.

Loupes.

Il faut faire dissoudre de la gomme ammoniaque dans du vinaigre squilitic, et du *sagapenum* dans de l'eau-de-vie, de chacun une once ; et quand ces gommes sont dissoutes et réduites en consistance de miel, on y mêle demi-once d'antimoine bien pulvérisé et demi-once d'huile de camomille ; on cuit le tout ensemble, et on en fait des emplâtres qu'on ne changera que de quatre en quatre jours ; mais on les levera tous les jours pour les essuyer, et on frottera la loupe d'huile de soufre.

Maladie longue.

Lorsqu'un cheval est malade depuis long-temps et qu'il mange peu, on prend de la myrrhe, de la gentiane, de l'aristoloche ronde, de la ra-

clure d'ivoire, de la graine de laurier, de chacune une once; on mêle ces drogues mises en poudre avec une pinte de vin blanc, et on donne une once tous les jours, avec la précaution de tenir le cheval bandé, quatre heures avant lui faire prendre ce remède, et quatre heures après qu'il l'a pris.

Malandres.

Il faut prendre deux onces d'huile de chenevis, deux onces de vert-de-gris, trois onces de miel, trois onces de sain-doux et autant de poix noire, autant d'orpiment, autant de couperose verte et d'alun de glace; une once de vif-argent et une once de soufre. On met toutes ces drogues ensemble sur le feu jusqu'à ce qu'elles bouillent, et on les retire du feu pour s'en servir, en les appliquant sur le mal avec des étoupes. Ce remède est bon pour les mules traversines.

Molettes.

Pour resserrer les molettes en peu de temps, il faut prendre la mie d'un petit pain chaud, l'imbiber dans de bon esprit-de-vin, et l'appliquer tout chaud sur la molette; on y met une compresse qu'on assujétit avec une bande large. Au bout de vingt-quatre heures la molette sera resserrée, et il n'y paraîtra rien; mais ce remède ne guérit pas sans retour comme celui qui suit, qui est infaillible.

Lorsque la jambe est beaucoup enflée, on prend demi-douzaine de blancs d'œufs qu'on bat et agite long-temps avec un gros morceau d'alun de roche, jusqu'à ce que tout soit réduit en écume épaisse, ce qui se fait dans un quart-d'heure : on y mêle ensuite un verre d'esprit-de-vin ou de bonne eau-de-vie qu'on agite bien avec le reste, une demi-livre de miel qu'on incorpore avec le tout : on en applique sur la jambe enflée trois ou quatre fois, et on la bassine et nettoie avec des lavures d'écuelles ; et si la jambe n'est pas désenflée on y remet du même onguent.

La fiente de vache chaude, démêlée avec du vinaigre, est non-seulement très-bonne dans l'enflure des jambes, mais encore pour délasser un cheval fatigué ; ainsi on peut s'en servir en voyage et l'appliquer le soir aux jambes du cheval.

Autre.

Faites bouillir de la graine de lin pilée, du cresson d'eau et du son de froment, et appliquez-en sur la molette.

Morfondure.

On prend trois gros oignons qu'on broie ou pile avec une poignée de sel, on met tout cela dans une pinte de bon vin blanc, et on le fait prendre au cheval.

Morve.

Il faut donner à manger au cheval de la graine de l'herbe *passa accuta* soir et matin.

Autre.

Prenez des gousses d'ail, du poivre, de la canelle, des clous de girofle ; le tout en poudre et mêlé avec des blancs d'œufs. On en met dans du vin pour en faire boire au cheval malade.

Autre.

Il y a trois sortes de morves : l'une prend son origine dans le poumon, la seconde au cerveau, et l'autre vient des reins. Elles sentent toutes très-mauvais et s'attachent. Voici le plus sûr remède pour les guérir, de quelques causes qu'elles proviennent.

Il faut faire dessaler trois livres de gras de lard dans l'eau courante pendant vingt-quatre heures, le piler ensuite avec deux poignées de feuilles de noisetier qui porte des noisettes rouges ; mais on fait prendre deux ou trois bouillons avec ces feuilles avant de les piler avec le lard, on y incorpore une once d'agaric et autant de cumin, de fenu-grec, d'anis vert, le tout en poudre ; on y ajoute demi-once d'aloès et une dragme de scammonée aussi en poudre ; et on en fait des pilules qu'on roule dans du son de froment avant de les donner au cheval malade.

Autre.

Il faut que le cheval morveux mange toujours à terre, et aux approches de la pleine lune on le traitera de la manière suivante.

Il faut avoir un tonneau ou grosse barrique défoncée, et un sac de toile à-peu-près de la même largeur : on met un brasier dans quelque vaisseau de terre ou de fer au fond du tonneau; on y attache tout autour avec des clous le sac, qui doit être également ouvert des deux bouts, dont l'un sera bien attaché au col du cheval, ensorte qu'il y ait sa tête dedans, et on fera ensorte de baisser la tête du cheval autant qu'on pourra ; on fera un trou au côté du sac pour pouvoir y passer aisément une cuiller à manger la soupe, et on aura soin que le brasier soit bien allumé.

On fait ensuite le parfum suivant. Prenez égales parties de cinabre, d'ambre jaune et sandaraque, le tout en poudre et bien mêlé ; il est même bon d'y ajouter du tabac.

Lorsqu'on a disposé le cheval à recevoir ce parfum, comme je viens de le dire, on jette de cette poudre, cuillerée à cuillerée, dans le brasier par le trou du sac,pour parfumer le cheval pendant une demi-heure, ayant soin d'y rejetter du parfum lorsqu'on s'aperçoit qu'il n'y a plus de fumée. Après l'avoir retiré du tonneau

et du sac, on lui donne le breuvage suivant. Prenez trois têtes d'ail, une poignée de graines de genièvre, chacun pilé à part, un demi-verre de jus de coleuvrée ou brione, une once de tabac bien haché ; le tout pilé, mêlé avec une pinte de vin blanc et bouilli jusqu'à la consommation d'un quart. On passe et on exprime la liqueur, et on y ajoute demi-livre de miel et un verre d'eau-de-vie, de la canelle, des clous de girofle, du gingembre et du poivre, de chacun deux dragmes. Il faut que ce breuvage soit tout prêt quand le cheval est retiré du tonneau, pour lui faire prendre sur-le-champ ; on le frotte bien ensuite pour le faire suer ; on l'essuie et on le couvre bien : il faut réitérer la fumigation deux fois le jour pendant trois jours de suite, et ne lui donner ce breuvage que la dernière fois qu'on le parfumera. Ce remède guérit sûrement toutes sortes de morves.

Pour arrêter la Morve pendant quinze jours.

Il faut prendre égales parties de vin blanc et d'eau fraîche, trois limaçons rouges qui sont sans coque, et les faire bouillir dans cette liqueur jusqu'à diminution du tiers. On donne ce breuvage au cheval morveux.

Mules traversines.

On met des limaçons rouges sans coque dans

un pot bien couvert et on les y laisse mourir. On ramasse ensuite l'écume qui s'y trouve, qu'on mêle avec du sel pour en oindre le mal soir et matin.

Autre.

Lavez soir et matin la plaie d'urine chaude, et oignez-la ensuite d'huile de cade.

Autre.

Prenez du pied de grisson et du blanc de porreau de chacun une poignée ; pilez-les chacun à part et mêlez ensuite avec égales parties d'huile de cade, de celle de noix, de bon vinaigre et de l'urine de vache, le tout à discrétion ; faites bouillir à petit feu toutes ces drogues ensemble ; et, après avoir frotté les jambes avec un bouchon jusqu'à ce qu'elles saignent, vous les graisserez lentement et long-temps de cet onguent avec du feu pour qu'il pénètre mieux. Ce remède est très-bon pour les chiens galeux.

Médecine fortifiante.

Mêlez une once de sucre candi, autant de canelle en poudre, demi-once de clous de girofle aussi en poudre, trois dragmes de safran, deux onces de cassonnade ou sucre en poudre, et un quarteron de miel rosat avec une pinte de vin blanc ; faites tiédir ce breuvage, et faites-le prendre au cheval que vous voulez fortifier.

Médecine purgative.

Prenez de la thériaque, de la réglisse en poudre et du gremil ou *millium solis* aussi en poudre, une once de chacun ; mêlez le tout avec une pinte de vin blanc que vous ferez tiédir, et où vous ajouterez un quarteron d'huile d'olive.

Nerf feru.

Il faut raser le poil sur le nerf, et le chauffer avec un fer chaud, après quoi on le frotte bien avec du gros sel : on fait ensuite un mélange avec des cantharides, de l'euphorbe, le tout en poudre, et de l'huile de laurier, et on en oint le nerf deux ou trois fois le jour.

Nerf foulé.

Faites fondre deux livres de bon beurre frais ; ajoutez-y deux poignées de fleurs de genêt, autant de feuilles de sauge, une poignée de romarin, autant d'ache ou célery sauvage, et autant de froment en herbe ; faites bouillir le tout à petit feu ; passez et exprimez la liqueur par un linge, et mettez-la dans un pot neuf que vous aurez soin de bien couvrir ; il s'en fera un onguent merveilleux dont vous oindrez la partie affligée du cheval.

Pied foulé.

Fricassez de la fiente de vache avec du vinaigre et enveloppez le pied du cheval.

Autre.

Faites frire des oignons avec du suif; ajoutez-y du son de froment et un peu de vinaigre; bassinez bien le pied du cheval avec cet onguent, et enveloppez-le avec de la fiente de vache.

Pied dessolé.

On fait infuser dans quatre pintes d'eau une livre de noix de gale, pendant vingt-quatre heures, et on la fait encore bouillir jusqu'à ce qu'on puisse la réduire en pâte en la pilant dans un mortier; on fait ensuite rebouillir cette pâte avec un quarteron de miel et autant de couperose verte dans du fort vinaigre; on graisse légèrement la sole du pied du cheval de cet onguent, et on y met de l'éponge sèche. On le panse deux ou trois fois le jour, et on change d'éponge. Cet onguent est très-bon pour les veines découvertes.

Pied, bon pied.

La fiente de vache, frite avec du vinaigre, fait un très-bon pied à un cheval, et le rétablit et guérit sur-le-champ, lorsqu'il a marché déferré.

Autre.

L'onguent suivant entretient parfaitement bien le pied d'un cheval, lorsqu'il l'a bon, et le lui rend bon, s'il l'a mauvais.

Prenez égales parties de térébentine, de suif de bouc, de poivre blanc et de cire jaune neuve ; faites fondre ces drogues ensemble pour en faire un onguent, et oignez-en le dehors et le dedans du pied du cheval.

Autre.

Il faut lier et attacher sur la corne du pied du cheval une pièce de drap d'une largeur suffisante pour qu'il en soit couvert, et la mouiller souvent d'eau tiède où on aura fait bouillir du fiel de bœuf ou de vache.

Pisser.

Lorsqu'un cheval a de la peine à pisser, on fait bouillir de la fleur de genêt dans de l'eau, on la passe au travers d'un linge ou tamis, et on lui donne la liqueur à boire.

Plaies.

Faites bouillir deux poignées de racines de parelle, autant d'herbe au charpentier et une once de vert-de-gris, dans une livre de saindoux, jusqu'à consommation de la graisse; ôtez le vaisseau du feu, et ajoutez-y une livre

d'huile d'olive ; passez le tout avec forte expression, et servez-vous de cet onguent pour toutes les plaies et blessures des chevaux.

Onguent noir.

Faites bouillir une livre et demie d'huile d'olive, pendant une heure, dans un vaisseau de terre vernissé ; mettez-y ensuite demi-livre d'huile de pétrole, et laissez bouillir tout ensemble pendant un quart-d'heure ; ajoutez-y une livre de céruse en poudre, et laissez bouillir pendant une heure ; mettez-y ensuite trois livres de cire jaune, et faites-le bouillir deux heures ; mêlez-y encore demi-once de benjoin, autant de storax en poudre, et laissez bouillir deux heures ; ajoutez-y enfin une once d'aristoloche longue et ronde en poudre, demi-once de couperose blanche ou vitriol blanc en poudre, et faites encore bouillir toutes ces matières pendant demi-heure, remuant le tout continuellement avec une spatule de bois ; ôtez le vaisseau du feu, et ajoutez-y une once de térébentine fine ; remuez bien pendant quelques momens, et versez tout dans un vaisseau plein d'eau fraîche, et en faites des rouleaux pour vous en servir dans l'occasion.

Pousse.

Lorsqu'un cheval a l'haleine grosse, on prend

trois onces de réglisse, de *l'enula campana*, de l'anis vert, du cléry montany, du gingembre, de chacun trois onces, de la cassonnade ou sucre blanc en poudre et non en pain, demi-livre, des graines de laurier, du cumin, de l'agaric, du soufre, de chacun trois onces; il faut mettre toutes ces drogues en poudre, et en donner plein une coquille de noix chaque fois qu'on lui donne de l'avoine.

Autre.

Il faut faire saigner le cheval, et deux jours après on lui donne le remède suivant. Faites infuser une once de mine de plomb dans trois quarts de pinte de vin blanc pendant une nuit. Le lendemain on trouble cette liqueur en la remuant, et on la lui fait avaler. On le promène ensuite pendant une ou deux heures, on le couvre, et on le laisse deux heures sans manger; on réitère ce remède deux jours de suite. Son manger ordinaire sera de la paille et du son bouilli, avec des racines de guimauve concassées; il ne boira que de l'eau pure, et on ne lui donnera absolument ni foin ni avoine; mais on lui présentera, soir et matin, du son bouilli, comme je viens de le dire. Ce remède est beaucoup plus efficace, lorsqu'on le fait au déclin de la lune.

Autre.

Faites bouillir une grande quantité de feuilles et racines de pas-d'âne dans une chaudière avec de l'eau de rivière, pendant deux grandes heures, et jusqu'à ce que cette plante soit réréduite en bouillie : on garde cette décoction dans un tonneau, pour en faire la boisson ordinaire du cheval.

Il faut prendre une once et demie d'*aloès*, trois dragmes de séné, deux pommes de coloquinte, deux onces d'anis, demi-once de soufré en poudre, un quarteron de sucre ou cassonnade, demi-livre d'huile d'olive et autant de miel; battez bien tout ensemble avec une livre et demie de beurre. Avant de donner ce purgatif à un cheval, il faut qu'il ait peu mangé pendant la nuit, qu'il n'ait pas bu du tout, et qu'il soit au filet deux heures avant de le prendre. Dès qu'il l'aura pris, on le promenera pendant un quart-d'heure, et on lui donne à manger deux heures après.

Autre.

On prend de la thériaque, de la réglisse en poudre et du *millium solis*, de chacun une once, un quarteron d'huile d'olive, et on mêle le tout avec une pinte de vin blanc qu'on fait tiédir avant de la donner au cheval qu'on veut purger.

Suros.

Prenez de certains vers noirs et gluans qui ne sont pas plus gros qu'une petite fève, et qui se trouvent dans les prés vers le mois de mai. Cet insecte est dur comme du bois, et on a de la peine à l'écraser avec les doigts ; il a des pieds, mais point d'ailes, et il se tient toujours au pied d'une herbe nommée vulgairement jaunet ou bassinet, et proprement renoncules sauvages, dont la plupart des prairies sont pleines. Il faut en ramasser trois ou quatre cents, et les mettre le plus promptement qu'on puisse dans un pot, et les bien mêler avec une livre de graisse ; on bouche le pot, on les y laisse mourir, et on pile ensuite ce mélange.

Cet onguent devient toujours meilleur à mesure qu'il vieillit ; il ramollit parfaitement les suros, les molettes et toutes sortes de duretés en moins de douze jours ; après quoi il en distille ou coule des eaux qui se forment ensuite en gales, qui, venant à tomber en peu de temps, ne laissent aucune tumeur ni cicatrice ; le poil même n'en est pas enlevé.

Avant de l'appliquer sur un suros, il faut raser le poil, le ramollir avec le manche du boutoir, le piquer, y appliquer de l'onguent de l'épaisseur d'un écu, et en approcher un fer rouge pour le faire pénétrer : on s'en sert de la

même manière pour les autres grosseurs et duretés. On doit attacher le cheval de façon qu'il ne puisse porter la dent à son mal, et le tenir ainsi neuf jours sans le mener à l'eau.

Autre.

Rasez le poil sur le suros ; battez bien la dureté avec le manche du boutoir, ou bien avec un bâton de bois de noisetier ; fendez la tumeur en deux ou trois endroits ; piquez-la en dix ou douze : couvrez-la ensuite d'une éponge que vous presserez avec une plaque de plomb qu'il y faut laisser.

Sole endurcie.

Mettez sur des étoupes du miel, de la cire jaune et de la poix de Bourgogne, le tout fondu et mêlé ensemble, et remplissez-en le creux du pied ; tenez bien le même pied en l'air, et rafraîchissez-le avec de l'eau.

Tranchées.

Un cheval a des tranchées rouges, lorsqu'on lui voit repousser et retirer le fondement, et qu'il paraît du sang. On se graisse la main pour l'introduire dans le fondement, afin de le décoller, pour ainsi dire ; on lui donne ensuite des lavemens faits avec du miel et du mitridate mis dans une décoction d'herbes laxatives, comme bettes, laitues, mauves, guimauve, pourpier,

mercuriale, pariétaire, et de la grande consoude. Ce lavement, ainsi que tous ceux qu'on donne à un cheval, se donne avec une corne emmanchée dans un bois de sureau.

On peut encore lui donner en breuvage du jus de grande consoude; pour en tirer, on bat cette plante, racine et feuille, dans un mortier, et on la met infuser dans du vin blanc; on met, par exemple, trois quarts de pinte de vin, avec un quart de pinte de ce jus. Il faut lui en faire prendre deux fois, gardant entre les deux un intervalle de demi-quart-d'heure.

Ce remède est également bon dans les coliques des hommes; mais on n'en donne que deux verres à-la-fois. On peut distinguer la grande consoude d'avec la petite par leurs fleurs; la première porte une fleur blanche, et celle de la seconde est violette; la seconde a ses feuilles moins larges et plus noirâtres que la première. La petite est propre à la dissenterie, tant en breuvage qu'en potage, pour les ruptures et descentes des boyaux; et, lorsqu'on veut la donner aux enfans, on la fait bouillir dans le lait dont on fait leur bouillie.

Autre.

Prenez une once d'anis, et faites-le prendre au cheval dans de l'eau de son tiède.

Autre.

Faites prendre au cheval malade une poignée

de quinte-feuille pilée et mêlée avec de l'eau tiède : couvrez bien le cheval afin qu'il sue.

Autre.

Prenez de la tanaisie, pilez-ſa dans un mortier et donnez-la au cheval malade, mêlée avec du vin blanc. Il faut le bien couvrir après qu'il l'a prise.

Toux.

Il faut mêler dans l'avoine qu'on donne au cheval du seneçon allemand ou *cardocorti* bien haché. Les feuilles du lierre qui rampe sur les vieux murs ou bien sa graine, produisent encore plus promptement le même effet. On met le cheval à l'eau blanche, et on lui met un bâton en forme de mors, entouré d'un linge imbibé d'huile de laurier.

Autre.

Prenez deux livres de beurre frais, un quarteron de miel, demi-once d'aloès, une once d'agaric, une dragme de scammonée, une once de séné, du cumin, du fenu-grec et de l'anis vert, une once de chacun ; mettez toutes ces drogues en poudre, et incorporez-les avec le beurre et le miel dont vous ferez des pilules roulées dans du son, que vous donnerez au cheval, qui aura resté bridé pendant trois heures, et qui aura été privé d'avoine pendant trois

jours ; mais il aura dû manger du son qu'on aura fait bouillir dans un chaudron plein d'eau, et qu'on lui aura donné à jeun, après avoir passé et pressé l'eau par un linge, et mêlé avec du miel chaque fois ; il n'a pour boisson ordinaire que la même eau où on a fait bouillir le son.

Teignes à la queue.

Il faut prendre de l'urine de vache, y faire bouillir des racines et des feuilles d'*enula campana*, après les avoir pilées ou concassées, et y ajouter une pincée de sel : on fait bouillir le tout ensemble jusqu'à la diminution d'une troisième partie. Il faut auparavant donner quelques coups de flamme à la queue, et on la frotte avec ce mélange le plus chaud que le cheval pourra le souffrir. Le vinaigre, l'huile de noix et le sel mêlés ensemble, peuvent également servir en cette occasion.

Vers.

Lorsqu'on s'aperçoit qu'un cheval a des vers, il faut lui faire prendre du soufre mêlé avec le son ou du seigle.

Autre.

Prenez une demi-pinte de lait, dans laquelle vous mettrez une once d'aloès épatique, que vous ferez avaler au cheval ; et, s'il jette

quelques vers, il faut en prendre un, le laver dans du vin blanc, le faire sécher sur la pelle, le mettre en poudre, et lui faire avaler dans du vin blanc. Ce remède ne manque jamais de chasser tous les vers du corps.

Vers au fondement.

Faites fondre ensemble du suif de chandelle et de l'huile de noix; ajoutez à proportion de la plus luisante suie, et la plus dure que vous pourrez trouver, et frottez-en le fondement du cheval, et donnez-lui par-dessus, et avant qu'il ne boive, une poignée de seigle arrosée d'huile de chenevis.

Vers à une plaie.

Broyez de l'herbe nommée pas-de-lion avec du vieux-oing, et mettez-en une quantité suffisante dans la plaie : les vers qui s'y trouvent sont détruits, et la plaie très-mondifiée.

Yeux troublés.

Il faut piler deux poignées de feuilles de lierre, y ajouter neuf onces d'eau rose, très-peu de vin blanc, et mêler tout ensemble; on passe la liqueur par un linge blanc, et on y ajoute une once de tutie, autant d'eufraise en poudre et demi-dragme d'alun. On en met dans l'œil du cheval malade quelques gouttes avec une éponge.

Taches aux yeux.

On pile deux poignées de feuilles de lierre avec une poignée de sel, on y ajoute une cuillerée de lait de femme ; on passe la liqueur par un linge, et on en met deux fois par jour dans les yeux des chevaux qui ont des taies ou des taches.

Cataplasme.

On prend un blanc d'œuf qu'on bat long-temps avec une cuillerée d'eau rose et deux pincées de sucre fin, jusqu'à ce que le tout soit en écume. On applique ce cataplasme sur les yeux des chevaux avec des étoupes.

Pour éclaircir la vue.

Il faut avoir des coquilles de limaçons rouges, les piler et les passer par un linge : on en souffle dans les yeux avec un tuyau de plume.

Autre.

Il faut sécher au feu, et même brûler une couenne de lard, la réduire en poudre, et en souffler dans les yeux avec un tuyau de plume.

Pour une vue lunatique.

La rhubarbe de jardin ou lavagot, ou bien de la racine de pied-de-pigeon entière, sont excellentes en ce mal. La première s'applique sur le front, et l'autre au défaut de l'oreille : elles

ne manquent jamais de produire les bons effets qu'on en attend.

Pour l'inflammation de l'œil.

On détrempe du levain avec des blancs d'œufs et du vinaigre, et on en applique sur l'œil et autour des paupières. Ce remède est merveilleux pour guérir les tumeurs causées par la selle.

Fluxion aux yeux.

Mettez dans le four des limaçons à coque tout vivans, d'abord que le pain en est ôté; et, lorsqu'ils sont bien secs, faites-en une poudre que vous mêlerez avec un quart de sel ammoniac en poudre; on en souffle avec un tuyau de plume dans les yeux des chevaux.

Autre pour les taies et pour les yeux troubles.

Prenez du tartre cru blanc, des os desséchés et du sel ammoniac, autant de chacun; mettez-les en poudre très-fine, et soufflez-en deux ou trois fois le jour dans les yeux des chevaux.

Autre.

Il faut avoir un os de cheval, le calciner et le réduire en poudre, des morceaux de pots ou de cruches de terre fine, et le bout d'un jambon avec un peu de la chair maigre qui y tient;

faites calciner ou brûler ces choses séparément ; faites-en une poudre fine, et mêlez les ensemble par égales parties. Il faut en souffler dans les yeux des chevaux deux ou trois fois par jour.

Remèdes. Pour les bœufs enflés.

Il faut faire fondre un fort quarteron de beurre frais, y jetter un quart de pinte d'huile de noix, un plein verre de saumure ou sauce d'un charnier où on conserve le cochon salé, et demi-verre de fort vinaigre ; on fait prendre ce remède au bœuf enflé, et on le saigne ensuite à la queue.

Pour les brebis.

Les brebis sont sujettes à certaines pustules qui leur viennent entre les jambes, dont elles meurent promptement ; c'est même une espèce de peste : on n'a qu'à mêler de la fiente de bœuf avec du vinaigre, et on ne manque jamais de les guérir.

Lorsque ces animaux sont malades vers la fin d'août, ce qui arrive ordinairement, on met de la chaux vive dans un sac qu'on leur secoue sur le corps aux approches de la nuit.

Il faut encore examiner leur mâchoire supérieure, et si, au haut du palais, il se trouve une espèce de verrue, il faut l'arracher et leur donner en même-temps une ou tout au plus deux cuillerées du breuvage suivant.

On met en poudre de la graine de moutarde et du soufre, et on les délaie dans du vinaigre avec du mitridate; on y mêle de la saumure d'un charnier.

Si ces bêtes sont si malades qu'on en désespère, on les saigne sous les deux yeux tout-à-la-fois, et sous un seul si elles ne le sont pas dangereusement.

Autre pour les brebis.

Quand les brebis ont la gale, ce qu'on peut aisément connaître si elles y portent le pied, si la laine tombe, et enfin lorsque leur peau est en écorce, il faut ratisser le mal avec un tuileau ou têt de pot cassé; on le frotte ensuite avec de l'huile d'olive où on a fait infuser du soufre pendant une nuit; il est encore mieux de les tondre avant de leur appliquer ce remède.

Il arrive souvent que ces bêtes, sortant au mois de mai avant que la rosée soit dissipée, ont les lèvres galeuses; il faut, pour les guérir, faire roussir du beurre dans une poêle, y jetter de la sauge et la frire jusqu'à ce que le beurre soit un peu brûlé, et leur en frotter les lèvres et les gencives.

FIN DES REMÈDES POUR LES ANIMAUX.

Nous croyons néceſſaire de donner un recueil des plantes les plus uſitées en médecine, et les maladies où elles peuvent être employées ſuivant leurs vertus, afin qu'un chacun ſoit à portée de profiter de celles que la nature lui préſente dans les lieux qu'il habite.

Anodins.

Remèdes pour adoucir et calmer les douleurs.

Les pavots blancs et rouges en décoction.

Le ris en alimens et décoction.

La luzerne en décoction.

Les mauves de jardins en décoction.

Le ſafran dans les alimens.

Les violettes en décoction.

Nénufar en décoction.

Les amandes en émulſion.

Le bouillon blanc en décoction.

Le lait d'âneſſe.

Les épinards en alimens.

Le ſuc de limon en ſirop.

L'avoine en décoction.

Le laiteron en décoction.

Les fleurs, ſemences et tête d'aigremoine en décoction.

Capillaire en ſirop ou en décoction.

APÉRITIFS.

Plantes pour lever les obstructions, atténuer les humeurs et les évacuer par les urines.

La racine d'asperge est propre à débarrasser les organes urinaires des matières glaireuses, à lever les obstructions du foie, de la rate et de la matrice. La dose de cette racine en décoction est depuis une once jusqu'à deux onces. On emploie aussi les feuilles d'asperge en décoction.

Le chèvre-feuille est apéritif ; il est de deux espèces qui ont les mêmes vertus.

La pariétaire est très-apéritive ; elle adoucit le sang, elle excite les urines. On l'emploie en tisane, deux ou trois poignées sur une pinte et demie d'eau ; on en tire le suc qu'on ajoute à un bouillon ; on peut le joindre à un verre de vin blanc. Les feuilles de pariétaire entrent souvent dans les décoctions émollientes, pour les lavemens et pour les fomentations qu'on applique sur le bas-ventre dans les suppressions d'urines, et dans les chaleurs d'entrailles.

La racine de patience est employée avec beaucoup de succès dans les maladies d'obstructions. Elle est très-utile dans les embarras de foie, de la rate et de la matrice.

La racine et les feuilles de persil sont très-apéritives. On emploie la racine en décoction, pour débarrasser les reins ; les feuilles sont

employées dans les bouillons apéritifs ; la semence de persil réduite en poudre, à la dose d'un gros dans du vin blanc.

Le porreau est très-apéritif, il excite les urines, et provoque puissamment les crachats.

Le suc de raifort sauvage est très-propre à atténuer les pierres des reins et de la vessie.

La tanaisie en décoction est employée avec beaucoup de succès dans les embarras du foie, de la rate, des reins et de la vessie.

La fumeterre est un des meilleurs apéritifs. Elle convient dans toutes les maladies où il faut dépurer le sang. Elle convient sur-tout dans les obstructions qui sont les suites des fièvres intermittentes invétérées. On l'emploie dans les bouillons ou apozèmes, à la dose d'une poignée. Le suc de cette plante est encore plus efficace ; on le prend ordinairement dans le lait ou le petit-lait.

La racine de chiendent, en décoction, est employée avec succès dans les tisanes et apozèmes, pour détremper le sang.

La chicorée de jardin et la chicorée sauvage sont employées avec succès dans les bouillons, quand on veut dépurer le sang. La chicorée sauvage est la meilleure ; elle divise avec plus d'efficacité les humeurs.

Le cresson d'eau, celui qui vient autour des fontaines est le meilleur ; il entre dans les ti-

sanes et bouillons apéritifs. Le suc de cresson dépuré, depuis deux onces jusqu'à quatre, pur ou joint à quelque boisson, est utile dans toutes les maladies d'obstructions.

L'armoise en décoction.

Les racines d'angélique en décoction.

Les échalottes, trois ou quatre avalées le matin à jeun.

Les racines de fenouil en décoction.

Les carottes en alimens.

Les racines de fraisier en décoction.

Les racines de fougère mâle en décoction.

La petite centaurée en décoction.

Les baies de genièvre en décoction.

Les fleurs et semences de genêt piquant en infusion.

Le cerfeuil en décoction.

Le marrube blanc en décoction.

L'hyssope en décoction.

Les jujubes en décoction.

Les panais en alimens et dans les bouillons.

Les racines de petit houx en décoction.

Pissenlits en décoction.

Les oignons en alimens et décoction ; les blancs sont les meilleurs.

Les pommes en alimens.

Sarment en décoction.

Le safran dans les alimens et dans les bouillons.

Le serpolet en décoction.

Le violier en décoction.

Les réponses en alimens et décoction.

La sauge en décoction.

La valériane en décoction.

Les orties en décoction.

Les navets en alimens et décoction.

L'estragon en alimens et décoction.

La seconde écorce de frêne en décoction.

ASTRINGENS INTÉRIEURS.

Plantes pour resserrer et arrêter les Hémorragies.

L'églantier, ou rosier sauvage, est un remède très-astringent. On fait des tisanes ou de la conserve de son fruit, propres à resserrer dans le cours de ventre.

L'écorce de liège, réduite en poudre, est un des meilleurs astringens; il arrête les hémorragies et les flux de ventre.

L'argentine resserre et rafraîchit; elle raffermit les gencives dans les maux de dents; elle convient dans les hémorragies et les diarrhées.

Le fruit de mûrier, lorsqu'il n'est pas dans sa parfaite maturité, est un astringent fort estimé pour les gargarismes.

Les baies de myrthe, en décoction, sont très-bonnes dans les cours de ventre; elles fortifient les parties relâchées, comme les intestins, la luette, le sphincter de l'anus.

Le mille-feuille, en décoction, est très-bon pour arrêter les évacuations immodérées.

Les feuilles, le fruit et le bois du prunier sauvage, en décoction, sont fort astringens; ils conviennent aux maladies où il est nécessaire de rétablir le ressort des corps fibreux des premières voies.

Les sommités de ronces, en décoction, sont employées, comme astringens, pour raffermir les organes de la bouche. La racine de ronces, prise en poudre, est bonne pour arrêter les cours de ventre.

La centinode ou renouée, en décoction, est un très-bon astringent pour les pertes des femmes, les cours de ventre dissenteriques, dans les hémorragies et vomissemens. Cette plante, appliquée extérieurement, arrête le sang.

Le plantain en décoction.

Pervanche en décoction.

Poires en alimens et compotes.

Orties mortes en décoction.

L'oseille en alimens et décoction.

Les racines de grande centaurée en décoction.

Les feuilles de chêne en infusion; son écorce et les glands en décoction.

Grenade, son suc, ou en décoction.

L'avoine en décoction.

Bouillon blanc en décoction.

Châtaignes en alimens et en décoction.
Les racines de tormentille en décoction.
Les noisettes en alimens.
Les nèfles en alimens ou décoction.
L'aigremoine en décoction.
Joubarbe en décoction.

Astringens extérieurs.

Les roses de Provins, mises en poudre et appliquées sur les hémorragies, les arrêtent.

La noix de gale réduite en poudre est aussi très-bonne pour arrêter les hémorragies.

La vesse-de-loup pulvérisée. On remplit la plaie avec, et on l'appuie principalement sur l'embouchure des vaisseaux ouverts.

Le suc d'ortie est un très-bon spécifique aux différentes hémorragies.

La farine ordinaire pétrie avec le blanc d'œuf, appliquée en cataplasme, est très-bonne à arrêter l'hémorragie et à calmer la douleur.

L'agaric de chêne est très-bon pour arrêter l'hémorragie.

La fiente de porc pulvérisée.

L'écorce de grenade en décoction.

CARMINATIFS.

Plantes pour dissiper les vents.

Le pouliot, de l'une et de l'autre espèce, calme les coliques venteuses, et rétablit le flux menstruel.

Les baies de laurier sont un puissant carminatif pour les coliques occasionnées par le froid. On les donne en décoction pour lavemens, à la dose de deux gros.

L'absinthe en décoction.

La verveine en décoction.

Les fleurs de mélilot en infusion.

La muscade dans les alimens.

L'ail, quatre gousses avalées le matin à jeun.

Les feuilles et semences de basilic en infusion.

La canelle dans les alimens.

L'anis dans les alimens.

Les baies de genièvre en décoction.

Les fleurs de sureau en infusion.

L'estragon en décoction.

Fenouil en décoction.

Les panais en alimens.

La lavande en décoction.

Le persil en alimens.

La camomille en décoction, pour des lavemens.

La semence de cumin en décoction.

Le thym en décoction.

CORDIAUX.

Remèdes qui fortifient le cœur.

La canelle est un excellent cordial ; elle donne du mouvement aux humeurs en fortifiant les organes ; on la donne en infusion.

L'angélique de Bohême en décoction, depuis un demi-gros jusqu'à deux gros.

L'écorce de citron est un très-bon cordial ; on la donne en infusion à la dose d'un gros.

L'écorce d'orange en infusion, à la dose d'un gros.

Le vin est un des cordiaux les plus simples et les plus certains. Tout le monde connaît les bons effets qu'il produit dans les faiblesses et dans toutes les occasions où il est question de ranimer.

La noix muscade fortifie le cœur et corrige l'haleine puante, on en met dans des bouillons, pour les rendre plus agréables. La dose ordinaire est depuis trois grains jusqu'à un demi-gros.

Les feuilles de mélisse, desséchées et prises en manière de thé, depuis une pincée jusqu'à deux, sont un des cordiaux les plus doux et les plus agréables.

La racine de l'impératoire fortifie le cœur et donne de l'activité au suc nerveux, dans les maladies où il paraît ralenti. On la donne en décoction, depuis un gros jusqu'à trois gros.

Les fleurs d'œillet en infusion ; le sirop d'œillet se donne à la dose d'une demi-once jusqu'à une once et demie.

Les fleurs d'orange en infusion.

Les pêches en alimens.

L'oseille en décoction.

Le coing en décoction ou en sirop.

Les feuilles et semences de basilic en décoction.

L'anis en décoction.

Les artichauts en alimens.

L'estragon en décoction.

Les baies de genièvre en décoction.

Les fleurs de sureau en infusion.

Le safran dans les alimens et les bouillons.

La lavande en décoction.

Le thym en décoction.

Le romarin.

La casse en bois en décoction.

La scabieuse en décoction.

Les cerises en alimens.

Les amandes en émulsion, avec le jus de citron, d'orange, grenade, etc.

Les cloux de girofle pulvérisés ou en décoction.

Les fleurs de buglose, en infusion, sont aussi très-cordiales.

DIARRHÉTIQUES CHAUDS.

Plantes qui provoquent les urines.

Les racines d'asperges en décoction.

Les feuilles et semences de basilic en décoction.

Les fleurs et feuilles de bruyère en décoction.

Les oignons en alimens et décoction : les blancs sont les meilleurs.

Les fleurs et semences de genêt.
Les écrevisses en alimens et bouillons.
L'estragon en décoction.
Le persil dans les alimens et en décoction.
Le raifort en décoction.
Le vin blanc le matin à jeun.
Les baies de genièvre en décoction.
Trois ou quatre échalottes avalées le matin à jeun.
Les racines de fougère mâle en décoction.
La bardanne en décoction.
Deux ou trois bonnes gousses d'ail avalées le matin à jeun.

Diarrhétiques froids.

L'oseille en décoction.
Le pourpier en alimens et décoction.
Les groseilles.
L'eau de chicorée.
Le suc de citron.
La concombre en décoction.
La courge en décoction.
Les endives en décoction.
L'eau de framboises.
Les fraises en alimens.
Les figues en décoction.
Le suc de grenade.
La laitue en alimens et décoction.
Les raisins en décoction.

Le pissenlit en décoction.
La graine de lin en décoction.
Les mauves en décoction.
La guimauve et sa racine en décoction.
Le ris en alimens et décoction.

Emmenagogues.

Plantes propres à rétablir les écoulemens de la matrice, à faciliter l'accouchement, la sortie de l'arrière-faix et des vidanges.

Les feuilles et semences de basilic.
La canelle dans les alimens et en décoction.
La camomille en décoction et lavemens.
L'armoise excite les mois, hâte l'accouchement ; on en fait des tisanes ou apozèmes.
L'aristoloche ronde en décoction.
Les baies de genièvre en décoction.
Mélisse en décoction.
La gentiane en décoction.
Giroflée en décoction.
Le safran dans les alimens.
La pivoine mâle en décoction.
Les porreaux en alimens.
Le violier en décoction.
Les panais en alimens et décoction.
Raiforts en décoction.
La rhue, de quelque espèce qu'elle soit, provoque

provoque puissamment les mois. La dose en poudre est d'un demi-gros.

Elle a beaucoup plus d'activité, si on en tire la teinture avec du vin blanc vieux.

La sabine est un remède fort actif, qui ne doit être donné qu'à des personnes robustes : la dose en poudre est d'un demi-gros, en décoction d'un gros et demi. Comme la sabine peut donner lieu à des hémorragies funestes, on la met peu en usage. On s'en sert pour faire sortir le fœtus mort ou le placenta.

L'herbe-au-chat provoque l'accouchement et la sortie de l'arrière-faix, excite le flux menstruel.

L'ail-porreau en décoction.

Les racines de brione en décoction.

EMOLLIENS.

Plantes qui amollissent les duretés, enflures et tumeurs.

La guimauve est un des meilleurs émolliens : on en fait un grand usage en médecine, tant intérieurement qu'extérieurement ; elle est très-bonne pour adoucir les parties enflammées, et pour toutes sortes d'irritations et de dispositions inflammatoires.

Les feuilles de bouillon blanc sont très-émollientes ; elles conviennent pour diminuer les inflammations, tant internes qu'externes.

Les fleurs de cette plante sont aussi très-propres, en décoction dans du lait et appliquées extérieurement, pour éteindre les inflammations.

Les fleurs de lis blanc sont émollientes et très-rafraîchissantes : sa racine est propre à amener à suppuration. On en fait des cataplasmes avec la racine de guimauve, la semence de lin ou les feuilles de mauve, pour guérir différentes tumeurs ou parties tendues et enflammées.

La mercuriale, de l'une et de l'autre espèce, est émolliente et laxative : on l'emploie dans les lavemens.

La mie de pain, cuite dans du lait avec les jaunes d'œufs, est très-bonne pour combattre la tension et l'inflammation de différentes parties.

La camomille en décoction, lavemens, fomentations et cataplasmes.

La poirée écrasée et appliquée.

Le seneçon en décoction et fomentation.

Les fleurs de sureau et de violettes en décoction et fomentation.

Les cataplasmes des farines suivantes sont aussi de très-bons émolliens.

Farine d'orge, de lin, de lentilles, de pois, de sarrasin, de féves, de lupins, de fenu grec, d'orobes et de son.

FÉBRIFUGES.

Remèdes tirés des végétaux, propres à guérir les fièvres.

La verveine est un bon fébrifuge dans les fièvres d'accès où le frisson n'est pas considérable. On la donne en décoction, depuis une once jusqu'à deux ; on en tire aussi le suc, que l'on emploie à la dose d'un gros et demi.

La germandrée, ou le petit chêne, est très-bonne pour les fièvres intermittentes. On la fait infuser dans le vin, pour lui donner plus d'activité ; on la mêle aussi aux tisanes et apozèmes fébrifuges.

Le marron d'Inde est un fébrifuge qui réussit souvent dans les fièvres intermittentes : la dose est d'un gros dans un verre de vin.

La racine de gentiane en infusion.

Le chardon étoilé est un puissant fébrifuge. On tire le suc de cette plante, et on le donne à la dose d'une once et demie dans le frisson de la fièvre.

La petite centaurée est très-bonne pour combattre les fièvres intermittentes. On se sert des sommités de cette plante, en infusion dans de l'eau ou du vin, une ou deux pincées.

L'eau de *chardon béni* est très-bonne pour les fièvres intermittentes.

La seconde écorce de frêne, en décoction, convient dans les fièvres quartes.

Le suc de limon rafraîchit et calme beaucoup la fièvre.

La semence de navets, en décoction, est très-salutaire dans les fièvres malignes.

La camomille, de quelque espèce qu'elle soit, est un très-bon fébrifuge. On fait une décoction d'une poignée des sommités de camomille en fleurs, avec deux gros des crystaux de tartre, dans huit onces d'eau, qu'on fera bouillir pendant un quart-d'heure; on coule le tout ensuite avec expression, et lorsque le froid de la fièvre commence, on donne cette décoction, autant chaude que le malade pourra la boire.

Le quinquina est, sans contredit, le remède le plus sûr et le plus prompt pour la guérison des fièvres intermittentes. On le donne en poudre, à la dose de deux gros, mêlé avec du sirop en forme de bol, ou dans une liqueur appropriée.

On peut le faire infuser dans le vin: on en met deux onces sur une livre de vin, pour prendre quatre jusqu'à cinq onces de cette infusion pour chaque prise.

HUMECTANS.

Plantes propres à délayer les humeurs, et les lubrifier par leurs parties aqueuſes.

Le ſuc d'oranges.
Les mauves de jardin en décoction.
Les prunes en alimens.
Le ſeneçon en décoction.
Les racines de trèfle en décoction.
L'oſeille en décoction.
Les pommes cuites en alimens.
Les lentilles d'eau en décoction.
La laitue en décoction.
Langue de chien ou cinoglosse en décoction.
Les fraiſes et les framboiſes en alimens.
Les fleurs et racines de guimauve en décoction.
Les chicorées en décoction.
La bugloſe en décoction.
Le gruau en décoction.
La pulmonaire en décoction.

NARCOTIQUES.

Remèdes qui procurent le ſommeil.

Le gruau en décoction.
La laitue en décoction.
Les pavots rouges et blancs en décoction.

Les fleurs de narcisse en décoction.

La jusquiame blanche est très-bonne pour appaiser la douleur et l'inflammation ; mais elle ne doit être employée qu'extérieurement pour procurer le sommeil.

La morelle ne doit être employée qu'extérieurement. On se sert de son suc sur les tumeurs et sur les parties douloureuses ; on applique aussi les feuilles vertes sur la partie affectée.

La langue de chien ou cinoglosse diminue l'inflammation et l'irritation des organes ; on l'emploie intérieurement.

Les fleurs, semences et têtes d'argemone en décoction.

Nénuphar en décoction.

La madragore, de l'une et de l'autre espèce, ne doit jamais être employée intérieurement ; on l'applique extérieurement avec succès pour calmer la douleur et étourdir la partie souffrante.

PECTORAUX.

Plantes pectorales, propres à adoucir les humeurs âcres qui tombent dans la gorge, à faciliter l'expectoration et calmer la toux.

La réglisse est un des premiers pectoraux ;

elle entre dans la plupart des apozèmes ou tisanes pectorales.

Le ris en alimens est très-pectoral ; il convient aux tempéramens délicats.

L'orge est pectorale ; on l'emploie pour les tisanes, apozèmes et bouillons propres à tempérer l'ardeur du sang.

Le suc de navets, de l'une et de l'autre espèce.

Le pavot blanc est un très-bon pectoral, sur-tout lorsqu'il y a toux opiniâtre et convulsive.

La graine de lin en tisanes ou bouillons.

Le miel est très-adoucissant ; il convient dans les maladies qui affectent le poumon.

Les jujubes sont très-pectorales ; elles sont employées pour des tisanes ou apozèmes. On met huit ou dix de ces fruits dans une pinte d'eau.

Les figues ; on en fait des décoctions très-pectorales.

L'avoine est pectorale et adoucissante.

Les amandes douces en décoction.

Les grenouilles en alimens, bouillons.

Les raisins secs en décoction.

Le pourpier en alimens et décoction.

Les pignons blancs en décoction.

La pulmonaire en décoction.

Le coquelicot en décoction.

PURIFIANS.

Plantes qui purifient le sang.

Les épinards en alimens.

La buglose en décoction.

Les écrevisses en alimens.

L'aigremoine en décoction.

Le cresson en alimens ou en décoction.

Les racines de fenouil en décoction.

La fumeterre en décoction.

La pervenche en décoction.

Le pourpier dans les bouillons et en décoction.

Les fleurs de pivoine mâle en infusion, et sa racine en décoction.

La véronique en décoction.

Les fleurs et feuilles de houblon en infusion.

Le pissenlit en alimens et en décoction.

Les framboises en alimens.

Le gaïac en décoction.

La chicorée sauvage en alimens et en décoction.

Le cerfeuil en décoction.

RAFRAICHISSANS.

Plantes rafraîchissantes, propres à calmer l'agitation des humeurs.

Oseille en décoction.

Pêches en alimens.

Pommes cuites.
Violettes en décoction.
Laitue en alimens et décoction.
Fraises en alimens.
Framboises en alimens.
Chicorée en décoction.
Buglose en décoction.
Trèfle en décoction.
Pourpier en alimens et en décoction.

Les semences de concombre, de melon, de courge et de citrouille, nommées les quatre semences froides majeures, sont fort en usage pour rafraîchir; elles éteignent la soif, les ardeurs d'entrailles, et diminuent les mouvemens impétueux du sang. On les pile dans un mortier de pierre, et on y ajoute peu-à-peu une suffisante quantité d'eau, qui, mêlée avec ces semences, prend une couleur laiteuse: on passe le tout au travers d'un linge avec expression.

Petite chelidoine en décoction.
Groseilles en alimens.
Endive en décoction.
Réponses en alimens et en décoction.
Seneçon en décoction.

Relachans.

Remèdes propres à lâcher le ventre.

Tamarins en décoction.
Lentilles en décoction.

Cerises en alimens.
Grande chelidoine en décoction.
Pêches en alimens.
Poirée en décoction.
Bourrache en décoction.
Pruneaux en alimens.
Mercuriale en décoction.
Mauves en décoction.
Pommes cuites en alimens.
Veau en alimens et bouillons.

STERNUTATOIRES.

Plantes pour faire éternuer et purger le cerveau.

Le muguet ou le lis des vallées excite l'éternuement et provoque les organes du nez à se vider.

La marjolaine, de l'une et de l'autre espèce, séchée et mise en poudre, est très-propre à faire éternuer : on peut s'en servir pour la migraine et autres fluxions de la tête.

Le tabac est un sternutatoire très-connu et très-usité ; il produit de très-bons effets dans nombre de maux qui attaquent la tête, mais la trop grande quantité en est très-nuisible.

Les racines d'ellébore blanc et d'ellébore noir, réduites en poudre, excitent puissamment l'éternuement ; mais on ne doit en user qu'avec beaucoup de prudence.

L'euphorbe agit avec une âcreté très-dangereuse ; on ne doit s'en servir que dans des occasions où il faut ébranler avec force, et il ne doit être employé que comme un remède de dernière ressource dans des accidens apoplectiques ou des affections soporeuses, où les malades sont dans un danger évident de mort.

Sauge pulvérisée.

Marrons d'Inde pulvérisés.

Jus de bette.

Bétoine pulvérisée.

STOMACHIQUES.

Plantes qui fortifient l'estomac, et facilitent la digestion.

L'absinthe est de plusieurs espèces, qui toutes sont très-propres à rectifier la digestion, en rétablissant le ressort de l'estomac : on la fait infuser dans de l'eau ou du vin, suivant le degré d'activité qu'on veut donner au remède.

Les baies de genièvre sont très-bonnes pour relever le ton des organes de la digestion dans le dégoût, après les grandes maladies.

Les cloux de girofle en infusion dans du bouillon ou du vin blanc.

La menthe est de plusieurs espèces ; celle qu'on nomme menthe *crépue*, qui croît dans les jardins, est la plus estimée pour fortifier l'estomac, les intestins, et exciter l'appétit.

La sauge est de plusieurs espèces, qui toutes sont propres à rétablir le ressort de l'estomac. On en use en manière de thé : on l'emploie aussi dans des bouillons, en apozèmes ou tisanes.

La vanille fortifie l'estomac et aide beaucoup à la digestion. On l'emploie rarement seule en médecine : elle entre souvent dans la composition du chocolat ; il en tire une grande vertu stomacale.

Racines d'angélique en décoction.

Coing en décoction.

Ecorce de citron en décoction.

Truffes noires en alimens.

Estragon en décoction.

Fenouil en infusion.

Serpolet en décoction.

Valériane en décoction.

Semence de navets en décoction.

Muscade dans les alimens.

Ecorce d'orange en décoction.

Safran en infusion dans une bouteille ou un verre de vin, à la dose de dix ou douze grains.

Les feuilles ou les fleurs de souci, en tisane ou en sirop.

Plantes sudorifiques.

Les fleurs de sureau, infusées comme du thé, provoquent la transpiration insensible et même la sueur.

Les fleurs d'hièble, en infusion, sont très-bonnes pour exciter la transpiration.

La racine séchée de viperine est très-sudorifique : on l'emploie pulvérisée à la dose d'un gros.

La scabieuse est très-bonne dans les maladies de la peau, dans lesquelles il faut augmenter le cours progressif de la lymphe et dépurer le sang. On l'emploie en décoction, une poignée dans une pinte d'eau : on en tire un suc qui est également bon, qui se donne depuis deux onces jusqu'à trois.

Les feuilles et les fleurs de la bruyère en infusion, sont très-bonnes pour exciter la transpiration et les urines.

La bourrache est une plante très-utile en médecine. On s'en sert en décoction dans les tisanes, apozèmes ou bouillons pour amener la transpiration; on en tire aussi un suc pour prendre à la cuillerée de temps en temps.

La racine de bardane pulvérisée, prise à la dose d'un gros, ou en décoction, à la dose de deux onces, provoque la transpiration et la sueur.

Lavande en décoction.

Feuilles et écorce de noyer en décoction.

Thym en décoction.

L'écorce ou le bois rapé de gaïac, à la dose de deux gros sur une chopine d'eau, en décoction, est un très-bon sudorifique.

La salsepareille a la propriété de dépurer le sang par la transpiration insensible ou les sueurs ; on l'emploie à la dose de deux onces dans une pinte et demie d'eau ; il est bon de la faire cuire long-temps.

Le sassafras est aussi un bon sudorifique ; il convient aux rhumatismes froids : la dose est de deux onces sur une pinte d'eau.

Squine en décoction.

Perce-mousse en décoction.

Chardon béni en décoction.

Carottes en décoction.

Feuilles et bois de buis en décoction.

L'ail excite la transpiration et les urines ; on le prend en substance, en infusion ou en décoction.

Bois de genèvrier en décoction.

VERMIFUGES.

Remèdes contre les vers.

La fougère, de l'un et de l'autre genre, est un très-bon anti-vermineux. On l'emploie en poudre ou en décoction.

Le suc d'oignon, avec autant de suc de citrons et d'huile, à la dose d'une cuillerée, le matin à jeun.

Jus de raves, ou une décoction.

Fleurs et feuilles de pêcher, en infusion ou en sirop.

Jus de pourpier, ou une décoction.

Le suc de seneçon, à la dose de deux onces, tue les vers.

Semence de nielle en décoction.

Menthe en décoction.

VULNÉRAIRES.

Plantes propres à mondifier les chairs.

Le scordium, en décoction avec le vin, est très-propre à mondifier les parties menacées de corruption.

L'absinthe en décoction convient pour fomenter et laver les ulcères et les fistules disposés à la gangrène.

Racines d'ache en décoction.

Petite centaurée en décoction.

Mouron en décoction.

Les feuilles et fleurs de mille-pertuis sont très-détersives ; les feuilles sur-tout contiennent un suc balsamique, très-propre à déterger les plaies.

Feuilles d'aigremoine en décoction.

Racines de fougère mâle en décoction.

Suc de grande consoude.

Suc d'orties.

Ronces sans épines en décoction.

Suc de plantain.

Le cresson d'eau, l'ache, sont de fort bons vulnéraires pour les ulcères scorbutiques.

Armoise en décoction.

Feuilles de tabac en décoction.

Grande et petite ariſtoloche en décoction.

Avoine en décoction.

Suc de lierre terreſtre.

L'urine réuſſit très-bien pour déterger les vieux ulcères.

APOPLEXIE.

Plantes contre l'apoplexie, mais elles ne doivent être employées que dans l'apoplexie ſéreuſe; pour la ſanguine, voyez la première partie, à l'article apoplexie, lettre A.

Feuilles de tabac en décoction pour lavemens.

Méliſſe en décoction.

Graine de moutarde pulvériſée, pour être appliquée ſur la tête en cataplaſme.

Racines de pivoine mâle en décoction.

Muguet réduit en poudre pour faire éternuer.

Romarin en poudre pour faire éternuer.

ASTHME.

Plantes contre l'Aſthme.

Racines de brione en décoction.

Bugle en décoction.

Scabieuſe en décoction.

Suc de raves, ou une décoction.

Oignons en alimens.

Navets

Navets en alimens et en décoction.
Orties en décoction.
Hyssope en décoction.
Marrube blanc en décoction.
Fleurs de coquelico en infusion ou en sirop.
Lierre terrestre en décoction.
Petite aristoloche en décoction.

BOUCHE.

Plantes propres à faire des gargarismes dans les maladies de la bouche, gencives, gosier et luette, sans rien avaler.

Les figues en décoction sont très-bonnes pour les âcretés de la bouche.

Les feuilles et sommités de framboisier, en décoction, sont bonnes pour tous les maux de gorge.

La fleur de mauve, en infusion, est très-rafraîchissante ; elle convient dans toutes les inflammations de la gorge.

Le cresson d'eau, en décoction, est très-détersif ; on l'emploie pour les ulcères de la bouche.

L'aigremoine, en décoction, est très-bonne pour les inflammations ; on l'emploie comme astringent.

Les dattes, en décoction, sont bonnes pour les âcretés de la bouche.

Les feuilles de hêtre, en décoction, conviennent comme rafraîchissans dans les maux de gorge.

Les sommités des ronces sans épines, en décoction, sont très-détersives.

Le trèfle en décoction.

La joubarbe, en décoction, est très-rafraîchissante; elle convient dans les inflammations.

L'ancolie, en décoction, est très-détersive pour les aphtes ou ulcères.

Les baies et fleurs de viorne, en décoction, sont bonnes pour les inflammations.

ÉPILEPSIE.

Plantes contre l'Épilepsie.

Fleurs de tilleul en infusion, ou eau de fleurs de tilleul distillées.

Racines de pivoine mâle en décoction.

Œillets en décoction, ou l'eau d'œillets distillés.

Serpolet en décoction.

Gui de chêne, de coudrier et autres arbres en décoction.

Muguet en décoction.

Marjolaine en décoction et fomentation.

Racine de valériane en décoction.

Lavande en décoction.

Mélisse en décoction et fomentation.

Bétoine en décoction.

FOIE.

Plantes contre les obstructions du Foie.

Fleurs de houblon en décoction.
Laitue en décoction.
Aigremoine en décoction.
Chicorée en alimens et décoction.
Racine d'osmonde en décoction.
Cerfeuil en décoction.
Pissenlit en décoction.
Grande chelidoine en décoction.

HYDROPISIE.

Plantes contre l'Hydropisie.

Oignons en alimens et décoction.
Racine de fougère mâle en décoction.
Seconde écorce du sureau en décoction.
Raifort en décoction.
Seconde écorce de la racine d'hièble.
Racine de brione en décoction.
Les cloportes pulvérisés peuvent être employés à la dose d'un demi-gros jusqu'à un gros.

Plantes contre la Gravelle, la Pierre et la Colique néphrétique.

Cerfeuil en décoction et fomentation sur les reins.

Cresson en décoction.

Genièvre en décoction.

Deux ou trois échalottes avalées le matin à jeun.

Carottes en alimens.

Orties en décoction.

Raiforts en décoction.

Oignons en alimens.

Racines d'asperges en décoction.

Persil dans les alimens.

Ail-poireau en décoction.

PARALYSIE.

Plantes contre la Paralysie.

Moutarde en décoction.

Racines de pivoine mâle en décoction, ou ses fleurs en infusion.

Sauge en décoction.

Muguet en décoction.

Œillets en décoction.

Romarin en décoction.

PLAIES.

Plantes vulnéraires, pour les plaies et ulcères extérieurs et intérieurs.

Marjolaine en décoction.

Cochlearia en décoction.

Grande et petite ariſtoloche ronde en décoction.

Armoiſe en décoction.

Marrube noir appliqué extérieurement.

Plantain en décoction.

Tanaiſie en décoction.

Verveine en décoction.

Pervenche en décoction.

Racines de valériane en décoction.

Véronique en décoction.

Abſinthe en décoction.

Bétoine en décoction.

Chèvre-feuille en décoction.

Les ſuivantes ſont très-propres à diſſoudre le ſang caillé.

Cerfeuil en décoction.

Plantain des montagnes en décoction.

Bec-de-grue en décoction.

Racines d'oſmonde en décoction.

Immortelle en décoction.

PLEURÉSIE.

Plantes contre la Pleuréſie.

Scabieuſe en décoction.

Pommes cuites devant le feu.

Jaſmin en décoction.

Piſſenlit en décoction.

Pas-d'âne en décoction.

Chardon béni en décoction.

Perce-mouſſe en décoction.
Scorſonnaire en décoction.

POUMON.

Plantes propres aux maladies du Poumon.

Figues en décoction.
Pervenche en décoction.
Choux rouges en décoction.
Orties en décoction.
Semence de coing en décoction.
Lierre terreſtre en décoction.
Marrube blanc en décoction.
Bugle en décoction.
Grande conſoude en décoction.
Navets en alimens et décoction.
Ache en décoction.
Pimprenelle en décoction.
Véronique en décoction.
Pulmonaire en décoction.
Eau de ris ou en alimens.
Pignons blancs en décoction.
Ecreviſſes en alimens et bouillons.

SCORBUT.

Plantes contre le Scorbut.

Le becabunga, de l'une et de l'autre eſpèce, eſt un des meilleurs anti-ſcorbutiques ; on le mange, ou bien on s'en ſert en décoction. Il convient dans les ulcères de la bouche.

Le pied-de-loup, ou mousse terrestre, est très-bon contre le scorbut; on l'emploie pour nettoyer la bouche et raffermir les gencives des scorbutiques. On use de cette plante en poudre et en décoction.

Le cochlearia est un anti-scorbutique très-estimé. Cette plante est très-bonne pour dépurer le sang; elle entre dans plusieurs sortes de compositions propres à combattre le scorbut, soit pour des remèdes internes, soit pour des remèdes externes.

Les extrémités des branches de sapin et ses feuilles les plus tendres en décoction, sont anti-scorbutiques.

Capucines en décoction.
Cresson en alimens et décoction.
Fumeterre en décoction.
Estragon en décoction.
Suc de citron.
Oignons en alimens.
Pourpier en alimens.
Raifort sauvage en alimens et décoction.
Petite centaurée en décoction.
Lierre terrestre en décoction.

SUPPURATIFS.

Plantes suppuratives, dont on se sert pour cuire les tumeurs, les mûrir et amener la suppuration.

Le lis est un excellent suppuratif, très-propre

à calmer la douleur et l'inflammation. On se sert de sa racine pour faire des cataplasmes.

Les figues grasses sont très-bonnes pour amollir et résoudre les duretés, et pour accélérer la suppuration.

L'ail cuit sous la cendre est un excellent suppuratif.

Fleurs de camomille.

Feuilles et racines de guimauve.

Feuilles de mauves.

Oseille cuite.

Porreaux écrasés et appliqués en forme de cataplasme.

Le miel jaune, mêlé avec quelques plantes suppuratives, est très-propre à résoudre et digérer les humeurs épaisses et croupissantes.

Le vieux levain, mêlé avec les oignons de lis cuits sous la cendre, est un suppuratif prompt et aisé.

La farine de froment, la mie de pain, cuites dans du lait ou dans l'eau avec la racine de guimauve ou d'autres herbes émollientes, adoucissent les humeurs et les disposent promptement à la suppuration.

Les fientes des animaux, sur-tout celles des pigeons, employées en forme d'emplâtres, sont des suppuratifs très-prompts.

Tête.

Plantes propres aux maladies de la Tête.

La bétoine en infusion dans une pinte d'eau-de-vie, à la dose d'une poignée.

Les feuilles et semences de basilic, en décoction, fortifient le cerveau et le cœur, et donnent du mouvement aux humeurs; on l'emploie intérieurement et extérieurement.

Le laurier, ses baies et ses feuilles en décoction.

Lavande, une poignée en infusion dans une pinte de vin blanc.

Marjolaine de l'une et de l'autre espèce. On en use en manière de thé.

Le romarin est un très-bon céphalique. Les feuilles de cet arbrisseau s'emploient intérieurement en infusion ou en décoction. Le romarin fait partie de nombre de compositions très-utiles en médecine. Les fleurs de romarin font la base de l'*eau de la reine de Hongrie*, dont la propriété est de ranimer la circulation du sang.

Le serpolet, en infusion ou en décoction, convient dans les pesanteurs et douleurs de tête.

Fleurs de tilleul en infusion.

Le thym est de plusieurs espèces, qui toutes peuvent être employées dans les douleurs de tête, en infusion ou en décoction.

La pivoine, sa fleur, sa semence et sa racine, peuvent être employées en décoction.

Baies de genièvre en décoction.

Framboises en alimens.

Ecorce d'orange en décoction.

Eau et sirop d'œillet.

Sassafras en décoction.

Fleurs de violier en infusion.

Valériane en décoction.

Le gui est de plusieurs espèces, celui de chêne est le meilleur. La dose en poudre est d'un demi-gros, et en décoction d'une once.

Pouliot en décoction.

Fleurs de muguet en infusion.

Rue en décoction.

Mouron mâle.

Café.

Canelle dans les alimens.

Racines d'angélique en décoction.

Verveine en décoction.

VAPEURS.

Plantes contre les Vapeurs et la Passion histérique.

Origan en décoction.

Safran dans les alimens.

Tête de pavots en décoction.

Sauge en décoction.

Panais en alimens.

Romarin en décoction.
Porreaux en alimens.
Ache en décoction.
Fleurs de sureau en infusion.
Tanaisie en décoction.
Rue en décoction.
L'armoise en décoction fortifie la matrice.

YEUX.

Plantes pour les maladies des Yeux.

Les feuilles de fenouil, en décoction, sont très-estimées pour mondifier et fortifier la vue: l'eau distillée de fenouil, est très-bonne pour dissiper les nuages de l'œil.

Le plantain, de quelque espèce qu'il soit, est très-bon à rendre le ressort aux organes de la vue.

La pomme reinette cuite sous la cendre, appliquée en forme de cataplasme sur l'œil engorgé et enflammé, produit de très-bons effets.

Eau de grande chelidoine.

Eau de rose pour les inflammations.

L'euphraisie, en décoction, convient aux maladies des yeux, pour éclaircir et fortifier ces organes. On l'emploie intérieurement et extérieurement.

Joubarbe écrasée pour les inflammations.

Le lait, sur-tout celui de femme, est excellent dans les maladies inflammatoires des yeux, pour corriger l'âcreté des humeurs qui irritent ces organes.

Plantes contre la Jaunisse.

Fleurs et semences de genêt en décoction.
Raiforts en décoction.
Semence de navets en décoction.
Orties en décoction.
Grande chelidoine en décoction.
Patience en décoction.
Marrube blanc en décoction.
Fleurs d'hypéricon en infusion.
Racines de garance en décoction.

Explication sur la composition des Remèdes contenus dans ce volume.

Des Apozèmes ou Décoctions.

Les apozèmes sont des décoctions fortes de fruits, de semences, de fleurs, herbes et racines. Ils ne diffèrent des tisanes, qu'en ce qu'ils sont plus chargés de parties extractives; on les fait ordinairement prendre par verrées, de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures.

Des Bols ou Pillules.

Les bols sont un mélange de plusieurs dro-

gues pulvérisées et incorporées dans du sirop ou du miel ; on les enveloppe d'un pain à chanter mouillé, pour les avaler sans en sentir le goût.

Des Cataplasmes.

Les cataplasmes sont des remèdes extérieurs de consistance molle, à-peu-près semblables à celle de la bouillie. On fait ordinairement entrer dans la composition, des pulpes, fruits, fleurs, racines, onguens, gommes, farines et poudres, suivant l'indication.

Des Collyres.

Les collyres sont des remèdes destinés pour les maux des yeux : il y en a de secs et de liquides. Les collyres secs sont composés de matières réduites en poudre, qu'on souffle dans l'œil avec un chalumeau de plume ou de paille, comme le sucre candi, le sel ammoniac, l'iris, le vitriol blanc. Les collyres liquides sont composés avec des eaux distillées, comme celles de roses, de fenouil, de plantain, d'euphraise, etc., dans lesquelles on fait dissoudre les poudres ci-dessus.

Épithèmes ou Topiques.

Tous les médicamens que l'on applique à l'extérieur se nomment épithèmes ou topiques. Les pommades, les cérats, les emplâtres, les

huiles et les liqueurs spiritueuses qu'on applique à l'extérieur, sont autant d'épithèmes.

Des Gargarismes.

Les gargarismes sont des décoctions pour les maladies de la bouche, dont on se gargarise sans rien avaler.

Des Juleps.

Les juleps sont composés de différentes eaux distillées, convenables à la maladie.

Des Injections.

Les injections se font avec des liqueurs appropriées à la maladie, qu'on injecte avec une seringue dans l'*anus*, le *vagin*, l'*urètre*, les plaies et fistules.

Des Fomentations.

Les fomentations sont sèches ou liquides; les sèches se font avec différentes matières qu'on fait frire dans de la graisse, comme l'avoine, le son et la verveine, et on les applique enveloppées d'un linge sur les parties malades.

Les liquides se font avec des décoctions de plantes, soit dans de l'eau, soit dans du vin, suivant l'indication.

Des Loks.

Les loks sont des remèdes en consistance

de sirop, qu'on prend à petite cuillerée. Ils sont ordinairement composés d'huile d'amandes douces, de blanc de baleine récent, de sirops, de poudres pectorales, etc.]

Des Lotions.

On entend par lotions tout ce qui est propre à laver le corps, comme plusieurs liqueurs médicinales avec lesquelles on lave les plaies, les ulcères; on nettoie ou rafraîchit certaines parties affligées.

Des Mucilages.

Les mucilages sont des liqueurs épaisses et gluantes, qu'on tire des semences de lin, de fenu grec, de racines d'althéa, des gommes adragant, arabique, de la colle de poisson, etc.

Des Pressaires.

Les pressaires sont des remèdes solides, de la grosseur et de la longueur d'un doigt, composés de poudres convenables à la maladie. Ils sont faits pour être introduits dans la matrice.

Des Suppositoires.

Les suppositoires sont des médicamens qu'on introduit dans l'anus, afin d'exciter un relâchement et provoquer les selles: on les fait gros et longs comme le petit doigt. La matière ordinaire est le miel commun cuit en consistance solide avec un peu de sel: on en fait aussi avec beaucoup d'autres ingrédiens.

Des Tisanes.

Les tisanes sont des infusions ou légères décoctions de plantes, de feuilles, etc., faites dans l'eau : elles ne diffèrent des apozèmes qu'en ce qu'elles sont beaucoup plus légères et moins chargées de drogues.

Des Lavemens.

Les lavemens sont des médicamens liquides, faits pour être injectés par le moyen d'une seringue dans les intestins : le volume d'un lavement est ordinairement d'une chopine. Ceux qui n'ont pas de seringue peuvent avoir une canule d'ivoire ou de buis, y attacher une vessie de cochon ramollie dans l'eau tiède, avec un bouchon de liège enfilé et attaché avec un gros fil double, dont le bout sorte de quatre ou cinq doigts ; on y verse le lavement, et on lie et attache le superflu de la vessie avec une ficelle, y faisant trois ou quatre tours ; et, après avoir oint de suif ou d'huile le bout de la canule, on l'introduit dans le fondement, et on presse la vessie pleine avec une main, tandis qu'on en tient le bout de l'autre. Cette manière de prendre des lavemens n'expose à aucuns des accidens qui arrivent quelquefois quand on se sert de seringues à piston, qui sont plus dures et moins commodes.

F I N.

=INV. 33943

Note 46, page 371, ligne 15.

Charleſton, 2 Juin 1781.

Par le très-honorable François lord RAWDON, *c*
lonel, commandant les forces de Sa Maje
dans la Caroline Méridionale, &c., & NESB
BALFOUR, *écuyer, lieutenant-colonel & co*
mandant de Charleſton, &c.

Quoique l'attention due à la sûreté générale
la province ait obligé les troupes de Sa Maje
à abandonner pour le préſent quelques-unes
ſes parties ſupérieures, nous ſommes aſſurés q
nous eſt inutile d'exhorter les habitans loyaux
ces diſtricts à demeurer fermes dans leur dev
& dans leurs principes; ou de les mettre en ga
contre les inſidieux artifices d'un ennemi qui
bientôt forcé d'abandonner à ſa deſtinée le peu
malheureux qu'il a ſéduit & entraîné à la révolte

Mais comme nous ſommes bien informés
pluſieurs perſonnes ſincèrement attachées à la ca
de Sa Majeſté, ont cependant été forcées de join
l'ennemi, regardant ce parti comme le ſeul mo
de ſe garantir, elles & leurs familles, de la crua
ſauvage de la milice rebelle, juſqu'à ce qu'
évaſion ſoit praticable; nous invitons tous ceux
ſont dans ce cas à être aſſurés qu'ils ne couren